



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

BRASSEUR'S KEY
TO
CHESTERFIELD & COWPER'S
LETTERS

Fourth Thousand. An Enlarged Edition, 4s.

A
THOUSAND ORAL EXERCISES
IN
**FRENCH PHRASEOLOGY,
IDIOMS AND SYNONYMY.**

Designed as a Vocabulary or Phrase Book for those who have
already made some progress in the Language.

BY HENRY STEIN TURRELL,

EDITOR OF

**LEÇONS FRANÇAISES,
DE LITTÉRATURE**

ET DE MORALE, EN PROSE ET EN VERS.

AND LATE HEAD MASTER OF
THE BRIGHTON PROPRIETARY GRAMMAR SCHOOL.

“ A very useful book.”—*Athenæum*.

EXTRACT FROM PREFACE.

“ The aim of this Work is to remove the greatest difficulty which students have now to encounter in the acquisition of the French language, by enabling them to apply the right French word in the translation of such English terms as vary in signification.

“ In addition to this, it will do much towards classifying and arranging the knowledge gained—an object altogether disregarded in the ordinary dialogue books. By thus assisting; strengthening, and storing the memory, and at the same time cultivating habits of discrimination and appreciation of the force of terms, it will greatly facilitate the acquirement of correct French.

“ The Phrases which compose the book have been selected with reference to their frequency of recurrence in ordinary conversational language; the Author deeming these of more value to the student than those which prevail in books, and which usually form the staple of instruction in the French language; consequently, although he has been anxious to avoid vulgarisms, a few sentences may appear somewhat familiar and unrefined—their French equivalents, however, are not liable to the same objection.

“ It is presented to the Public with confidence in its merits, derived from several years' experience.”

The plan which the Author has adopted to familiarize the Pupil with the Synonyms and Phraseology of the French language, will perhaps be best understood from the following Exercises, reprinted from the book:—

See Next Page.

Relief Stationery and Sundries

Specimen Page from TURRELL'S EXERCISES.

Bow.——1. Arc. 2. Nœud de ruban. 3. Archet.

1. Here is your bow, but I cannot find the arrows.
2. Her cap was literally covered with bows.
3. The violin is of no use to me without a bow.

Voici votre arc, mais je ne puis trouver les flèches.
Son bonnet était absolument couvert de nœuds de ruban.
Le violon ne me sert de rien sans l'archet.

To Call.——1. Appeler. 2. Nommer. 3. Passer.
4. Traiter de. 5. S'arrêter.

1. Have the goodness to call the servants.
2. What do they call that in French?
3. I will call at the bookseller's on my way.
4. He called me a thief.
5. Does the stage-coach call at this inn?

Ayez la bonté d'appeler les domestiques.
Qu'est-ce qu'on nomme cela en Français?
Je passerai chez le libraire en allant.
Il m'a traité de voleur.
Est-ce que la diligence s'arrête à cette auberge?

Next.——1. Prochain. 2. Voisin. 3. Suivant.
4. Premier. 5. Auprès de. 6. Après.

1. Shall we have the pleasure of seeing you next week?
2. Your brother is in the next room.
3. The next day we had a visit from his friends.
4. Turn down the next street on the left, and keep straight on.
5. I sat next to that lady at the opera.
6. It will be my turn next.

Aurons-nous le plaisir de vous voir la semaine prochaine?
Votre frère est dans la chambre voisine.
Le jour suivant nous reçumes une visite de ses amis.
Prenez la première rue à gauche, et allez tout droit.
J'étais assis auprès de cette dame à l'opéra.
Ce sera mon tour après.

Quick.——1. Prompt. 2. Accéléré. 3. Vivant. 4. Fin.
5. Eveillé. 6. Rapide. 7. Mouvant. 8. Vif.

1. Wait a little; you are too quick.
2. Quick step! March!
3. The quick and the dead.
4. You have a quick ear.
5. He is truly a very quick child.
6. A quick motion.
7. Quicksands.
8. I am stung to the quick.

Attendez un peu; vous êtes trop prompt.
Pas accéléré! Marche!
Les vivans et les morts.
Vous avez l'oreille fine.
A la vérité c'est un enfant bien éveillé.
Un mouvement rapide.
Les sables mouvants.
Je suis piqué au vif.

for School Use will be sent post-free on application.

NEW FRENCH READING BOOK.

LEÇONS FRANÇAISES, DE LITTÉRATURE ET DE MORALE, EN PROSE ET EN VERS, OU, NOUVEAU RECUEIL DE MORCEAUX, EXTRAITS DES MEILLEURS AUTEURS.

Edited by **Mr. H. S. TURRELL,**
AUTHOR OF "ORAL EXERCISES IN FRENCH PHRASEOLOGY," &c.
12mo., price 4s. 6d., hf-bd., containing above 400 pages.

OPINIONS OF THE PRESS.

LITERARY GAZETTE.

"One of the best collections of French Extracts."

THE CRITIC.

"Students of French could not use a better book to practise themselves in. It contains well-chosen passages from the best authors, ancient and modern."

ATHENÆUM.

"The selection has been made with taste and judgment, as well as with a scrupulous care to exclude everything likely to injure the morals of the pupil."

EDUCATIONAL TIMES.

"It is a good Reading Book; it introduces the scholar to different styles, and enables him or her to appreciate almost every variety of merit in French Literature."

Members of the Scholastic Profession who are desirous of examining any of RELFE, BROTHERS' publications, may obtain specimen copies (post free), by forwarding to them, in penny postage stamps, the advertised price of the work, deducting from it the allowance ordinarily made to Schools.

Engl. Part not in Book

PARTIE FRANÇAISE

DU

CHOIX DES LETTRES

DE

LORD CHESTERFIELD

À SON FILS, SUR L'ÉDUCATION,

ET

Handwritten note

DE CELLES DE W. COWPER.

LIVRE DE TRADUCTION, À L'USAGE DES ÉTUDIANTS DU COLLÈGE
DU ROI, À LONDRES.

PAR ISIDORE BRASSEUR,

PROFESSEUR DE FRANÇAIS DE S.A.R. LE PRINCE DE GALLES;

Professeur de Littérature au Collège du Roi, à Londres; au Collège de la Reine; Examinateur
au Collège-Royal des Chirurgiens d'Angleterre, etc. etc.



LONDRES:

RELFE BROTHERS, 150, ALDERSGATE STREET.

1856.

270. c. 92.



600082858.

PREFACE.

EN publiant la partie Française du choix que nous
~~avons fait~~

ERRATA.

Preface, line 11, <i>for</i> révision,	<i>read</i> revision.
Page 135 „ 10 „ nigand	„ nigaud.
„ 149 „ 17 „ en tout points	„ en tous points.
„ 158 „ 1 „ nouveaute	„ nouveauté.
„ 158 „ 33 „ a Olney	„ à Olney.

mettre sur la voie de faire mieux.

Nous le répétons, si par fois notre *partie Française* épargne à ceux qui suivent la même carrière que nous la réflexion nécessaire dans un travail où l'esprit ne produit pas toujours, tout d'abord, le terme propre, nous aurons la douce satisfaction d'avoir atteint notre but.

I. B.

KING'S COLLEGE, LONDRES,
Mars, 1856.



600082858.



P R E F A C E.

EN publiant la partie Française du choix que nous avons fait des *Lettres de Lord Chesterfield*, et de celles de *W. Cowper*, nous n'avons en vue que de rendre plus légère la tâche de ceux de MM. les Professeurs qui adopteront cet ouvrage.

Afin de rendre plus générale l'utilité-pratique que nous croyons pouvoir être tirée de la traduction du texte, nous nous en sommes tenu, autant que la différence des deux idiômes le comporte, aux tournures de phrases les plus simples, non moins dans notre révision des passages empruntés à une traduction complète des *Lettres de Lord Chesterfield*, que dans notre propre traduction de celles de *W. Cowper*.

Toute traduction étant, par sa nature même, susceptible de modifications, c'est moins un modèle à suivre que nous offrons, qu'un secours qui peut mettre sur la voie de faire mieux.

Nous le répétons, si par fois notre *partie Française* épargne à ceux qui suivent la même carrière que nous la réflexion nécessaire dans un travail où l'esprit ne produit pas toujours, tout d'abord, le terme propre, nous aurons la douce satisfaction d'avoir atteint notre but.

I. B.

PARTIE FRANÇAISE
DU
CHOIX DES LETTRES
DE
LORD CHESTERFIELD
À SON FILS.

PREMIÈRE PARTIE.

Lundi.

MON CHER ENFANT,

Je vous envoie ci-inclus votre exercice sur l'histoire pour cette semaine ; et je vous remercie d'avoir corrigé quelques fautes que j'avais commises dans les exercices précédents. Je serai bien aise d'être instruit par vous, et je vous assure que j'aimerais mieux que vous fussiez capable de le faire que toute autre personne au monde. J'ai été très content de votre objection sur les noms que j'ai donnés aux frères, qui se battirent pour les Romains et les Albains, les *Horatii* et les *Curatii* ; je ne puis vous en donner de meilleures raisons que l'usage et la coutume, qui servent de lois dans toutes les langues. Quant aux anciens noms propres, il n'y a point de règle fixe ; c'est la coutume qui doit nous guider en cela : par exemple, nous disons (en Anglais) *Ovid* et *Virgil*, et non pas *Ovidius* et *Virgilius*, comme en Latin ; d'un autre côté, nous disons *Augustus Cæsar*, comme en Latin, et non *August Cæsar*, ce qui serait proprement Anglais. Nous disons *Scipio Africanus*, comme en Latin, et point *Scipio the African*. Nous disons *Tacitus*, et non *Tacit* ; de sorte, en un mot, que la coutume est la seule règle que l'on doive observer dans ce cas.

Mais partout où la coutume et l'usage veulent bien le permettre, j'aimerais mieux ne pas changer les anciens noms propres. Ils ont plus de dignité, ce me semble, dans leur propre langue que dans la nôtre. Les Français changent la plupart des anciens noms propres, et leur donnent une terminaison Française, ce qui quelquefois forme un son ridicule à nos oreilles ; comme, par exemple, ils appellent l'empereur Titus, *Tite* ; et l'historien Titus Livius, que nous appelons ordinairement en Anglais *Livy*, ils l'appellent *Tite Live*. Je suis bien aise que vous ayez proposé cette objection ; car l'unique moyen d'acquérir des connaissances est de s'informer et de faire des objections. Souvenez-vous, je vous prie, de faire des questions, et de proposer vos objections toutes les fois que vous ne comprendrez pas une chose, ou qu'elle vous aura fait naître quelques doutes.

Tunbridge, le 15 Juillet, 1739.

CHER ENFANT,

Le signor Zamboni me fait à votre sujet beaucoup plus de compliments que je ne mérite ; mais, de grâce, ayez soin de justifier ce qu'il dit de vous, et souvenez-vous que la louange que l'on n'a pas méritée est un affront, une satire des plus sévères, et le moyen le plus efficace d'exposer au grand jour les vices et les ridicules. Cette manière de parler est une figure que l'on nomme ironie ; elle consiste à dire directement le contraire de ce que l'on pense ; cependant ce n'est pas un mensonge, parce qu'on fait voir clairement que l'on pense directement le contraire de ce qu'on dit ; ainsi l'on ne trompe personne. Par exemple, si l'on allait complimenter un fripon avéré sur son honnêteté et sa probité singulières, et un fou de première sorte sur son esprit et son savoir, l'ironie serait claire, et tout le monde découvrirait

la satire. Ou, supposons que je vous loue de la grande attention que vous donnez à votre livre, et de ce que vous retenez tout ce que vous avez une fois appris, ne sentirez-vous pas clairement l'ironie, et ne verrez-vous pas que je me moque de vous ? C'est pourquoi, toutes les fois qu'on vous complimentera de quelque chose, examinez bien en vous-même si vous le méritez ou non : si vous ne justifiez pas ces louanges, soyez sûr qu'on vous fait un affront, qu'on se moque de vous ; et tâchez de mériter mieux pour l'avenir, et de vous garantir de l'ironie.

Le 24 Juillet, 1739.

MON CHER ENFANT,

Je fus fort aise, la dernière fois que je vous vis, de vous entendre me demander pourquoi j'avais cessé de vous écrire ; cela me parut une preuve que vous aimiez mes lettres, et que vous y songiez ; si cela est, vous aurez de mes nouvelles assez souvent, et mes lettres pourront vous être utiles, si vous voulez y prêter attention ; autrement c'est me donner de la peine mal à propos ; car il est absolument inutile de lire une chose une fois, si l'on n'y songe pas et si l'on ne s'en souvient. C'est l'indice certain d'un pauvre esprit de faire une chose et en même temps de songer à une autre, ou de ne songer à rien du tout. On doit toujours penser à ce qu'on fait : quand on est occupé à étudier, il ne faut pas songer au jeu ; et quand on est à jouer, ce n'est plus le moment de songer à l'étude. Outre cela, si vous ne faites pas attention à votre livre quand vous l'avez en main, il vous causera une double peine, car il faudra apprendre une seconde fois. Un des points les plus importants de la vie est la convenance, qui consiste à faire ce qu'il faut, et à le faire lorsqu'il le faut ; car mille choses sont bonnes en certains temps et en certains lieux, lesquelles, hors de là,

sont fort déplacées. Par exemple, il est très raisonnable et bienséant que vous employiez quelques moments de la journée à jouer; mais vous devez sentir qu'il serait déplacé et fort malséant que vous voulussiez jouer au cerf-volant, ou aux quilles, pendant que vous êtes avec M. Maittaire. Il est très convenable encore et bienséant de bien danser; mais il ne faut danser qu'aux bals et aux assemblées; car on vous prendrait pour un fou si vous vouliez danser à l'église ou à un enterrement. J'espère, par ces exemples, que vous comprenez le sens de notre mot *decency*, qui se rend en Français par *bienséance*, en Latin par *decorum*, et en Grec par *Πρεπον*. Cicéron dit à ce sujet: *Sic hoc decorum quod elucet in vitâ, movet approbationem eorum quibuscum vivitur, ordine et constantiâ, et moderatione dictorum omnium atque factorum*. Vous voyez par là combien la bienséance est nécessaire pour s'attirer l'approbation du monde. Et comme je suis sûr que vous voulez mériter l'approbation de M. Maittaire, sans laquelle vous n'aurez jamais la mienne, j'ose dire que vous ferez attention à tout ce qu'il vous dira, et que vous vous comporterez sérieusement et convenablement pendant que vous êtes avec lui: après quoi, jouez, courez et sautez tant qu'il vous plaira.

Isleworth, le 10 7bre, 1730.

CHER ENFANT,

Puisque vous promettez d'être attentif et de retenir ce que vous apprenez, je prendrai la peine de vous écrire encore, et je tâcherai de vous instruire sur plusieurs points qui n'entrent pas dans le plan d'instruction de M. Maittaire; car, autrement, il pourrait vous les apprendre beaucoup mieux que moi. Je ne prétends aucunement vous en instruire à fond; vous n'êtes pas encore assez âgé pour cela; je veux seulement vous donner, pour le

présent, un aperçu général de certaines choses que vous aurez à apprendre plus particulièrement par la suite, et qui alors vous seront d'autant plus faciles que vous en aurez déjà une idée générale. Je vais, par exemple, vous donner quelques notions d'histoire.

L'histoire est le récit de ce qui a été fait par une nation en général, par un certain nombre d'hommes en particulier, ou par un seul personnage : ainsi l'histoire Romaine est le récit de ce que les Romains ont fait comme nation ; l'histoire de la conspiration de Catilina est la relation de ce qui a été exécuté par un certain nombre de particuliers ; et l'histoire d'Alexandre-le-Grand, écrite par Quinte-Curce, est le détail de la vie et des actions d'un seul homme. En un mot, l'histoire est le récit ou le détail d'une chose qui s'est accomplie.

L'histoire se divise en sacrée et profane, ancienne et moderne.

L'histoire sacrée est la Bible, c'est-à-dire l'Ancien et le Nouveau Testament. L'Ancien Testament est l'histoire des Juifs, qui étaient le peuple choisi de Dieu ; et le Nouveau Testament est l'histoire de Jésus-Christ, fils de Dieu.

L'histoire profane est l'histoire des dieux du paganisme, telle que vous la lisez dans les Métamorphoses d'Ovide, et que vous connaîtrez beaucoup mieux quand vous lirez Homère, Virgile, et les autres poètes anciens.

L'histoire ancienne est l'histoire de tous les royaumes et de tous les pays du monde, jusqu'à la chute de l'empire Romain.

L'histoire moderne est l'histoire des royaumes et des différents pays du monde, depuis la destruction de l'empire Romain.

La connaissance parfaite de l'histoire est extrêmement nécessaire, parce qu'en nous instruisant de ce qui a été fait par d'autres hommes dans les siècles précédents, elle

nous apprend ce que nous devons faire dans des cas pareils. De plus, comme elle fait le sujet ordinaire de la conversation, c'est une honte de l'ignorer.

La géographie doit nécessairement accompagner l'histoire ; car ce ne serait pas assez de savoir ce qui a été fait dans les siècles les plus reculés, il faut savoir encore en quel endroit les choses se sont passées ; et la géographie, vous le savez, est la description de la terre ; elle nous montre la situation des villes, des pays et des rivières. Par exemple, la géographie vous montre que l'Angleterre est au nord de l'Europe ; que Londres est la capitale de l'Angleterre, et qu'elle est située sur la Tamise dans le comté de Middlesex ; et ainsi des autres villes et des autres pays.

La géographie est pareillement divisée en ancienne et moderne ; bien des pays et bien des villes ayant aujourd'hui des noms très différents de ceux qu'ils avaient autrefois ; et plusieurs villes, qui faisaient jadis grande figure, étant à présent entièrement détruites et n'existant plus, comme les deux fameuses villes de Troie en Asie, et de Carthage en Afrique, dont il ne reste plus le moindre vestige.

Lisez ceci avec attention, et n'en ayez pas moins quand l'heure de jouer viendra. Ainsi adieu.

Isleworth, le 15 7bre, 1739.

CHER ENFANT,

L'histoire doit être accompagnée de la chronologie, aussi bien que de la géographie, autrement on n'a de la première qu'une idée confuse ; car il ne suffit pas de savoir quelles choses ont été faites, ce que l'histoire nous apprend, ni où elles ont été faites, ce que nous apprenons par la géographie, mais on doit savoir en quel temps elles ont été faites, et c'est ce que nous apprenons particulière-

ment par la chronologie. Ainsi je vais vous en donner une idée générale.

La chronologie fixe les dates des faits, c'est-à-dire qu'elle nous instruit du temps où telles et telles choses ont été faites, en comptant depuis certaines périodes de temps, qui sont appelées ères ou époques. Par exemple, en Europe, les deux principales ères ou époques, dont nous nous servons pour compter, sont ; la première, depuis la création du monde jusqu'à la naissance de Jésus-Christ, qui est de quatre mille ans ; et la seconde, depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à ce jour, qui est composée de mille sept cent trente-neuf ans : de sorte que, quand on parle d'une chose qui est arrivée avant la naissance de Jésus-Christ, on dit qu'elle arriva en telle année du monde ; par exemple, Rome a été fondée l'an du monde trois mille deux cent vingt-cinq, ce qui était environ sept cent cinquante ans avant la naissance de Jésus-Christ. Et l'on dit que Charlemagne fut élu premier empereur d'Allemagne dans l'année huit cent, c'est-à-dire huit cents ans après la naissance de Jésus-Christ. Ainsi vous voyez que les deux grandes périodes, ères ou époques, d'après lesquelles nous datons tous nos faits, sont la création du monde, et la naissance de Jésus-Christ.

Il y a dans la chronologie un autre terme, appelé les siècles, dont on ne se sert qu'en comptant depuis la naissance de Jésus-Christ. Un siècle veut dire cent ans ; conséquemment, il s'est écoulé dix sept siècles depuis la naissance de Jésus-Christ, et nous sommes à présent dans le dix-huitième siècle. Quand on dit, par exemple, que telle chose est arrivée dans le dixième siècle, cela veut dire, après l'année neuf cent et avant l'an mille, depuis la naissance de Jésus-Christ. Quand quelqu'un commet une faute de chronologie, et dit qu'une chose est arrivée quelques années plus tôt ou plus tard qu'elle

n'arriva effectivement, cette erreurs'appelle anachronisme. La chronologie demande de la mémoire et de l'attention ; vous aurez l'une et l'autre si vous voulez ; et je les mettrai toutes deux à l'épreuve, en vous faisant des questions sur cette lettre, la première fois que je vous verrai.

Jeudi, Isleworth.

MON CHER ENFANT,

Comme j'irai en ville samedi prochain, je voudrais que vous vinssiez chez moi dimanche matin, vers les dix heures. Je voudrais aussi que vous dissiez à M. Maittaire que, si cela ne l'incommodé pas, je serai charmé de le voir en même temps. Je ne lui aurais pas donné cette peine si je n'ignorais pas quand je pourrai l'aller voir en ville. Je ne doute pas qu'il ne me rende bon compte de vous, car je pense qu'à présent vous sentez les avantages, le plaisir et la nécessité de bien apprendre ; je m'imagine aussi que vous avez l'ambition d'exceller en tout ce que vous faites, et qu'en conséquence vous vous appliquerez. Je dois vous dire pareillement que l'on parle déjà de vous comme d'un savant très distingué pour votre âge ; ainsi votre honte serait d'autant plus grande, si vous ne répondiez point aux espérances qu'on a conçues de vous. Adieu.

Lundi.

MON CHER ENFANT,

C'a été un grand plaisir pour moi d'entendre M. Maittaire me dire hier en votre présence que vous commenciez à réfléchir sur vos leçons et à y donner plus d'attention. Si vous continuez ainsi, vous en retirerez deux avantages : l'un sera votre propre avancement, et l'autre mon amitié, à laquelle vous ne devez vous attendre que quand M. Maittaire me dira que vous la méritez. Il

est impossible de rien faire de bien sans application et sans industrie. L'industrie (en Latin *industria*, et en Grec *αρχινοια*) est définie, c'est-à-dire expliquée, par les mots suivants : *frequens exercitium circa rem honestam, unde aliquis industrius dicitur, hoc est studiosus vigilans.* J'attends cette industrie de vous avec une telle confiance, que je ne doute nullement qu'en peu de temps je ne vous entende appeler Philippe le diligent. La plupart des grands hommes de l'antiquité avaient une épithète ajoutée à leurs noms, pour désigner un mérite qui leur était particulier ; pourquoi ne tâcheriez-vous pas de vous faire distinguer par quelque dénomination honorable ? L'esprit et la vivacité, quoique très nécessaires, ne suffisent pas seules : l'attention et l'application doivent compléter l'affaire ; et, toutes deux réunies, vous mèneront loin :

Accipite ergo animis, atque hæc mea figite dicta.

Adieu.

Nous parlions hier de l'Amérique, qui, comme je vous le disais, fut découverte pour la première fois par Christophe Colomb, Génois, sous la protection de Ferdinand et d'Isabelle, roi et reine d'Espagne, en 1491, c'est-à-dire vers la fin du quinzième siècle ; mais j'ai oublié de vous dire qu'elle prit son nom d'Amérique d'un nommé Améric Vespuce, Florentin, qui découvrit l'Amérique meridionale en 1497. Les Espagnols commencèrent leurs conquêtes en Amérique par les îles de Saint-Domingue et de Cuba ; et bientôt après, Fernand Cortez, avec une petite armée, débarqua sur le continent, s'empara du Mexique et défit Montezuma, empereur Indien. Ce succès encouragea d'autres nations à aller essayer ce qu'elles pourraient conquérir dans ce monde nouvellement découvert. Les Anglais y ont gagné la Nouvelle-York, la Nouvelle-Angleterre, la Jamaïque, les Barbades, la Caroline, la Pensylvanie, Maryland, et quelques unes des îles sous le vent. Les

Portugais y possèdent le Brésil ; les Hollandais, Curaçao et Surinam, et les Français, la Martinique et la Nouvelle-France, ou la Nouvelle-Orléans.

Lundi.

CHER ENFANT,

Je vous ai parlé dernièrement de la chronologie, mais en passant seulement ; cependant, comme il est très nécessaire que vous en sachiez quelque chose, je répéterai aujourd'hui un peu plus amplement ce que je vous en ai déjà dit, afin de vous en donner une idée plus claire.

La chronologie est l'art de mesurer et de distinguer les temps, ou bien la science des époques, qui, comme vous le savez, sont des périodes particulières et remarquables du temps. Le mot *chronologie* est composé des mots Grecs *χρονος* qui signifie *temps*, et *λογος* qui signifie *discours*. La chronologie et la géographie sont appelées les deux yeux de l'histoire, parce que l'histoire ne peut jamais être bien clairement comprise sans elles. L'histoire relate les faits ; la chronologie nous dit dans quel temps ces faits se sont passés ; et la géographie nous montre dans quel lieu ou dans quel pays ils sont arrivés. Les Grecs mesuraient leur temps par olympiades, dont chacune était un laps de quatre ans, nommé en Grec *Ολυμπίας*. Cette méthode de compter prit son origine des jeux olympiques qui étaient célébrés au commencement de chaque cinquième année, sur les bords du fleuve Alphée, près Olympe, ville de Grèce. Les Grecs, par exemple, disaient que telle chose était arrivée telle année de telle olympiade ; comme, par exemple, qu'Alexandre-le-Grand était mort la première année de la cent quatorzième olympiade. La première olympiade commença 774 ans avant Jésus-Christ ; par conséquent Jésus-Christ naquit dans la première année de la cent quatre-vingt-quinzième olympiade.

La période ou l'ère de laquelle les Romains partaient

pour mesurer le temps était la fondation de Rome ; ce qu'ils marquaient ainsi : *ab U. C.*, c'est-à-dire *ab Urbe Conditá*. Ainsi les rois furent chassés et le gouvernement consulaire établi, la 244^e année *ab U. C.* ; cela veut dire depuis la fondation de Rome.

A présent toute l'Europe date de la grande époque de la naissance de Jésus-Christ, il y a 1738 ans ; ainsi, quand quelqu'un demande en quelle année telle ou telle chose est arrivée, il veut dire en quelle année depuis la naissance de Jésus-Christ.

Par exemple, Charlemagne fut fait empereur d'Occident l'an 800, c'est-à-dire 800 ans après la naissance de Jésus-Christ ; mais quand nous parlons d'un événement ou d'un fait historique qui arriva avant ce temps-là, alors nous disons qu'il arriva tant d'années avant Jésus-Christ ; par exemple, nous disons que Rome fut bâtie 750 ans avant Jésus-Christ.

Les Turcs datent de leur hégire, qui fut l'année où s'enfuit de la Mecque leur faux prophète Mahomet ; et comme nous disons que telle chose arriva en telle année du Christ, ils disent, telle chose arriva en telle année de l'hégire. Leur hégire a commencé dans la 622^e année de Jésus-Christ, c'est-à-dire il y a plus de 1100 ans.

Il y a dans la chronologie deux grandes périodes à partir desquelles les nations de l'Europe datent les événements. La première est la création du monde ; et la seconde la naissance de Jésus-Christ.

Les événements qui arrivèrent avant la naissance de Jésus-Christ sont datés de la création du monde. Ceux qui sont arrivés depuis la naissance de Jésus-Christ sont datés de ce temps-là, comme la présente année 1739 ; par exemple :

	A. M.
Le déluge de Noé arriva l'an du monde	1656
Babylone fut bâtie par Sémiramis l'an	1800
Moïse naquit l'an	2400

	A. M.
Troie fut prise par les Grecs l'an	2800
Rome fut fondée par Romulus l'an	3225
Alexandre-le-Grand conquit la Perse en	3674
Jésus-Christ naquit l'an du monde	4000

La signification de A. M. à la tête de ces chiffres est *Anno Mundi*, l'an du monde.

C'est de la naissance de Jésus-Christ que tous les Chrétiens datent les événements qui sont arrivés depuis ce temps-là; et c'est ce qu'on appelle l'*ère chrétienne*. Quelquefois nous disons que telle chose est arrivée dans telle année de Jésus-Christ, et quelquefois nous disons dans tel siècle. Or, un siècle est cent ans depuis la naissance de Jésus-Christ; de sorte qu'à la fin de chaque centième année, on recommence un nouveau siècle; et conséquemment nous sommes à présent dans le XVIII^e siècle. Par exemple, quant à l'*ère chrétienne*, ou depuis la naissance de Jésus-Christ :

	A. D.
Mahomet, le faux prophète des Turcs, qui établit la religion Mahométane, et écrivit le Coran, qui est le livre de religion des Turcs, mourut dans le VII ^e siècle, c'est-à-dire l'an de Jésus-Christ	632
Charlemagne fut couronné empereur dans la dernière année du VIII ^e siècle, c'est-à-dire l'an	800
Ici finit l'ancien empire Romain.	
Guillaume-le-Conquérant fut couronné roi d'Angleterre dans le XI ^e siècle, l'an	1066
La réformation, c'est-à-dire la religion protestante, commença par Martin Luther dans le XVI ^e siècle, l'an	1530
La poudre à canon fut inventée par un nommé Bertholdus moine allemand, dans le XIV ^e siècle, l'an	1380
L'art d'imprimer fut inventé à Haarlem, en Hollande, à Strasbourg, ou à Mayence en Allemagne, dans le XV ^e siècle, vers l'an . . .	1440

Bath, le 17 8bre, 1739.

MON CHER ENFANT,

En vérité, je crois que vous êtes le premier enfant à qui, avant l'âge de huit ans, on ait jamais parlé des

figures de rhétorique, comme j'ai fait dans ma dernière ; mais aussi, il me semble qu'on ne peut commencer trop jeune à réfléchir et que l'art qui enseigne à persuader l'esprit et à toucher le cœur mérite bien qu'on y fasse attention de bonne heure.

Vous concevez bien qu'un homme qui parle et qui écrit élégamment et avec grâce, qui choisit bien ses paroles, qui orne et embellit la matière sur laquelle il parle ou écrit, persuadera mieux et obtiendra plus facilement ce qu'il souhaite, qu'un homme qui s'explique mal, qui parle mal sa langue, qui se sert de mots bas et vulgaires, et qui enfin n'a ni grâce ni élégance en tout ce qu'il dit. Or, c'est cet art de bien parler que la rhétorique enseigne ; et quoique je ne songe pas à vous y fortifier encore, je voudrais pourtant vous en donner quelque idée convenable à votre âge.

La première chose à laquelle vous devez faire attention est de parler la langue que vous parlez, dans sa dernière pureté et selon les règles de la grammaire ; il n'est pas permis de faire des fautes contre la grammaire, ni de se servir de mots qui ne sont pas véritablement des mots. Ce n'est pas encore tout, car il ne suffit point de ne pas parler mal, mais il faut parler bien ; et le meilleur moyen d'y parvenir, est de lire avec attention les meilleurs livres, et de remarquer comment les gens comme il faut et ceux qui parlent le mieux, s'expriment ; car les boutiquiers, les gens mal élevés, les laquais et les servantes, tout cela parle mal. Ils emploient des expressions basses et vulgaires, dont les gens de qualité ne se servent jamais. Dans les nombres, ils joignent le singulier et le pluriel ensemble ; dans les genres, ils confondent le masculin avec le féminin ; et dans les temps, ils prennent souvent l'un pour l'autre. Pour éviter toutes ces fautes, il faut lire avec soin, remarquer le tour et les expressions des meilleurs auteurs, et ne jamais passer un seul mot qu'on

n'entend pas, ou sur lequel on a la moindre difficulté, sans en demander exactement la signification. Par exemple, quand vous lisez les Métamorphoses d'Ovide, avec M. Martin, il faut lui demander le sens de chaque mot que vous ne savez pas; et même si c'est un mot dont on peut se servir en prose aussi bien qu'en vers; car, comme je vous ai dit autrefois, le langage poétique est différent de celui qui convient au langage ordinaire; et il y a bien des mots dont on se sert dans la poésie qu'on ferait fort mal d'employer dans la prose. De même, quand vous lisez du Français avec M. Pelnote, priez-le de vous donner le sens de chaque nouveau mot que vous rencontrez, et demandez-lui de vous donner des exemples des différentes manières dont on peut s'en servir. Tout ceci ne demande qu'un peu d'attention, et pourtant il n'y a rien de plus utile. Il faut, dit-on, qu'un homme soit né poète; mais qu'il peut se faire orateur : *nascitur poeta, fit orator*. C'est-à-dire qu'il faut être né avec une certaine force et vivacité d'esprit pour être poète; mais que l'attention, la lecture et le travail suffisent pour faire un orateur. Adieu.

Bath, ce 29 8bre, 1739.

MON CHER ENFANT,

Si l'on peut être trop modeste, vous l'êtes, et vous méritez plus que vous ne demandez. Une canne à pomme d'ambre, et une paire de boucles, sont des récompenses si modiques pour ce que vous faites, que j'y ajouterai quelque chose de plus. La modestie est une très bonne qualité, qui accompagne ordinairement le vrai mérite. Rien ne gagne et ne prévient plus les esprits que la modestie; comme, au contraire, rien ne choque et ne rebute plus que la présomption et l'effronterie. On n'aime pas un homme qui veut toujours se faire valoir,

qui parle avantageusement de lui-même, et qui est toujours le héros de son propre roman. Au contraire, un homme qui cache, pour ainsi dire, son propre mérite, qui relève celui des autres, qui parle peu et modestement de soi, gagne les esprits et se fait aimer et estimer.

Il y a aussi bien de la différence entre la modestie et la mauvaise honte ; autant la modestie est louable, autant la mauvaise honte est ridicule. Il ne faut pas plus être un nigaud qu'un effronté ; et il faut savoir se présenter, parler aux gens et leur répondre, sans être décontenancé ou embarrassé. Les Anglais sont pour l'ordinaire gauches, et n'ont pas ces manières aisées et libres, mais en même temps polies, qui sont naturelles aux Français. Un malotru ou un rustre a honte quand il se présente dans une compagnie ; il est embarrassé, ne sait que faire de ses mains, se démonte quand on lui parle, et ne répond qu'avec embarras et presque en bégayant ; au lieu qu'un homme qui sait vivre, se présente avec assurance et de bonne grâce, parle même aux gens qu'il ne connaît pas, sans embarras et d'une manière tout-à-fait naturelle et aisée. Voilà ce qui s'appelle usage du monde, ou savoir vivre, article très important dans le commerce du monde. Il arrive souvent qu'un homme avec beaucoup d'esprit, mais qui ne sait pas vivre, est moins bien reçu qu'un homme qui a moins d'esprit, mais qui a du monde.

Cet objet mérite bien votre attention : pensez-y donc, et joignez la modestie à une assurance polie et aisée.

Adieu.

Je reçois dans le moment votre lettre du 27, qui est très bien écrite.

Bath, le 1^{er} 9bre, 1739.

MON CHER ENFANT,

Revenons à l'éloquence, ou à l'art de bien parler, que vous ne devriez jamais entièrement perdre de vue, puisqu'elle est si utile dans toutes les situations de la vie, et que dans la plupart elle est absolument nécessaire. Sans elle, un homme ne peut figurer ni dans le parlement, ni en chaire, ni au barreau; et même dans la conversation ordinaire, un homme qui a acquis une éloquence aisée et habituelle, qui parle avec justesse et avec précision, aura un grand avantage sur ceux qui parlent d'une manière incorrecte et sans agréments.

L'objet de l'éloquence, comme je vous l'ai déjà dit, c'est de persuader; et vous sentez bien que plaire aux gens est un grand pas de fait pour les persuader. Vous devez donc sentir combien il est avantageux à un homme qui parle en public, soit dans le parlement, soit en chaire ou au barreau (c'est-à-dire dans les cours de justice), de plaire à ses auditeurs au point de s'attirer leur attention; ce qu'il ne fera jamais sans le secours de l'éloquence. Ce n'est pas assez qu'il parle sa propre langue dans la dernière pureté et selon les règles de la grammaire; il doit encore la parler avec élégance, c'est-à-dire qu'il doit choisir les mots les plus convenables, les plus expressifs, et les mettre dans le meilleur ordre possible. Il devrait aussi orner ce qu'il dit par des métaphores, des comparaisons et d'autres figures de rhétorique; et il devrait l'animer par des tours d'esprit vifs et fins. Par exemple, supposons que vous ayez envie de persuader à M. Mattaire de vous donner congé, lui diriez-vous sans façon; *Donnez-moi congé?* Ce ne serait sûrement pas là le moyen de le gagner. Mais vous devriez premièrement chercher à lui plaire et à fixer son attention, en lui disant qu'ayant souvent éprouvé sa bonté et son indulgence,

cela vous encourage à lui demander une nouvelle faveur ; que, s'il ne juge pas à propos de vous l'accorder, vous espérez, du moins, qu'il ne trouvera pas mauvais que vous l'ayez demandée. Alors vous lui diriez le désir que vous avez d'obtenir un congé ; vous devriez lui en dire les raisons ; par exemple, que vous avez telle ou telle chose à faire, ou à aller à tel endroit. Ensuite vous pourriez faire valoir quelque argument à l'appui de votre demande ; par exemple, que vous avez rarement demandé cette faveur, que vous en userez peu à l'avenir ; que l'esprit exige quelquefois un peu de repos, aussi bien que le corps. Vous pourriez relever cela d'une comparaison, et dire que, comme l'arc est d'autant plus fort qu'il est détendu quelquefois, ainsi l'esprit sera capable d'une plus grande attention si on lui accorde de temps en temps quelque relâche.

C'est là une petite harangue proportionnée à un petit orateur comme vous ; mais elle vous fera comprendre ce qu'on entend par l'art oratoire et l'éloquence, qui consiste à persuader. J'espère que par la suite vous aurez ce talent dans de plus importantes matières.

Lundi.

MON CHER ENFANT,

J'ai eu grand chagrin de ce que M. Maittaire ne m'a pas rendu de vous hier le témoignage que je souhaitais et que j'attendais. Il prend tant de peine à vous instruire, qu'il mérite bien que vous y répondiez par vos soins et votre attention. D'ailleurs, considérez bien, je vous en conjure, à présent que vous avez, à bon droit, acquis la réputation de savoir beaucoup plus que d'autres enfants de votre âge, quelle honte ce serait pour vous de la perdre et de vous laisser devancer par ceux-là que vous surpassez à présent. Si vous vouliez seule-

ment avoir un peu d'attention, vous avez assez de vivacité pour concevoir les choses, et assez de mémoire pour les retenir ; mais, sans attention pendant que vous étudiez, tout le temps que vous donnez à votre livre est perdu, et votre honte sera d'autant plus grande si vous restez ignorant après avoir eu de pareils moyens de devenir savant. Un ignorant est inutile et méprisable ; personne ne se soucie de sa compagnie, et on peut dire de lui qu'il vit, et voilà tout. Il y a une très jolie épigramme Française sur la mort d'un ignorant de cette espèce. La pointe de l'épigramme est que tout ce qu'on peut dire de lui, c'est qu'autrefois il était en vie, et qu'à présent il est mort. Voici cette épigramme, que vous pouvez apprendre par cœur :—

Colas est mort de maladie ;
 Tu veux que j'en pleure le sort.
 Et que veux-tu donc que j'en die ?
 Colas vivait, Colas est mort.

Gardez-vous de mériter le nom de *Colas*, que je vous donnerai sûrement si vous n'apprenez pas bien ; alors ce nom se répandra, et tout le monde vous appellera *Colas*, ce qui sera bien pire qu'*Etourdi*.

Vous lisez à présent l'Histoire Ancienne de M. Rollin ; ayez toujours vos cartes auprès de vous quand vous la lisez, et demandez à M. Pelnote de vous montrer dans les cartes tous les lieux dont vous lirez les noms.

Samedi.

MON CHER ENFANT,

Puisque vous choisissez le nom de *Polyglotte*, j'espère que vous ferez de votre mieux pour le mériter ; à quoi vous ne pourrez réussir que par le travail et l'application. J'avoue que les noms d'*Etourdi* et de *Colas* ne sont pas tout-à-fait aussi honorables ; mais, d'un autre

côté, souvenez-vous qu'il ne peut pas y avoir un ridicule plus fort que celui d'appeler un homme d'un nom honorable, quand on sait qu'il ne le mérite point. Par exemple, ce serait une ironie manifeste d'appeler un homme très laid un *Adonis*; ou d'appeler un poltron un *Alexandre*, ou un ignorant, *Polyglotte*; car tout le monde s'apercevrait de la raillerie; et M. Pope remarque très bien que, *Praise undeserved is satire in disguise*.*

Après l'avantage de faire des choses qui méritent d'être écrites, il n'y a rien qui nous attire plus de crédit ou nous donne plus de plaisir que d'écrire des choses qui méritent d'être lues. Pline le jeune (car il y a eu deux Pline, l'oncle et le neveu) l'exprime ainsi: "*Equidem beatos puto, quibus deorum munere datum est, aut facere scribenda, aut legenda scribere; beatissimo verò quibus utrumque.*" Adieu.

Faites, je vous prie, une étude particulière du Grec; car savoir très bien le Grec, c'est être réellement savant. Il n'y a rien d'extraordinaire à savoir le Latin, car tout le monde l'entend; c'est seulement une honte de l'ignorer. D'ailleurs vous comprendrez le Latin beaucoup mieux en entendant bien le Grec, un grand nombre de mots Latins, surtout les termes techniques, étant dérivés du Grec.

MON CHER ENFANT,

Je vous envoie encore quelques racines Latines, bien que je doute fort que vous aimiez mes racines autant que celles qui croissent dans votre jardin; mais si vous voulez les cultiver, elles vous sauveront beaucoup de peine. Le peu que je vous présente en suggérera naturellement d'autres à votre propre observation, et

* La louange qui n'est pas méritée est une satire cachée.

vous mettra en état, par la comparaison, de trouver la plupart des mots dérivés et composés, quand une fois vous en connaîtrez la souche originelle. Vous êtes en âge de faire des observations sur ce que vous apprenez ; et si vous vouliez le faire, vous ne sauriez vous imaginer combien de temps et de peine cela vous épargnerait. Souvenez-vous que vous avez près de neuf ans, âge auquel tous les garçons doivent déjà savoir beaucoup, et vous surtout beaucoup plus, considérant les soins et les peines que l'on a pris pour vous ; et si vous ne répondez pas à cette attente, vous perdrez votre réputation, ce qui est la chose la plus mortifiante qui puisse arriver à un noble cœur. Tout le monde a de l'ambition, d'une espèce ou d'une autre, et s'afflige quand cette ambition est déçue. La différence est seulement que l'ambition des sots est folle et déplacée, et l'ambition des gens sensés est juste et louable. Par exemple, l'ambition d'un sot de votre âge serait d'avoir de beaux habits et de l'argent à jeter à des niaiseries ; ce qui, vous voyez bien, ne prouverait en rien son mérite, mais seulement la folie de ses parents de l'habiller comme un petit singe, et de lui donner de l'argent pour le jeter par les fenêtres. Au lieu qu'un garçon de bon sens met toute son ambition à surpasser en vertu et en connaissances ceux de son âge, et ceux-là même qui sont plus âgés. Sa gloire consiste à être connu pour toujours dire la vérité, à se montrer d'un bon caractère et d'un cœur compatissant, à apprendre plus vite, et à s'appliquer plus que les autres. Voilà de vraies preuves de mérite en lui, et conséquemment des objets dignes d'ambition, et qui lui vaudront une réputation solide. Cela est vrai des hommes comme des petits garçons : l'ambition d'un sot sera d'avoir un bel équipage, une belle maison et de beaux habits, choses que quiconque a autant d'argent peut avoir aussi bien que lui, car tout cela s'achète ; mais l'ambition d'un homme de sens

et d'honneur est de se distinguer par le caractère et par la réputation que donnent la science, la vérité et la vertu ; choses que l'on ne peut point acheter, et qui ne peuvent être acquises que par une bonne tête et un bon cœur. Telle était l'ambition des Lacédémoniens et des Romains dans les temps de leur plus grande gloire, et telle, je l'espère, sera toujours la vôtre. Adieu.

Dimanche:

MON CHER ENFANT,

* * * * *

La vertu est un sujet qui mérite votre attention comme celle de tous les hommes. Supposons que je vous dise de faire quelques vers, ou de me donner vos pensées en prose sur le sujet de la vertu, comment vous y prendriez-vous ? Sans doute que vous considéreriez d'abord ce que c'est que la vertu, et ensuite quels en sont les effets et les marques, tant à l'égard des autres que par rapport à nous-mêmes. Vous trouveriez alors que la vertu consiste à faire le bien et à dire la vérité ; que les effets en sont avantageux au monde en général, et à nous-mêmes en particulier. La vertu nous excite à compatir et à venir en aide aux malheurs d'autrui ; à favoriser la justice et le bon ordre dans la société ; et en général, elle contribue à tout ce qui peut assurer le vrai bien de l'humanité. A nous-mêmes, elle nous procure une consolation et une satisfaction intérieures, que rien autre ne peut nous donner, et dont rien ne nous peut priver. Tous les autres avantages dépendent des autres autant que de nous-mêmes. Les richesses, le pouvoir, et la grandeur peuvent nous être ôtés par la violence et par l'injustice d'autrui, ou par des accidents inévitables ; mais la vertu ne dépend que de nous-mêmes, et personne ne peut nous l'ôter. Les maladies peuvent nous priver

de tous les plaisirs du corps ; mais elles ne peuvent pas nous enlever notre vertu, ni la satisfaction que nous en ressentons. Un homme vertueux, sous le coup de tous les malheurs de la vie, trouve encore de la consolation et une satisfaction intérieure, qui le rendent plus heureux qu'aucun méchant homme ne peut l'être, avec tous les autres avantages de la vie. Si un homme a acquis un grand pouvoir et des richesses par la perfidie, par l'injustice et par l'oppression, il ne peut en jouir, parce que sa conscience le tourmente et lui reproche constamment les moyens qu'il a employés pour les acquérir. L'aiguillon de sa conscience ne le laissera pas même dormir tranquillement ; mais il rêvera de ses crimes ; et pendant le jour, s'il est seul et s'il a un instant de réflexion, il est inquiet et mélancolique. Il a peur de tout ; car, comme il sait qu'on doit le haïr, il croit, avec raison, qu'on lui fera du mal quand on pourra : au lieu qu'un homme vertueux, quelque pauvre ou malheureux qu'il soit dans le monde, trouve toujours dans la vertu sa propre récompense, et elle le rend fort contre toutes ses afflictions. Le calme et la satisfaction de sa conscience lui rendent l'humeur sereine pendant le jour, et lui procurent un sommeil paisible pendant la nuit ; il peut endurer la solitude avec plaisir, et n'a point peur de ses propres pensées. Outre cela, il est universellement estimé et respecté ; car les hommes les plus méchants, eux-mêmes, ne peuvent s'empêcher d'admirer et de respecter la vertu.

* * * * *

Outre la politesse, qui est absolument nécessaire, la perfection du savoir-vivre est d'être poli avec aisance à la manière d'un homme comme il faut. En ceci vous devriez observer les Français, qui y excellent, et dont la politesse paraît aussi aisée et aussi naturelle que tout autre côté de leur conversation ; au lieu que les Anglais

sont souvent maladroits dans leurs façons, et quand ils veulent être polis, ils sont trop gênés pour y réussir. Mais, je vous prie, souvenez-vous de n'avoir jamais honte de faire ce qui convient. Vous auriez bien raison d'être honteux si vous n'étiez pas poli ; mais quelle raison pourriez-vous avoir d'être honteux de votre honnêteté ? Et pourquoi ne pas dire une chose polie et obligeante aussi aisément et aussi naturellement que vous demanderiez quelle heure il est ? Cette sorte de timidité, que les Français, avec raison, appellent *mauvaise honte*, est le caractère distinctif d'un sot, qui est totalement déconcerté s'il arrive que des gens du monde lui adressent la parole. Quand il faut répondre, il rougit, il hésite ; à peine peut-il balbutier ce qu'il voulait dire, et il devient réellement ridicule par une peur mal fondée d'être bafoué ; au lieu qu'un homme vraiment bien élevé parlerait à tous les rois du monde avec aussi peu d'embarras et autant d'aisance qu'il vous parlerait à vous.

Souvenez-vous que le seul moyen de se faire goûter et d'être bien venu en société, est d'être poli et de l'être avec aisance (ce qui est proprement appelé bonne éducation) : qu'être mal appris et grossier, c'est être insupportable ; que c'est le moyen de se faire rejeter du monde ; enfin, qu'être honteux, c'est être ridicule.

Spa, le 25 Juillet, 1741.

MON CHER ENFANT,

Je vous l'ai dit souvent dans mes lettres précédentes (et rien n'est plus vrai), il n'y a que la vertu, ainsi que l'honneur le plus exact et le plus scrupuleux, qui puissent vous faire aimer et apprécier ; j'ai ajouté que les talents et le savoir peuvent bien vous faire connaître et admirer, mais qu'il était absolument nécessaire de posséder des mérites inférieurs à ceux-là, pour être aimé et recherché

dans la vie privée. Le principal et le plus nécessaire de ces talents inférieurs est le savoir-vivre, non-seulement parce qu'il importe fort par lui-même, mais parcequ'il ajoute beaucoup de lustre aux avantages solides du cœur et de l'esprit. J'ai déjà souvent touché l'article du savoir-vivre; ainsi cette lettre-ci roulera sur la qualité qui y touche de plus près, je veux dire une façon noble, aisée, un ton parfaitement débarrassé de ces airs gauches, de ces mauvaises habitudes, et de cette maladresse que l'on remarque dans la conduite de bien des gens estimables d'ailleurs et pleins de sentiments délicats.

* * * * *

J'ai connu nombre d'hommes qui, par leur gaucherie, inspiraient au premier abord tant de répulsion que tout leur mérite ne pouvait reprendre le dessus ensuite; au lieu que les bonnes manières préviennent les gens en votre faveur, les attachent à vous, et leur font souhaiter de vous prendre en amitié. La gaucherie ne peut provenir que de deux causes: ou de ce que l'on n'a pas fréquenté la bonne compagnie, ou de ce qu'on n'y a pas fait attention.

* * * * *

On doit aussi très soigneusement éviter la vulgarité dans les termes, le mauvais Anglais, une prononciation vicieuse, les vieux dictons, et les proverbes communs; toutes choses qui sont autant de preuves qu'on a fréquenté la basse compagnie. Par exemple, si, au lieu de dire que les goûts sont différents et que chacun a le sien en particulier, vous lâchiez un proverbe, comme: *ce qui nourrit l'un empoisonne l'autre*; tout le monde serait persuadé que vous n'avez jamais vu d'autre compagnie que celle des laquais.

* * * * *

MON CHER ENFANT,

* * * * *

Quant au génie de la poésie, je l'avoue, si la nature ne vous l'avait pas donné, vous ne pourriez l'avoir ; car c'est une maxime vraie, que *poëta nascitur, non fit*. Mais cela regarde seulement l'invention et l'imagination d'un poète ; car, par l'application, tout le monde peut se rendre maître dans la partie mécanique de la poésie, qui consiste dans les nombres, les rimes, la mesure, et l'harmonie des vers. Ovide était né avec tant de génie pour la poésie, qu'il dit n'avoir pu s'empêcher de penser en vers, qu'il le voulût ou non, et que souvent il parlait en vers sans intention. Il en est tout autrement de l'éloquence, et la maxime y est formelle, *orator fit* ; car il est certain que, par l'étude et l'application, tout homme peut devenir assez bon orateur, puisque l'éloquence dépend de l'observation et du soin. Tout homme, s'il le veut, peut choisir de bons termes, au lieu d'en employer de mauvais ; il peut employer le mot propre au lieu d'un terme ambigu ; il peut être clair et précis dans ses récits, au lieu d'être obscur et confus ; au lieu de maladresse, il peut donner de la grâce à ses mouvements et à ses gestes ; en un mot, il peut être orateur, fort agréable, au lieu de rester discoureur insupportable, s'il veut prendre un peu de soin et se donner quelques peines.

* * * * *

Démostenès, le célèbre orateur Grec, regardait comme une chose si absolument nécessaire de parler bien, que, quoiqu'il bredouillât naturellement, et qu'il eût les poumons faibles, il résolut, à force d'application et de soin, de surmonter ces obstacles. En conséquence, il se guérit de son bégayement en se mettant de petits cailloux dans la bouche, et fortifia ses poumons par degrés en s'accoutumant à parler haut et distinctement tous les jours pen-

dant un temps considérable. Il allait souvent aussi sur le rivage de la mer, dans un temps orageux, quand la mer était le plus bruyante, et là il parlait aussi haut qu'il pouvait, pour s'accoutumer au bruit et aux murmures des assemblées populaires des Athéniens, devant lesquelles il devait parler. Avec de tels efforts, joints à l'étude constante des meilleurs auteurs, il devint enfin le plus grand orateur, non seulement de son siècle, mais de tous les temps et de tous les pays, quoiqu'il fût né sans aucun talent naturel pour l'éloquence. Adieu. Imitz Démosthènes.

Spa, le 6 Août, 1741.

MON CHER ENFANT,

* * * * *

Dans ma dernière, je vous ai prévenu contre ces airs gauches et ces façons désagréables que bien des gens contractent dans leur jeunesse, par la négligence de leurs parents, et dont ils ne peuvent plus se défaire à un certain âge, tels que des mouvements bizarres, des gestes étranges, et un port sans dignité ; mais il y a pareillement une maladresse de l'esprit, que l'on doit et que l'on peut éviter, pour peu qu'on y soit attentif. Par exemple, de confondre ou d'oublier les noms ; parler de *monsieur* ou de *madame chose*, est chose grossière et fort commune. Il en est de même de donner aux personnes des titres et des dénominations impropres, comme de dire *milord* pour *monsieur*, et *monsieur* pour *milord*. Commencer une histoire ou un récit quand on ne le sait pas parfaitement, qu'on ne peut aller jusqu'au bout, et qu'on sera obligé de dire au milieu, *j'ai oublié le reste*, est aussi très désagréable et maladroit. On doit être très exact, très clair, et très précis dans tout ce que l'on dit ; autrement, au lieu d'intéresser ou

d'instruire les autres, on ne leur procure qu'ennui et embarras. Le ton et la manière de parler ne sont pas à négliger non plus : il y a des gens qui ferment presque la bouche quand ils parlent, et qui marmottent de façon qu'ils sont inintelligibles ; d'autres parlent avec une telle volubilité qu'on ne peut non plus les comprendre ; quelques uns parlent toujours aussi haut que s'ils s'adressaient à des sourds ; et d'autres si bas qu'on ne peut les entendre. Toutes ces habitudes sont fâcheuses, désagréables, et doivent être évitées avec soin : ce sont les marques caractéristiques des gens du commun, dont l'éducation a été négligée. Vous ne sauriez vous imaginer combien il est nécessaire d'avoir égard à ces petites choses ; car j'ai vu des hommes recommandables par de grands talents, qui étaient mal reçus faute de posséder aussi ceux-là, et d'autres qui étaient bien venus partout, uniquement pour ces petits mérites, car ils n'en possédaient point d'autres.

Lyon, 1^{er} 7bre, 1741.

MON CHER ENFANT,

J'ai reçu votre lettre polyglotte, dont je suis très content, et pour laquelle il est raisonnable que vous soyez bien récompensé. Je suis charmé de voir que le développement de votre esprit et les langues aillent de pair ; car les dernières importent très peu, sans le premier ; mais tout cela réuni est fort utile. Le langage n'est fait que pour exprimer des pensées ; et si un homme est négligent, et ne se donne pas le temps de penser, ses paroles seront futiles et vides de sens.

J'ai quitté Paris il y a cinq jours ; et, pour que vous puissiez me suivre, s'il vous plaît, sur votre carte, je vous dirai que je suis arrivé ici, en passant par Dijon, capitale de la Bourgogne : d'ici j'irai à Vienne, la seconde ville

du Dauphiné (car Grenoble en est la capitale); et de là, en descendant le Rhône, à Avignon, capitale du comtat Venaissin, qui appartient au pape; de là, à Aix, capitale de la Provence; après cela, à Marseille; puis à Nîmes et à Montpellier; et alors je reviendrai sur mes pas. Lyon est une ville fort grande et riche, située sur deux belles rivières qui s'y joignent, le Rhône et la Saône. C'est ici qu'est la grande fabrique d'étoffes d'or, d'argent et de soie, qui en fournit presque toute l'Europe. Cette ville était fameuse du temps des Romains, et est appelée en Latin *Lugdunum*.

Mes courses font que ma correspondance est moins fréquente et plus courte qu'elle ne le serait autrement; mais je suis persuadé qu'à présent vous êtes si convaincu de la nécessité d'apprendre, et que vous vous appliquez tellement à l'étude, qu'il n'est plus besoin avec vous d'aiguillon ni d'exhortation. Continuez donc avec la même ardeur à vous distinguer dans vos études, et surtout dans la vertu et l'honneur; vous ferez en même temps mon bonheur et le vôtre. Adieu.

Bath, ce 28 Mars, 1742.

MON CHER ENFANT,

Vos promesses me font grand plaisir, et l'exécution, sur laquelle je compte, m'en fera encore bien davantage. Vous savez, j'en suis sûr, que manquer à sa parole est une folie, un déshonneur et un crime: c'est une folie, parce que personne par la suite ne se fierà plus à vous; c'est un déshonneur et un crime, parce que la vérité est le premier devoir de la religion et de la morale; et quiconque n'a point la vérité dans le cœur est présumé n'avoir aucune bonne qualité et doit être détesté de Dieu et des hommes. C'est pourquoi j'attends de votre probité et de votre honneur que vous ferez ce que, indé-

pendamment de votre promesse, votre propre intérêt et votre ambition doivent vous porter à faire, c'est-à-dire que vous excellerez en tout ce que vous entreprendrez. Quand j'étais à votre âge, j'aurais été honteux qu'un autre eût mieux appris sa leçon, ou l'eût emporté sur moi à aucun jeu, et je n'aurais eu de cesse que je n'eusse repris l'avantage. Jules César, qui avait une noble soif de la gloire, avait coutume de dire qu'il aimerait mieux être le premier dans un village que le second à Rome; et même il pleura quand il vit la statue d'Alexandre-le-Grand, en faisant reflexion qu'Alexandre avait acquis à l'âge de trente ans plus de gloire que lui, à un âge plus avancé. Voilà les sentiments qui grandissent un homme, et ceux qui ne les ont point passeront leur vie dans l'obscurité et le mépris; au lieu que ceux qui tâchent de l'emporter sur tous sont du moins sûrs d'en surpasser un bon nombre. Le moyen sûr d'exceller en quelque chose n'est autre que d'avoir une attention à toute épreuve, imperturbable, pendant que vous êtes après; et alors il ne vous faut pas la moitié du temps qui serait nécessaire autrement, car une application longue, pénible et embrouillée, est le fait d'un esprit pesant; mais les bons esprits ont une attention réglée et suivie, et ils saisissent d'abord leur objet.

* * * * *

Au Château de Dublin, le 19 9bre, 1745.

MON CHER ENFANT,

J'ai reçu votre travail de Samedi dernier, j'en suis très content. Je ne sais rien et n'ai rien entendu dire ici de M. Saint-Maurice; et le jeune Pain, que j'ai fait enseigner, était ici sur les lieux comme l'étaient tous ceux que j'ai nommés dans ces nouvelles levées.

A présent que les vacances de Noël approchent, j'ai donné ordre à M. Desnoyers de se rendre chez vous pendant ce temps-là pour vous montrer à danser. Je vous engage à songer particulièrement à des mouvements de bras gracieux ; ce qui, avec la manière de mettre son chapeau et de donner la main, est tout ce dont un gentilhomme ait vraiment besoin de s'occuper. La danse en soi est chose frivole et sottre ; mais c'est une de ces sottises établies auxquelles les gens d'esprit sont quelquefois obligés de se conformer, et alors ils doivent être en état de s'en bien acquitter. Quoique je ne prétende pas que vous soyez un danseur de profession, cependant, quand vous dansez, je souhaiterais que vous vous en acquittassiez bien, comme je voudrais que vous fissiez bien tout ce que vous faites. Il n'est chose si vaine qu'il ne faille faire de son mieux (lorsqu'elle doit se faire absolument) ; et je vous ai dit souvent que je souhaiterais même que vous jouassiez à la fossette et à la crosse mieux qu'aucun de vos camarades de Westminster. Par exemple, la mise est une chose bien futile, et cependant c'est un grand ridicule à un homme de ne pas s'habiller bien, eu égard à son rang et sa manière de vivre ; et loin que ce soit chose contraire au bon sens, n'en serait-ce pas plutôt un indice que de se mettre aussi bien que tous ceux au milieu desquels on vit ? La différence, dans ce cas, entre un homme de sens et un fat, c'est que le fat s'estime à cause de ses habits, et que l'homme de sens s'en moque, tout en sachant bien qu'il ne doit pas les négliger. Il y a mille sottres coutumes de cette espèce, qui, n'ayant rien de criminel, doivent être suivies de bonne grâce par les gens d'esprit. Diogène-le-Cynique agissait en homme sage en méprisant ces usages ; mais il n'était qu'un fou de faire parade de son mépris. Soyez plus sage que les autres, si vous le pouvez, mais ne le leur dites pas.

Au Château de Dublin, le 10 Mars, 1746.

MON CHER ENFANT,

* * * * *

Il n'y a pas au monde de marque plus sûre d'un petit et pauvre esprit, que l'inattention. Tout ce qui vaut la peine d'être fait mérite d'être bien fait, et rien ne peut être bien fait sans attention. C'est certainement la réponse d'un sot, quand on l'interroge sur ce qui s'est dit ou fait en sa présence, que de dire : *En vérité, je n'y ai pas fait attention.* Et pourquoi le sot n'y faisait-il pas attention ? Qu'avait-il à faire là, sinon d'être attentif à ce qui se passait ? Un homme sensé voit, écoute, et retient tout ce qui se fait devant lui. Je souhaite fort de ne vous entendre jamais parler d'inattention, ni vous plaindre, comme font la plupart des sots, d'une mémoire infidèle. Songez, non seulement à ce que l'on dit, mais à la manière dont on le dit ; et, si vous avez quelque pénétration, vous pourrez découvrir plus de vérités par vos yeux que par vos oreilles. Les gens peuvent dire ce qu'ils veulent, mais ils ne peuvent prendre au juste l'air qu'ils voudraient, et leur extérieur trahit souvent ce qu'ils veulent cacher par leurs paroles. Observez donc attentivement la contenance des gens, non seulement quand ils vous parlent, mais encore lorsqu'ils s'entretiennent les uns avec les autres.

* * * * *

Certaines formules auxquelles tout le monde se conforme, et certains artifices auxquels tout le monde aspire, cachent jusqu'à un certain point la vérité, et donnent à tous à peu près une ressemblance générale, quant à l'extérieur. C'est l'attention et la sagacité qui doivent percer au travers de ce voile, et découvrir le personnage réel. Vous êtes, à présent, d'un âge à réfléchir, à observer, à comparer les caractères, et à vous tenir en garde au moins contre les artifices ordinaires du monde. Si un

homme que vous connaissez à peine, à qui vous n'avez point fait d'offres de services, ni donné aucune marque d'amitié, vous fait tout-à-coup force protestations de la sienne, recevez-les avec politesse, mais ne les payez pas de votre confiance ; il cherche sûrement à vous tromper, car un homme ne se prend pas de passion pour un autre à la première vue. Si quelqu'un a recours aux protestations ou aux serments pour vous faire croire une chose qui, en soi, est si vraisemblable et si probable qu'il suffirait de l'avoir exposée simplement, soyez persuadé qu'il ment, et qu'il est fortement intéressé à vous la faire croire ; autrement il ne prendrait pas tant de peine.

Bath, ce 9 8bre, 1746.

MON CHER ENFANT,

* * * * *

En vérité, tout ce qui vaut la peine d'être fait mérite aussi d'être bien fait, et rien ne peut être bien fait sans attention ; c'est pourquoi j'étends la nécessité de l'attention jusqu'aux moindres choses, même à la danse et à la manière de s'habiller. La coutume à rendu la danse, dans certains cas, nécessaire à un jeune homme ; ainsi songez-y pendant que vous l'apprenez, pour vous mettre en état de vous en bien acquitter, et n'être pas ridicule dans un acte qui est cependant ridicule lui-même. Il en est de même de la toilette ; vous devez être habillé ; faites-le donc avec attention, non pour rivaliser en cela avec un fat, mais pour éviter la singularité, et conséquemment le ridicule. Ayez toujours soin d'être mis partout où vous vous trouverez, comme les personnes raisonnables de votre âge, dont la toilette ne se fait jamais remarquer, ni comme trop négligée, ni comme trop étudiée.

Ce qu'on appelle ordinairement un homme distrait est pour l'ordinaire un homme ou très faible ou très affecté ;

mais quel qu'il soit, il est, j'en suis sûr, un homme fort désagréable en compagnie. Il manque à tous les devoirs ordinaires du savoir-vivre ; il paraît ne pas connaître aujourd'hui les gens avec lesquels il paraissait hier vivre intimement. Il ne prend aucune part à la conversation générale ; au contraire, il l'interrompt de temps en temps par quelque boutade de son cru, comme s'il sortait d'un rêve. Ceci, comme je l'ai déjà dit, est un indice certain, ou d'un esprit si faible qu'il n'est pas capable de soutenir plus d'un objet à la fois, ou si affecté qu'il voudrait faire supposer qu'il est envahi et dominé par les plus grands et les plus importants objets. Sir Isaac Newton, M. Locke, et peut-être cinq ou six autres depuis la création du monde, peuvent avoir eu un droit à la distraction, à cause de la profondeur de pensées qu'exigeaient les sujets sur lesquels portaient leurs investigations. Mais si un jeune homme, et un homme du monde, qui n'a aucune de ces raisons à alléguer, prétend user de ce droit en compagnie, son prétendu droit, à mon avis, devrait être converti en une absence forcée, par une exclusion perpétuelle de la société. Quelque frivole que soit une compagnie, néanmoins, pendant que vous y êtes, ne lui montrez pas, par votre inattention, que vous la croyez telle ; mais plutôt prenez le ton qui y domine, et conformez-vous jusqu'à un certain point à la faiblesse des individus, au lieu de manifester votre mépris pour eux. Il n'y a rien que les gens supportent plus impatiemment ou qu'ils pardonnent moins, que le mépris, et une injure est bien plus tôt oubliée qu'une insulte. Ainsi, si vous voulez plutôt plaire qu'offenser, que l'on parle de vous plutôt en bien qu'en mal, être plutôt aimé que haï, souvenez-vous toujours d'avoir cette attention constante qui flatte la petite vanité de chacun, et dont le refus, en mortifiant son orgueil, ne manque jamais d'exciter son ressentiment, ou du moins son mauvais vouloir. Par exemple, la plupart des hommes

(je pourrais dire tous), ont leurs faiblesses ; ils ont leurs aversions et leurs goûts pour telle ou telle chose. Ainsi, si vous vous moquez d'un homme en raison de son aversion pour un chat, ou pour le fromage, antipathies qui sont fort communes ; ou si, par inattention et négligence, vous en offusquez ses regards, pouvant faire autrement, dans le premier cas, il se croira insulté, et dans le second, il pensera que vous le prisez peu, et en tout cas il s'en souviendra. Au lieu que votre soin à lui procurer ce qu'il aime et à écarter de lui ce qu'il hait, lui montre qu'il est au moins l'objet de votre attention ; ce qui flatte sa vanité et vous en fait un ami mieux peut-être qu'un service plus important. A l'égard des femmes, il y a des attentions moindres encore dont on ne peut se dispenser, et qui, par l'usage du monde, leur sont en quelque sorte dues, selon les règles d'une bonne éducation.

Londres, le 6 Mars, 1747.

MON CHER ENFANT,

* * * * * * *

La vertu et l'érudition, de même que l'or, ont leur valeur intrinsèque ; mais si elles ne sont pas polies, elles perdent certainement beaucoup de leur lustre, et même il y a force gens qui feront passer du cuivre poli avant de l'or brut. Que de défauts ne couvre pas souvent la politesse enjouée et aisée des Français ! Bon nombre d'entre eux manquent de sens commun ; il y en a encore plus qui n'ont pas même le savoir ordinaire ; mais, en général, ils réparent si bien ces défauts par leurs manières, que souvent ils passent inaperçus. J'ai dit plusieurs fois, et je le pense réellement, qu'un Français qui joint à un fonds de vertu, d'érudition et de bon sens, les manières et la politesse de son pays, a atteint la perfection de la nature humaine. Cette perfection est un

but auquel vous pouvez parvenir, si vous le voulez, et j'espère que vous en arriverez là. Vous savez ce que c'est que la vertu : vous la posséderez si vous voulez, car elle est au pouvoir de tout homme, et malheur à qui ne la possède pas ! Le bon sens, Dieu vous l'a donné ; le savoir, vous en avez déjà assez pour obtenir, dans un temps raisonnable, tout ce dont un homme a besoin.

* * * * *

Londres, le 27 Mars, 1747.

MON CHER ENFANT,

Le plaisir est l'écueil contre lequel la plupart des jeunes gens font naufrage ; ils s'élancent à voiles déployées à sa recherche, mais sans boussole pour diriger leur course, et sans ce qu'il faut de raison pour gouverner le vaisseau ; faute de quoi, la peine et la honte, au lieu de plaisir, sont tout ce qu'ils rapportent de leur voyage. * * * *

Le renom que veulent se faire la plupart des jeunes gens est celui d'homme de plaisir ; mais ce titre, ils le prennent généralement de confiance ; et au lieu de consulter leur propre goût et leur penchant, ils adoptent aveuglément tout ce que ceux qu'ils fréquentent se plaisent à décorer du nom de plaisir ; et *homme de plaisir*, dans l'acception commune de ce titre, signifie souvent un homme qui s'enivre en brute, un joueur et un jureur effréné. Comme ceci peut vous servir, je veux bien avouer, quoique à ma honte, que tous les vices de ma jeunesse ont pris leur source bien plus dans cette sottise envie de passer pour ce que j'entendais appeler un homme de plaisir, que dans mes propres inclinations. Je détestais naturellement les excès du vin ; cependant je me suis souvent enivré avec dégoût, suivi le lendemain d'indispositions

graves, parce que j'imaginai que boire à l'excès était l'une des qualités indispensables d'un parfait gentilhomme et d'un homme de plaisir.

Il en est de même pour le jeu : je ne manquais pas d'argent, et conséquemment je n'avais pas besoin d'en gagner ; mais je croyais le jeu un ingrédient nécessaire dans la composition d'un homme de plaisir, et en conséquence, je m'y plongeai sans passion d'abord ; j'y sacrifiai mille plaisirs réels, et, grâce au jeu, je me rendis fondamentalement malheureux pendant trente des plus belles années de ma vie.

Je fus même assez absurde, pendant quelque temps, pour jurer, en guise d'ornement à mes discours : je croyais ainsi compléter le brillant caractère que j'affectais ; mais j'abjurai bientôt cette folie, et reconnus ce qu'elle avait de malséant et de criminel.

Ainsi séduit par la mode, adoptant aveuglément tout ce qu'on nomme plaisirs, je perdis ceux qui sont réels ; et ma fortune dérangée, et ma santé affaiblie, sont, je l'avoue, la juste punition de mes erreurs.

Prenez avis de ma conduite ; faites, vous-même, le choix de vos plaisirs, et ne vous les laissez pas imposer ; pesez la jouissance présente avec ses suites à venir, et laissez votre bon sens faire le choix.

Si j'étais pour recommencer la pratique du monde avec l'expérience que j'ai maintenant, je voudrais mener une vie remplie de plaisirs réels et non factices ; je voudrais jouir de la table et du vin, mais m'arrêter court devant les maux qui sont inséparables de l'excès. Je ne voudrais pas à vingt ans être le missionnaire de l'abstinence et de la tempérance ; je laisserais les autres faire à leur guise, sans les contrecarrer par de lourdes sentences ; mais je prendrais la ferme résolution de ne pas détruire mes facultés et ma constitution pour complaire à ceux qui n'ont nul respect pour les leurs. Je jouerais

pour me délasser non pour me forger des tourments. Je jouerais pour une bagatelle dans des cercles mélangés, pour me distraire, et me conformer à l'usage. J'aurais grand soin de ne pas aventurer des sommes qui, si je gagnais, ne m'avanceraient en rien, et qui, si je venais à les perdre, me jetteraient dans l'embarras pour payer, et, une fois la dette acquittée, m'obligeraient à me retrancher sur d'autres articles ; et cela sans faire mention des querelles qu'un jeu gros amène communément.

Je voudrais passer une partie de mon temps à la lecture, et le reste dans la compagnie de gens de sens et instruits, surtout avec mes supérieurs.

* * * * *

Londres, le 21 7bre, 1747.

MON CHER ENFANT,

J'ai reçu par le dernier courrier votre lettre du 8. Je ne trouve point étrange que vous ayez été surpris de la crédulité et de la superstition des papistes d'Einsiedlen, et des contes absurdes qu'ils débitent sur leur chapelle. Mais souvenez-vous, en même temps, qu'en fait d'opinions les méprises et les erreurs, quelque grossières qu'elles puissent être, si elles sont sincères, sont dignes de compassion ; et qu'il ne faut ni les punir ni s'en moquer. La cécité de l'esprit est aussi digne de compassion que celle du corps ; et dans l'un et l'autre cas, ce n'est ni un crime ni une chose risible qu'un homme s'écarte du vrai chemin. La charité nous ordonne de le redresser, si nous pouvons, par des arguments et par des raisons persuasives ; mais en même temps elle nous défend d'augmenter son malheur par un châtement, ou de le tourner en ridicule. La raison de chaque homme est et doit être son guide ; et j'aurais autant de droit d'exiger que tous les hommes fussent de ma taille et de mon tempérament, que de vou-

loir qu'ils raisonnassent absolument comme moi. Tous les hommes cherchent la vérité ; mais il n'y a que Dieu qui sache quel est celui qui l'a trouvée. Il est donc aussi injuste de persécuter quelqu'un, qu'il est absurde de se moquer de lui, pour des opinions qu'il ne peut s'empêcher d'entretenir, dominé par la conviction où se trouve son esprit. C'est l'homme qui débite un mensonge ou qui cherche à tromper, qui est coupable ; et non celui qui, de bonne foi et dans la sincérité de son cœur, croit un mensonge. Je ne connais, en vérité, rien de plus criminel, de plus bas, de plus ridicule, que le mensonge : c'est l'effet de la malice, de la lâcheté, ou de la vanité ; et, généralement, on manque son but dans chacun de ces cas ; car, tôt ou tard, le mensonge est découvert. Si je débite un mensonge à dessein d'attaquer la fortune ou la réputation de quelqu'un, je lui fais certainement tort pour un temps ; mais il est sûr qu'à la fin je serai le plus puni ; car sitôt que je serai découvert, ce qui ne peut manquer d'arriver, je serai flétri pour ma tentative infâme, et l'on prendra toujours pour des calomnies tout ce que je pourrais dire de vrai par la suite au désavantage de cette personne. Si je mens ou si j'équivoque, ce qui revient au même, pour m'excuser de ce que j'ai dit ou fait, et pour éviter le danger ou la honte que j'en appréhende, je découvre à la fois et ma peur et ma fausseté, et je ne fais qu'augmenter le danger et la honte au lieu de les conjurer ; je me fais connaître pour le plus lâche et le plus méprisable des hommes, et je suis sûr d'être toujours traité comme tel. Bien loin que la peur fasse éviter le danger, au contraire, elle y précipite ; car les poltrons secrets ne craindront point d'insulter ceux qui sont connus. Si l'on a eu le malheur d'avoir un tort, il y a une certaine noblesse à en convenir franchement ; c'est le seul moyen de le réparer et d'en obtenir le pardon. Les équivoques, les défaites, et les faux-fuyants

pour éloigner un danger ou un inconvénient présent sont des choses si basses et qui trahissent tant de pusillanimité, que tous ceux qui y ont recours méritent toujours et ne manquent guère de s'attirer des coups de pied. * * * * *

Londres, le 9 8bre, 1747:

MON CHER ENFANT,

Les gens de votre âge ont pour l'ordinaire une franchise indiscrete, qui fait d'eux la proie facile des gens artificieux et de ceux qui ont de l'expérience. Ils croient bonnement le premier fourbe ou le premier sot qui les assure de son amitié ; et ils paient cette feinte profession d'amitié d'une confiance indiscrete et sans bornes, toujours à leurs dépens, souvent à leur ruine. Maintenant donc que vous entrez dans le monde, gardez-vous bien de ces amitiés affectées ; recevez-les avec force politesse, mais en même temps avec force incrédulité ; payez-les en compliments, mais ne vous y livrez jamais. Que votre vanité et votre amour-propre ne vous fassent jamais croire que les gens deviennent vos amis à la première vue, ou sur une légère connaissance. La véritable amitié est une plante d'une venue tardive, et qui ne fructifie jamais si elle n'est greffée sur la tige d'un mérite reconnu et réciproque. Il règne entre les jeunes gens une autre espèce d'amitié, de nom seulement, très chaude et très vive pour un temps, mais qui, par bonheur, est de peu de durée. Cette amitié est conçue à la hâte, parce qu'on s'est trouvé par hasard ensemble, et qu'on s'est abandonné à un même courant d'excès. Plaisante amitié en effet ! On devrait plutôt l'appeler une conspiration contre la morale et les bonnes mœurs, et comme telle, elle devrait être punie par les magistrats. On a cependant la folie et l'impudence d'honorer une pareille confédération du

nom d'amitié. On se prête de l'argent pour de mauvais desseins ; on s'engage, pour ses complices, dans des querelles offensives et défensives ; on se communique l'un à l'autre tout ce que l'on sait, et souvent même beaucoup plus ; lorsque, tout d'un coup, quelque accident disperse ces prétendus amis, qui ne pensent plus l'un à l'autre que pour se trahir et pour se moquer de leurs imprudentes confidences. Souvenez-vous de faire une grande différence entre un compagnon et un ami : car le compagnon le plus complaisant et le plus agréable peut devenir et devient souvent un ami très peu sortable, très dangereux. Le monde, en général, et avec beaucoup de raison, se formera une idée de vous sur celle qu'il a déjà de vos amis ; et il y a un proverbe Espagnol qui dit fort bien : *dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es*. On peut raisonnablement supposer qu'un homme qui prend un fourbe ou un sot pour son ami, a dessein de commettre ou de cacher quelque mauvaise action. Mais en même temps que vous évitez avec soin l'amitié des fourbes et des sots, si toutefois on peut donner ce nom à une pareille union, il n'est pas nécessaire que, de gaieté de cœur et sans raison, vous fassiez vos ennemis des uns ou des autres ; car ces sortes de gens forment des corps nombreux et redoutables, et je choiserais plutôt de vivre avec eux dans une neutralité paisible et sûre, que de faire alliance ou d'être en guerre avec eux. Vous pouvez bien être l'ennemi déclaré de leurs vices et de leurs folies, sans vous déclarer leur ennemi personnel. Après leur amitié, il n'y a rien de plus dangereux que de les avoir pour ennemis. Soyez réellement réservé avec presque tout le monde ; mais que cette réserve ne se manifeste jamais au-dehors, car c'est se rendre très désagréable que de paraître réservé, et cependant il est très dangereux de ne le point être. Peu de gens trouvent le juste milieu : les uns sont ridicule-

ment mystérieux et réservés sur des bagatelles ; d'autres imprudemment communicatifs sur tout ce qu'ils savent.

Après le choix de vos amis vient le choix de votre société. Tâchez, autant que vous pouvez, de ne fréquenter que des personnes placées au-dessus de vous ; par ce moyen vous vous élevez autant que vous vous abaisseriez avec des gens placés au-dessous ; car, comme je l'ai déjà dit, vous vous identifiez avec la compagnie que vous fréquentez. Quand je dis des gens placés au-dessus de vous, ne vous y méprenez pas, et ne croyez pas que j'aie en vue la naissance ; c'est là la dernière de mes pensées ; mais j'entends leur mérite particulier, et le point de vue sous lequel le monde les considère.

Il y a deux sortes de bonne compagnie : l'une que l'on appelle *le beau monde*, qui consiste des gens qui donnent le ton à la cour, au plaisir et à la vie élégante ; l'autre est composée de ceux qui se distinguent par quelque mérite à eux, ou qui excellent dans quelque art ou dans quelque science utile. Pour ma part, je me croyais toujours en compagnie aussi fort au-dessus de moi, lorsque je me trouvais avec M. Addison et M. Pope, que si j'eusse été avec tous les princes de l'Europe. Ce que j'entends par compagnie de bas étage, et que vous devez absolument éviter, ce sont les gens tout-à-fait insignifiants par eux-mêmes, ou méprisables, qui se croient honorés de votre compagnie, et qui, pour vous engager à vous lier avec eux, flattent chaque vice et chaque travers qu'ils découvrent en vous. La vanité d'être le premier d'une compagnie n'est que trop commune ; mais elle est aussi très sottise et très pernicieuse. Rien au monde n'avilit plus un caractère que d'incliner de ce mauvais côté.

Peut-être me demanderez-vous s'il est toujours au pouvoir d'un homme de s'introduire dans la meilleure compagnie, et par quels moyens il peut y parvenir ? Je réponds que la possibilité ne manque point à celui qui

s'en rend digne, pourvu que les circonstances le mettent en état de paraître sur le pied d'un homme comme il faut. Le mérite et la bonne éducation feront leur chemin en quelque lieu que ce soit. Le mérite l'introduira et le savoir-vivre lui conciliera les meilleures compagnies ; car, comme je vous l'ai dit bien des fois, la politesse et les bonnes manières sont absolument nécessaires pour orner toutes les autres bonnes qualités et tous les talents. Sans elles, aucune connaissance, aucune perfection ne peut paraître dans son meilleur jour. Sans savoir-vivre, le savant n'est qu'un pédant, le philosophe un cynique, le soldat une brute, et tout homme, quel qu'il soit, est fort désagréable.

Londres, le 16 8bre, 1747.

MON CHER ENFANT,

L'art de plaire est d'un grand secours à qui le possède ; mais c'est un art difficile à acquérir. Il n'est guère possible de l'assujettir à des règles ; et le bon sens et vos propres observations vous en apprendront plus que je ne pourrais vous en dire. Traitez les autres comme vous voudriez qu'ils vous traitassent ; je ne connais pas de moyen plus sûr de plaire. Observez soigneusement ce qui vous agréé dans les autres ; il est probable que les mêmes choses en vous leur plairont. Si vous êtes sensible à l'attention et à la complaisance que les autres ont pour votre humeur, pour vos goûts ou pour vos faiblesses, soyez certain que la même complaisance et la même attention de votre part leur plairont également. Prenez le ton de la compagnie où vous vous trouvez, et ne prétendez jamais le donner vous-même. Soyez sérieux, gai, ou même folâtre, selon l'humeur présente de la réunion ; c'est une attention que chaque individu doit avoir pour la majorité. Ne racontez point d'histoires en compagnie ; il n'y a rien de plus ennuyeux ni de plus désagréable. Si par

hasard vous en avez une très courte, qui puisse fort à propos s'appliquer au sujet de la conversation, rapportez-la en aussi peu de mots qu'il est possible, et même alors donnez à entendre que vous n'aimez pas à conter des histoires, mais que la brièveté de celle-ci vous a tenté. Sur toutes choses, bannissez le moi de votre conversation, et ne songez jamais à entretenir les gens de vos intérêts personnels ou de vos affaires privées. Quelques intéressantes qu'elles puissent être pour vous, elles sont ennuyeuses et impertinentes pour tout autre : d'ailleurs on ne peut pas observer un trop grand secret sur ses propres affaires. Quelques idées que vous ayez de vos talents, n'en faites point parade en compagnie ; ne cherchez point, comme font beaucoup de gens, à donner à la conversation un tour qui pourrait vous fournir l'occasion de les faire briller. S'ils sont réels, on les découvrira infailliblement, sans que vous preniez la peine de les faire valoir vous-même, et beaucoup plus à votre avantage. * * * * *

Les railleries, les *bons mots*, les petites aventures qui passent très bien dans une réunion, paraîtront insipides et ennuyeuses si on les débite ailleurs. Les caractères particuliers, les usages, le jargon d'une compagnie peuvent donner un certain mérite à un mot ou à un geste, qui n'en aurait aucun hors de ces circonstances accidentelles. C'est là que bien des gens se trompent communément : épris de quelque chose qui leur a plu dans une société, et entouré de certaines circonstances, ils le répètent avec emphase ailleurs, où cette même chose devient insipide, quelquefois même offensante, parce qu'elle est déplacée. Souvent même ils commencent par ce sot préambule : " Je vais vous dire la meilleure histoire du monde." L'attente s'éveille, et se trouvant désappointée fait passer, à juste titre, pour un sot le conteur de cette merveilleuse histoire.

Londres, le 26 8bre, 1747.

* * * * *

Soyez curieux, attentif, enquérez-vous de tout : l'indifférence et l'indolence sont toujours blâmables ; mais à votre âge elles sont impardonnables. Considérez combien chaque instant des trois ou quatre années que vous allez passer est précieux et important pour tout le reste de votre vie, et n'en perdez pas un seul. Ne pensez pas que mon intention soit que vous étudiiez toute la journée ; je suis très éloigné de vous l'enjoindre ni de le souhaiter ; mais je prétends que pendant toute la journée vous soyez occupé de chose ou d'autre, et que vous ne négligiez pas des demi-heures et des quart-d'heures qui, au bout de l'année, montent à une somme considérable. Par exemple, il y a dans la journée plusieurs petits intervalles entre les études et les amusements ; au lieu de rester oisif, ou de bâiller pendant ce temps-là, prenez quelque livre, tout frivole qu'il puisse être, quand même il ne contiendrait que des contes à rire ; cette lecture vaut encore mieux que de ne rien faire du tout.

* * * * *

Il y a bien des gens qui se croient occupés toute la journée, et qui, s'ils comptaient le soir avec eux-mêmes, trouveraient qu'ils n'ont rien fait du tout. Ils ont lu pendant deux ou trois heures machinalement, sans la moindre attention, et conséquemment sans rien retenir de leur lecture, et sans faire aucune réflexion. De là, ils se traînent en compagnie sans y prendre aucune part, et sans observer les caractères de ceux qui la composent, ni ce qui fait le sujet de la conversation ; mais ils s'occupent de quelque bagatelle qui y est tout-à-fait étrangère ; souvent même ils ne pensent absolument à rien, et ils voudraient glorifier cette plate et stupide insensibilité du beau nom d'*absence* et de *distraktion d'esprit*. Ils iront peut-être ensuite à la comédie, où ils

ouvrent de grands yeux sur l'assemblée et sur les lumières, mais sans faire la plus légère attention au spectacle qui les a attirés.

Pour vous, je vous prie d'apporter autant d'attention à vos plaisirs qu'à vos études. Pendant celles-ci, observez, réfléchissez sur tout ce que vous lisez ; et dans les autres, soyez vigilant et attentif à tout ce que vous voyez et entendez, et ne dites jamais, comme le font des milliers de sots, en parlant des choses qui se sont dites ou faites sous leur nez, que vraiment ils n'y ont point pensé, parce qu'ils pensaient à autre chose. Pourquoi pensaient-ils à autre chose ? Et si cela était, pourquoi venaient-ils là ? Le vrai de la chose, c'est que les sots ne pensaient à rien. Souvenez-vous du *hoc age*, faites ce que vous faites ; car, de quelque nature que soit cette chose, elle mérite d'être bien faite, ou il ne la faut point faire du tout. Quelque part que vous soyez, ayez, suivant l'expression du vulgaire, les oreilles et les yeux ouverts. Écoutez tout ce qui se dit, voyez tout ce qui se fait. Observez les regards et la contenance de ceux qui parlent ; c'est souvent un moyen plus sûr pour découvrir la vérité, que de s'arrêter à ce qu'ils disent : mais gardez toutes ces observations pour vous-même, pour votre usage particulier, et communiquez-les rarement à d'autres. Observez, mais sans qu'on puisse vous prendre pour un observateur ; autrement chacun sera sur ses gardes en votre présence.

Londres, le 6 9bre, 1747.

MON CHER ENFANT,

Il nous manque trois postes de Hollande, ainsi je ne puis vous accuser réception d'aucune de vos lettres. Je vous écris donc aujourd'hui, comme à l'ordinaire, pour vous rappeler à vous-même. Le docteur Swift, dans sa description de l'île de Laputa, fait mention de certains

philosophes qui étaient si absorbés dans leurs spéculations abstraites, qu'ils auraient oublié tous les devoirs ordinaires et indispensables de la vie, s'ils n'en eussent pas été avertis par des gens qui les frappaient lorsqu'ils les voyaient rester trop long-temps dans une de ces extases scientifiques. A dire vrai, je ne vous soupçonne pas d'être absorbé dans des spéculations abstraites ; mais, avec votre permission, ne pourrais-je pas croire que la légèreté, l'inattention et le manque de pensées, demandent aussi bien un réveil que des pensées trop profondes ? S'il arrivait que mes lettres vous parvinssent lorsque vous êtes assis au coin du feu, occupé à ne rien faire ou à regarder à la fenêtre, ne seraient-elles pas alors des coups bien appliqués pour vous faire souvenir que vous pourriez employer beaucoup mieux votre temps ? J'ai connu autrefois un homme fort avare et sordide qui avait coutume de dire : "Ayez soin des sous, car les guinées auront bien soin d'elles-mêmes." Cette réflexion était juste et sensée dans un avare. Je vous recommande, de même, d'avoir soin des minutes, car les heures auront bien soin d'elles-mêmes. Je suis certain que bien des gens perdent deux ou trois heures chaque jour faute d'avoir soin des minutes. Ne regardez jamais aucune portion du temps comme trop courte pour être employée ; il y a toujours moyen d'y faire entrer une chose ou une autre. * * * * *

Londres, le 24 9bre, 1747.

MON CHER ENFANT,

Chaque fois que je vous écris, et, vous le savez, cela arrive assez souvent, je suis toujours en doute si j'ai atteint quelque but, et si ce n'est pas de la peine et du papier perdu. Cela dépend entièrement du degré de raison et de réflexion dont vous êtes maître, et que vous

jugez à propos d'employer. Si vous vous donnez le temps de réfléchir, et que vous ayez assez d'esprit pour penser juste, deux réflexions doivent nécessairement se présenter à vous : l'une, que j'ai beaucoup d'expérience, et que vous en manquez absolument ; l'autre, que je suis le seul homme au monde qui ne peut, ni directement ni indirectement, prendre à ce qui vous regarde, aucun autre intérêt que le vôtre. De ces deux principes incontestables je tire une conclusion évidente et nécessaire, savoir : qu'il est de votre devoir, pour l'amour de vous-même, de faire attention à mes avis et de les suivre.

Si, à l'aide de l'application que je vous recommande, vous acquérez de grandes connaissances, vous seul en avez le profit ; c'est moi qui en fais les frais. Que vous méritiez une bonne ou une mauvaise réputation, la mienne restera exactement telle qu'elle est maintenant, sans devenir meilleure dans le premier cas, ni pire dans le second ; vous seul avez à gagner ou à perdre.

Quels que soient vos plaisirs, je ne puis ni ne veux vous les envier, comme la jeunesse soupçonne quelquefois les vieillards de le faire ; je gémirai seulement s'ils deviennent jamais indignes d'un homme d'honneur, ou au-dessous d'un homme de bon sens. Mais s'ils sont tels, vous en porterez seul la peine. Ainsi donc, comme il est évident que dans tout ce que je vous dis je ne puis avoir d'autre motif que l'affection que je vous porte, vous devez me regarder comme votre meilleur ami, et, d'ici à quelques années, comme le seul que vous ayez.

La véritable amitié demande quelque conformité d'âge et de mœurs, et ne peut jamais subsister lorsque ces deux points diffèrent trop, excepté dans les relations de père à fils ; car alors l'affection d'un côté, et, de l'autre, les égards, suppléent à la différence. L'amitié que vous contracterez avec des gens de votre âge peut être sincère

et chaude, mais elle doit être pendant quelque temps inutile aux deux parties, parce qu'il ne peut y avoir d'expérience ni d'un côté ni de l'autre. Un jeune homme qui conduit un autre jeune homme est semblable à l'aveugle qui en conduit un autre : "ils tomberont tous deux dans le fossé." Le seul guide sûr est celui qui a fait souvent le chemin que vous avez à suivre. Souffrez que je sois ce guide, moi qui ai parcouru tous les chemins, et qui conséquemment peux vous indiquer le meilleur. Si vous me demandez pourquoi j'ai suivi moi-même de mauvais sentiers, je vous répondrai sincèrement que c'était faute d'un bon guide. Les mauvais exemples m'attiraient dans un mauvais chemin, et je n'avais point de bon guide pour m'en indiquer un meilleur. Mais si quelqu'un capable de me diriger eût pris pour moi les mêmes peines que j'ai prises et que je continuerai de prendre pour vous, j'aurais évité mille folies et mille inconvénients dans lesquels une jeunesse sans guide m'a fait tomber.

* * * * *

Londres, le 11 Xbre, 1747.

MON CHER ENFANT,

Il n'est rien que je désire plus de vous voir comprendre que le juste emploi et le prix du temps, et c'est là ce que bien peu connaissent ; c'est ce que tous ont à la bouche, mais ce que bien peu mettent en usage. Chaque sot, qui prodigue son temps à des bagatelles, débite cependant quelque proverbe usé et commun, comme il y en a par millions, pour prouver à la fois le prix du temps et la vitesse avec laquelle il s'écoule. Les cadrans solaires, par toute l'Europe, sont pareillement ornés de quelque ingénieuse inscription dans ce but ; de sorte que personne ne perd son temps sans voir et sans entendre journellement combien il est nécessaire de le bien

employer et combien il est irréparable quand on le perd. Mais tous ces avertissements sont inutiles, lorsqu'il n'y a pas un fonds de bon sens et de raison pour les suggérer plutôt que de les recevoir. Par la manière dont vous me dites que vous employez maintenant votre temps, je me flatte que ce fonds vous le possédez ; c'est là ce qui vous rendra véritablement riche. Je n'ai donc point dessein de vous envoyer une dissertation critique sur le bon usage et sur l'abus du temps ; mais je me contenterai de vous donner quelques avis sur l'usage d'une portion particulière de ce long temps que, je l'espère, vous avez devant vous : j'entends les deux premières années qui vont se présenter. Souvenez-vous donc que toute connaissance dont vous n'aurez pas solidement posé les bases avant votre dix-huitième année, de votre vie vous ne vous en rendrez maître. Le savoir est une retraite agréable et nécessaire, un abri dans un âge avancé ; mais si nous ne le cultivons pas dans notre jeunesse, il ne nous donnera point d'ombre lorsque nous serons vieux.

* * * * *

Londres, le 29 Xbre, 1747.

MON CHER ENFANT,

* * * * *

N'oubliez pas, je vous prie, que posséder une langue imparfaitement ne vaut guère mieux que de l'ignorer tout à fait : on est aussi peu porté à parler une langue qu'on ne sait pas à fond, que les autres sont peu disposés à nous écouter. Nos pensées sont gênées et se produisent sous un jour désavantageux, dans une langue dont nous ne sommes pas complètement maîtres. Que l'histoire moderne occupe toujours une partie de votre temps, et ne manquez jamais d'y joindre les cartes des

lieux que vous étudiez. La géographie et l'histoire séparées l'une de l'autre sont imparfaites ; pour les rendre utiles il faut qu'elles soient réunies.

* * * * *

N'oubliez jamais, ce que je vous ai déjà dit mille fois, que tous les talents du monde perdront tout leur éclat et même une partie de leurs avantages, s'ils ne sont parés d'une bonne éducation, de manières engageantes et de ces grâces qui nous gagnent les gens au premier coup-d'œil. Vous ne devez en aucune façon négliger de prendre un soin raisonnable de votre personne ; soyez toujours extrêmement propre, et quand il le faut, bien mis. Que votre air soit celui d'un galant homme, et que tous vos mouvements aient de la grâce. Donnez une attention particulière à vos manières et à vos gestes, lorsque vous vous présentez en société ; que cela soit respectueux sans bassesse, aisé sans familiarité, galant sans affectation, et insinuant sans apparence d'art ni d'étude.

Bath, le 16 Février, 1748.

MON CHER ENFANT,

* * * * *

Je dois remarquer que la satisfaction non interrompue que je compte trouver dans ma bibliothèque sera principalement due au bon usage que j'ai fait d'une partie de ma vie lorsque j'étais à votre âge. Je voudrais l'avoir encore mieux employée ; ma satisfaction aujourd'hui en serait complète. Quoi qu'il en soit, j'ai planté dans ma jeunesse ce fonds de connaissances qui fait aujourd'hui mon refuge et mon abri. Etendez vos plantations plus encore, vous serez payé au-delà de vos peines. Je ne regrette pas le temps que j'ai passé dans les plaisirs ; ils étaient alors de saison, c'étaient ceux de la jeunesse, et

j'en ai joui pendant que j'étais jeune. Si je ne l'eusse pas fait alors, probablement qu'aujourd'hui je les estimerais au-delà de leur juste valeur, comme nous ne sommes que trop portés à faire pour ce que nous ne connaissons pas ; mais comme je les connais bien, je sais ce qu'ils valent réellement, et combien, en général, ils sont estimés au-dessus de leur valeur. Je ne regrette pas non plus le temps que j'ai passé aux affaires ; ceux qui n'en voient que l'extérieur s'imaginent qu'elles ont des charmes cachés, après lesquels ils soupirent ; et il n'y a que l'expérience qui puisse les détromper. Pour moi qui ai été sur le théâtre du plaisir et des affaires, et qui ai vu de près tous les ressorts et poulies qui font jouer ces décorations qui étonnent et qui éblouissent l'assemblée, je me retire, non seulement sans regret, mais même avec un plein contentement. Mais ce que je regrette et regretterai toujours, c'est le temps que j'ai perdu dans ma jeunesse dans une complète oisiveté. C'est l'effet ordinaire de l'étourderie de cet âge, contre laquelle je vous prie d'être scrupuleusement en garde. Quand on calcule le prix des moindres moments bien employés, on le trouve immense ; si, au contraire, on les a négligés, leur perte est irréparable. Il n'y a point de moment dont on ne puisse tirer quelque parti, et même avec beaucoup plus de plaisir qu'on n'en a si on le perd. Ne croyez pas que, par l'emploi du temps, j'entende une application sans relâche à des études sérieuses. Non ; les plaisirs, pris dans un temps convenable, sont aussi nécessaires et aussi utiles ; ils vous forment pour le monde ; ils vous enseignent la variété des caractères et vous font voir le cœur humain dans ses moments d'abandon ; mais souvenez-vous d'en faire un tel usage. J'ai connu bien des gens qui, par paresse d'esprit, passaient des plaisirs aux affaires avec la même nonchalance ; se croyant gens de plaisirs parce qu'ils fréquentaient ceux qui l'étaient, et hommes

d'affaires parce qu'ils occupaient certains emplois, quoiqu'ils n'en remplissent pas les devoirs. Quoi que ce soit que vous fassiez, faites-le à propos, faites-le complètement, et jamais superficiellement. *Approfondissez*, pénétrez jusqu'au fond des choses. Tout ce que l'on ne fait ou que l'on ne connaît qu'à demi, n'est, selon moi, ni fait ni connu. Que dis-je ? bien pis ; une pareille connaissance nous induit souvent en erreur. Il n'est guère de lieu ou de société où vous ne puissiez acquérir quelque connaissance, si vous voulez ; car chacun possède une connaissance particulière, et est bien aise d'en parler.

Bath, le 22 Février, 1748.

MON CHER ENFANT,

Chaque perfection, chaque vertu, touche de près à un vice, à une faiblesse, et si on les porte au-delà de certaines bornes, elles deviennent, soit l'une, soit l'autre. La générosité dégénère souvent en profusion, l'économie en avarice, le courage en témérité, la précaution en timidité, et ainsi du reste : c'est ce qui fait que je crois que nous avons besoin de plus de jugement pour conduire à bien nos vertus, que pour éviter les vices opposés. Le vice considéré sous son vrai jour est si hideux qu'il nous fait horreur au premier coup d'œil ; il ne nous séduirait presque jamais si, du premier abord, il ne portait pas le masque de quelque vertu. La vertu, au contraire, est si belle par elle-même qu'elle nous enchante à la première vue ; elle nous attire de plus en plus à mesure que nous la connaissons mieux ; et, comme du côté des autres beautés, l'excès nous semble impossible. Mais c'est là que le jugement est nécessaire pour modérer et pour diriger les effets d'un excellent principe. J'appliquerai à présent ce raisonnement, non pas à une vertu particulière, mais à une qualité qui, faute de jugement, produit

souvent des effets ridicules et fâcheux ; je veux parler d'une grande érudition, qui, lorsqu'elle n'est pas accompagnée d'un jugement sain, nous porte à chaque pas du côté de l'erreur, de l'orgueil et de la pédanterie. Comme j'espère que vous posséderez un jour cette excellente qualité au plus haut degré, sans cependant avoir les défauts qui en sont trop communément la suite, les conseils que mon expérience peut vous fournir ne vous seront probablement pas inutiles.

Il est des savants qui, enflés de leurs connaissances, n'ouvrent la bouche que pour décider et pour porter jugement sans appel. Ce qui en résulte, c'est que le monde, outré d'une pareille insulte, et blessé par l'oppression, se révolte ; et, afin de secouer le joug de la tyrannie, il remet en question l'autorité légitime. Plus vous avez de lumières, et plus vous devez être modeste ; car, soit dit en passant, cette modestie est le plus sûr moyen de satisfaire votre vanité. Lors même que vous êtes sûr d'une chose, paraissez plutôt en douter. Faites vos représentations, mais ne décidez pas ; et si vous voulez convaincre les autres, montrez-vous accessible tout le premier à la persuasion.

* * * * *

Il y a une autre espèce de savants qui, pour être moins dogmatiques et moins sourcilleux, n'en sont pas moins impertinents. Ce sont les pédants familiers et brillants, qui ornent leur conversation, même avec les femmes, d'heureuses citations Grecques et Latines, et qui vivent en telle familiarité avec les auteurs Grecs et Romains, qu'ils ne peuvent les nommer sans de certaines épithètes qui annoncent l'intimité. Par exemple : le *bonhomme* Homère, ce *coquin* d'Horace, *Maron* au lieu de Virgile, et *Nason* pour Ovide. Ceux-ci sont souvent imités par des faquins qui n'ont pas le moindre savoir, mais qui ont appris par cœur quelques noms et quel-

ques tirades d'auteurs anciens, qu'ils placent sans rime ni raison dans toutes sortes de sociétés, dans l'espérance de passer pour savants. Si donc vous voulez éviter d'être, d'un côté, accusé de pédantisme, ou de l'autre, soupçonné d'ignorance, gardez-vous de faire jamais parade de votre savoir. Parlez le langage de la compagnie où vous vous trouvez; parlez-le purement et sans l'entre-larder d'aucun autre. Ne paraissez ni plus sage ni plus docte que ceux avec qui vous êtes. Portez votre savoir comme votre montre, dans une petite poche réservée; ne la tirez point et ne la faites point sonner uniquement pour faire voir que vous en avez une. Si l'on vous demande quelle heure il est, dites-le; mais ne criez pas de vous-même toutes les heures, comme fait le watchman.

Londres, le 1^{er} Avril, 1748.

MON CHER ENFANT,

* * * * *

Votre santé se soutiendra aussi longtemps que vous observerez les règles de la tempérance, et à votre âge la nature prend un soin suffisant du corps, pourvu qu'on l'abandonne à elle-même, et que l'intempérance d'un côté ou les médecines de l'autre, ne la dérangent point. Il en est tout autrement de l'esprit: c'est surtout à votre âge qu'il demande constamment un grand soin, et de temps en temps quelques remèdes. Chaque quart d'heure bien ou mal employé lui fera un bien ou un mal d'éternelle durée. Il exige aussi beaucoup d'exercice pour être porté à un certain point de santé et de vigueur. Observez la différence qui se trouve entre les esprits cultivés et ceux qui ne le sont point, et vous sentirez, j'en suis sûr, que vous ne pouvez prendre trop de peines ni employer trop de temps à la culture du vôtre. Un charretier peut être né avec des organes aussi bons que ceux de Milton, de Locke, ou de Newton; mais, par la cul-

ture, ces grands hommes se trouvent élevés beaucoup plus au-dessus du charretier qu'il ne l'est lui-même au-dessus de son cheval. Il est vrai que des génies extraordinaires ont éclaté quelquefois par la seule force de la nature et sans le secours de l'éducation ; mais ces exemples sont trop rares pour qu'il soit permis de s'y fier ; et même ces grands génies feraient une figure plus brillante encore, s'ils couronnaient tous leurs avantages par celui de l'éducation. Si le génie de Shakspeare eût été cultivé, ces beautés qui justifient si bien notre admiration n'auraient pas été ternies par ces extravagances et ces absurdités qui les accompagnent souvent. En général, les hommes ne deviennent ce qu'ils sont que par l'éducation et par la société, et cela de quinze à vingt-cinq ans. Considérez donc de quelle importance sont les huit ou neuf années que vous allez passer : tout votre avenir en dépend. Je veux vous exposer avec sincérité mes espérances et mes craintes à votre sujet. Je pense que vous deviendrez savant et que vous acquerrez un fonds considérable d'érudition et de connaissances de différentes espèces : mais je crains que vous ne négligiez ce qu'on appelle des bagatelles, quoique, dans la réalité, ce soient choses importantes : je veux dire l'élégance des manières, un abord engageant, et les procédés insinuants. Ces avantages sont réels et solides, et il n'y a que ceux qui ne connaissent point le monde qui les traitent de bagatelles. On m'a dit que vous parlez très vite, et que votre prononciation n'est point distincte : c'est une habitude des plus choquantes et des plus désagréables, sur laquelle, vous le savez, je suis revenu mille fois ; ayez soin, je vous prie, de vous en corriger. Une façon de parler agréable et distincte ajoute beaucoup au fonds : aussi ai-je vu plus d'un discours fort éloquent échouer par la manière désagréable dont on le débitait, et bien des discours médiocres applaudis pour la raison contraire.

Londres, le 17 Mai, 1748.

MON CHER ENFANT,

J'ai reçu hier votre lettre du 16, et, en conséquence, j'ai écrit aujourd'hui à Sir Charles Williams, pour le remercier des politesses dont il vous a comblé. Je vois que votre début à la cour a été on ne peut plus favorable ; Sa Majesté polonaise vous a distingué. J'espère que vous aurez reçu ces marques de considération avec le respect et l'assurance modeste qui décèlent l'homme de qualité. Les gens de basse et obscure éducation ne peuvent pas supporter les rayons de la grandeur ; ils sont hors d'eux-mêmes lorsque les rois et les grands leur adressent la parole : ils sont gauches, confus, et ne savent que répondre, ni par où commencer ; au lieu que *les honnêtes gens* ne se laissent point éblouir par l'éclat d'un rang supérieur : ils connaissent tout le respect qui est dû à la dignité, et ils s'en acquittent : mais ils le font sans se déconcerter, et ils savent converser avec un roi d'une manière aussi parfaitement aisée qu'ils le feraient avec le premier venu de ses sujets. Voilà le grand avantage que l'on retire d'être introduit jeune dans la bonne compagnie, et de s'accoutumer de bonne heure à converser avec des personnes au-dessus de soi. Combien de gens n'ai-je pas vus ici, qui, après avoir pleinement profité d'une bonne éducation Anglaise, premièrement en pension et ensuite à l'université, lorsqu'ils étaient présentés au roi, ne savaient absolument s'ils étaient sur leurs têtes ou sur leurs pieds ! Si le roi leur parlait, ils étaient anéantis, ils tremblaient, tâchaient de mettre leurs mains dans leurs poches, sans pouvoir les trouver ; laissaient tomber leur chapeau, sans oser le ramasser ; en un mot, ils essayaient de toutes les attitudes excepté la bonne, c'est-à-dire celle qui est aisée et naturelle. Ce qui caractérise un homme bien élevé, est de converser avec ses inférieurs sans hauteur, et avec ses supé-

rieurs sans manquer de respect ni d'aisance. Un tel homme parle aux rois sans embarras ; il plaisante avec les dames de la première condition d'une manière familière et enjouée, mais qui n'exclut pas le respect ; il converse avec ses égaux, qu'il les connaisse ou non, sur des objets généraux et ordinaires, mais qui cependant ne sont pas absolument frivoles, et toujours sans le moindre embarras d'esprit ni de corps. L'esprit et le corps ne peuvent paraître avec avantage que quand ils sont parfaitement à l'aise.

Londres, le 21 Juin, 1748.

MON CHER ENFANT,

Votre mauvaise prononciation me galope tellement par la tête et me cause tant de souci qu'elle fera le sujet de la présente, et, je crois, de beaucoup d'autres encore. Nous devons nous féliciter, vous et moi, de ce que j'ai été averti de ce défaut, assez à temps, comme je l'espère, pour en prévenir les progrès ; et je me croirai toujours, et vous vous croirez aussi, plus tard, infiniment obligé à Sir Charles Williams de ce qu'il m'en a informé. Ciel ! si cette manière de parler désagréable et choquante était, par votre faute, ou par ma négligence, tournée en habitude chez vous, ce qui n'eut pas manqué d'arriver dans une couple d'années, quelle figure auriez-vous faite en compagnie, ou dans les assemblées publiques ? quelle est la personne qui aurait pu vous aimer dans l'une, ou vous écouter dans les autres ? Lisez ce que disent Cicéron et Quintilien de la prononciation ou de l'énonciation, et voyez quelle force ils lui attribuent, lorsqu'elle déploie toutes ses grâces ! Cicéron va même plus loin : il soutient que les agréments de la figure sont nécessaires à l'orateur ; qu'entre autres choses, il ne doit point être *vastus*, c'est-à-dire trop grand, ou d'une taille épaisse et grossière. Par là il fait voir qu'il connaissait les hommes, et qu'il savait jusqu'où peut aller le pouvoir d'une

belle tenue et de manières gracieuses. J'ai vu souvent la fortune d'un homme décidée pour toujours, par la manière dont il se présenta la première fois : si cette manière est agréable, ceux qui le voient, ou qui l'écoutent, se sentent entraînés, comme malgré eux, et, pour ainsi dire, forcés de lui attribuer un mérite que peut-être il n'a pas ; mais, d'un autre côté, si son premier abord déplait, chacun se trouve indisposé contre lui et peu porté à lui accorder le mérite que peut-être il possède. Ce sentiment, après tout, n'est ni si injuste ni si déraisonnable qu'il peut paraître au premier coup-d'œil ; car, si un homme a de l'esprit, il doit savoir de quelle conséquence il est pour lui de parler avec grâce, et d'une façon distinguée et engageante, et il emploiera tous ses soins à cultiver et à perfectionner ces deux talents. Vous avez bonne tournure ; vous n'avez aucun défaut naturel dans l'organe de la parole ; il ne tiendra donc qu'à vous de donner de l'attrait à vos manières et de la grâce à votre prononciation ; et si vous y manquez, le monde et moi nous ne pourrions attribuer cette infirmité qu'à un défaut d'esprit. Quelle est l'observation la plus ordinaire et la plus vraie que l'on fait sur tous les acteurs qui paraissent en scène ? N'est-ce pas que ceux qui ont le plus de sens parlent toujours le mieux, quoiqu'il puisse arriver qu'ils n'aient pas le meilleur organe ? Ils parleront d'une manière claire et distincte, et varieront à propos les inflexions de cet organe, quelques défauts qu'il puisse avoir d'ailleurs. Je suis certain que si Roscius eut parlé *avec précipitation, en grasseyant, ou d'une manière désagréable*, Cicéron ne l'aurait jamais jugé digne de l'oraison qu'il composa à sa louange. Le don de la parole nous a été accordé pour communiquer nos idées, et c'est une absurdité inconcevable de prononcer les mots de façon que ceux qui nous écoutent ne puissent ni ne désirent les comprendre. * * * * *

Londres, le 1^{er} Juillet, 1748.

MON CHER ENFANT,

* * * * *

Un savoir solide, comme je vous l'ai dit souvent, est le premier et le principal fondement de votre fortune à venir et de votre nom ; car je ne vous parle jamais de deux points infiniment plus importants, *la religion et la morale* ; parce que je ne puis vous soupçonner de négligence à cet égard. Vous êtes à portée d'acquérir des connaissances solides, et le succès dépend entièrement de vous : j'ajouterai même que jamais personne n'a eu en son pouvoir des occasions plus efficaces ; mais souvenez-vous que les manières doivent orner la science et lui frayer le chemin dans le monde. Le savoir ressemble à un gros diamant brut, que l'on peut très bien conserver dans un cabinet, par pure curiosité ou pour sa valeur intrinsèque, mais que l'on ne pourra porter, et qui ne brillera jamais s'il n'est poli. J'avoue que c'est sur ce point que je vous soupçonne le plus d'être en défaut ; c'est ce qui m'y fait revenir si souvent ; car je vous suppose fort enclin à témoigner trop peu d'égards, en général, et trop de dédains en bien des cas. Soyez persuadé qu'il n'y a point d'hommes, quels que soient leur condition et leur mérite, qui ne puissent, en certain temps et en certaines choses, vous être de quelque utilité : ce qui n'arriverait jamais, si une fois vous les aviez blessés. On oublie souvent les injures ; mais le mépris ne se pardonne jamais ; notre orgueil en conserve un souvenir ineffaçable. Ce mépris implique qu'on a découvert en nous des faiblesses que nous cachons avec beaucoup plus de soin que les crimes mêmes. Bien des gens avoueront leurs crimes à un ami ; mais je n'ai jamais connu un seul homme qui ait fait confidence de ses sottes faiblesses à son ami le plus intime. De même, bien des amis nous avertissent de nos fautes, sans réserve, qui se garderont

bien de souffler mot de nos sottises ; il est trop mortifiant pour notre amour-propre, ou de les découvrir aux autres, ou de nous les entendre signaler à nous-mêmes. Vous ne devez donc point vous attendre que jamais personne, autre que moi, vous parle de vos faiblesses et de vos sottises. Je prendrai la peine d'aller à la découverte, et, chaque fois que j'aurai trouvé quelque chose, j'aurai soin de vous en avertir.

Après les manières, viennent les grâces extérieures, qui ornent les manières, comme les manières ornent le savoir. Dire qu'elles plaisent, qu'elles attirent, qu'elles charment, ce qui est hors de toute contestation, n'est-ce pas avouer que l'on doit faire tout au monde pour les acquérir ? Les grâces du parler, voilà particulièrement ce que je ne me lasserai point de vous répéter, comme Hotspur rappelait sans cesse *Mortimer* à Henri IV. ; et à son exemple, je me propose d'avoir un étourneau dressé à dire : *Parlez distinctement et avec grâce*, et de vous l'envoyer pour réparer la perte de l'infortuné Matzel qui, à ce qu'on m'a rapporté, parlait fort distinctement et d'une façon toute gracieuse.

* * * * *

Cheltenham, le 6 Juillet, 1748.

MON CHER ENFANT,

Votre compagnon d'études, Lord Pulteney, partit la semaine dernière pour la Hollande, et il sera, je crois, à Leipsick presque aussitôt que la présente. Vous aurez soin de le recevoir avec la plus grande courtoisie, et de lui rendre tous les services dont vous serez capable, tant que vous serez ensemble : dites-lui que je vous ai écrit à ce sujet. Comme il est plus âgé que vous, il doit avoir plus de connaissances ; en ce cas, tâchez de l'égaliser ; mais s'il en est autrement, gardez-vous bien de lui faire

sentir votre supériorité ; il la découvrira assez par lui-même, sans que vous vous en mêliez, et c'est à quoi l'on ne peut rien ; mais il n'y a rien de plus insultant, de plus mortifiant, rien enfin qu'on pardonne moins, que la peine que l'on se donne ouvertement pour faire sentir à un homme combien il nous est inférieur pour le savoir, le rang, la fortune, etc. Dans les deux derniers cas, il y a de l'injustice, puisque ces avantages ne dépendent pas de lui ; et dans le premier, on manifeste une éducation vicieuse et un mauvais naturel. Une bonne éducation et un bon naturel nous portent plutôt à aider les autres et à les élever jusqu'à nous, qu'à les mortifier et à les humilier ; et, vraiment, notre intérêt nous y engage, puisque c'est le moyen de nous faire des amis, au lieu de nous attirer des ennemis. L'usage constant de ce que les Français appellent *attentions*, est un des ressorts les plus nécessaires de l'art de plaire ; elles flattent l'amour-propre de ceux à qui on les témoigne ; elles engagent, elles captivent, plus que des choses de bien plus d'importance. Chacun est tenu à remplir les devoirs de la société ; mais les attentions sont des actes volontaires, des offrandes libres, faites par la bonne éducation, jointe au bon naturel : on les reçoit, on en conserve la mémoire, et on les rend sur le même pied. Les femmes y ont un droit particulier ; et la moindre omission à cet égard est la preuve évidente d'une nature inculte et basse.

Employez-vous tout votre temps de la manière la plus utile ? Je ne veux pas dire, étudiez-vous du matin au soir ? Je ne l'exige pas ; mais je demande si vous tirez le meilleur parti possible de la distribution de votre temps. Pendant que vous étudiez, est-ce avec attention ? Lorsque vous vous divertissez, le faites-vous avec vivacité ? Dans vos récréations mêmes, vous pouvez, si vous le voulez, remplir votre temps utilement. Cela dépend entièrement de leur nature. Si elles sont futiles et

frivoles, c'est un temps plus que perdu, car elles vous feront prendre le pli de la frivolité. Tout jeu, les plaisirs de la chasse, de la pêche, et autres amusements de même sorte, où ni l'intelligence ni les sens n'ont la moindre part, est à mon avis chose frivole, et la ressource d'un petit esprit, qui ne pense pas, ou n'aime pas à penser. Au contraire, les plaisirs d'un homme intelligent flattent les sens et forment l'esprit. J'espère, au moins, qu'il ne se trouve pas une seule minute dans la journée pendant laquelle vous ne fassiez absolument rien. L'inaction, à votre âge, est impardonnable.

* * * * *

Londres, le 26 Juillet, 1748.

MON CHER ENFANT,

Il y a deux sortes d'esprits, dont l'un empêche un homme de s'élever, et dont l'autre, pour l'ordinaire, le rend ridicule; je veux dire l'esprit paresseux, et l'esprit léger et frivole. J'espère que vous n'avez ni l'un ni l'autre en partage. L'esprit paresseux ne veut pas prendre la peine d'aller au fond des choses; mais, découragé par les premières difficultés (et toute chose digne qu'on l'apprenne ou qu'on la possède a les siennes), il s'arrête et se contente d'une connaissance acquise sans peine, et conséquemment superficielle; et il préfère un haut degré d'ignorance à un faible degré de peine qu'il faudrait prendre. Ces sortes de gens croient presque toutes choses impossibles, ou au moins se les représentent comme telles; au lieu qu'il y en a très peu dont l'industrie et l'activité ne viennent à bout. Les difficultés leur paraissent des impossibilités, ou au moins ils prétendent les voir telles, pour trouver une excuse à leur paresse. C'est un labeur au-delà de leurs forces de s'appliquer une heure de suite au même objet. Ils envisagent chaque chose du seul point

de vue où elle se présente d'abord, sans jamais la considérer sous ses différents aspects ; en un mot, ils ne voient le fond de rien : il s'ensuit que, lorsqu'ils abordent de tels sujet devant des gens qui les ont étudiés avec attention, ils dévoilent et leur ignorance et leur paresse, et s'exposent à des réponses qui les couvrent de confusion. Ne vous laissez donc pas décourager par les premières difficultés, mais *contrà audentior ito*, et prenez la résolution de pénétrer au fond des choses qui doivent être familières à un homme comme il faut. . . . Mais ces connaissances que tout homme bien élevé, quelle que soit sa profession, doit avoir, il doit les posséder à fond, et entrer même dans les moindres détails : telles sont les langues, l'histoire, la géographie ancienne et moderne, la philosophie, la logique, la rhétorique, et, pour vous en particulier, les lois et l'état civil et militaire de chaque pays de l'Europe. J'avoue que tout cela forme un assez grand cercle d'études qui ne sont pas sans difficultés et qui demandent quelques peines ; mais je suis sûr qu'un esprit actif et ardent en viendra à bout, et sera largement payé de ses efforts. Un esprit léger et frivole est toujours occupé, mais à des bagatelles : il prend des riens pour d'importantes affaires ; il y emploie un temps et une attention que méritent seulement des choses d'importance. Des colifichets, des papillons, des coquilles, des insectes, etc., tels sont les objets de leurs travaux les plus sérieux. Ils examinent les costumes et non les caractères de la compagnie qu'ils fréquentent. Ils sont plus frappés des décorations d'une comédie que du sens de la pièce ; ils font plus d'attention aux cérémonies d'une cour qu'à sa politique. Un tel emploi du temps en est une perte absolue. Il vous reste tout au plus maintenant trois ans à employer, bien ou mal ; car, comme je l'ai dit souvent, vous resterez toute la vie ce que vous serez devenu dans trois ans d'ici. Réfléchissez-y donc ; vou-

driez-vous perdre ce temps si précieux dans l'oisiveté ou à des bagatelles? Ne préférez-vous pas d'employer chaque instant d'une façon qui vous profitera soit en plaisir, soit en crédit et en réputation? Je ne puis, je ne veux pas, douter un moment du choix que vous ferez. Lisez seulement des livres utiles, et ne quittez jamais un sujet que vous n'en soyez tout-à-fait maître.

* * * * *

N'ayez jamais honte et ne craignez point de faire des questions; car si elles tendent à vous instruire, et si vous les accompagnez de quelque excuse polie, on ne vous regardera jamais comme un impertinent ou grossier questionneur. Dans le cours ordinaire de la vie, le mérite de toutes ces choses dépend entièrement de la manière dont on les fait. Il y a peu de choses qu'on ne puisse dire d'une manière ou d'une autre, soit sous un semblant de confiance, soit au moyen d'une fine ironie, soit en les glissant avec esprit: aussi la connaissance du monde consiste-t-elle en grande partie à savoir quand et où l'on doit faire usage de ces différents moyens. Les grâces de la personne, la contenance et la manière de s'énoncer, y contribuent tant, que je suis convaincu que telle chose qui plairait dite par une personne aimable, engageante, et prononcée distinctement et avec grâce, choquerait si elle était marmottée par un personnage gauche, d'un air triste et maussade. Adieu.

Bath, ce 12 8bre, 1748.

MON CHER ENFANT,

* * * * *

Le commerce des beaux-esprits et des poètes a de grands attraits pour la plupart des jeunes gens, qui, s'ils ont de l'esprit eux-mêmes, sont charmés d'en rencontrer, et s'ils n'en ont pas, sont sottement fiers d'être du nom-

bre de ceux qui en ont. Mais ces réunions doivent être fréquentées avec discrétion et discernement ; surtout ne vous y abandonnez jamais entièrement. La dénomination de bel-esprit est peu faite pour plaire, parce qu'elle emporte avec elle une idée de terreur. En général on redoute autant dans un cercle un esprit vivant, qu'une femme tremble à la vue d'un fusil, qu'elle s'imagine prêt à partir de lui-même et à la frapper. Ils méritent bien cependant qu'on les recherche et qu'on les fréquente, mais sans exclusion, et sans vouloir se faire passer pour un des leurs.

Mais entre toutes les autres, la compagnie que vous devez éviter avec le [plus grand soin est celle qui est basse dans toute l'étendue de ce terme, c'est-à-dire basse par le rang, par le savoir et par les manières, basse enfin par le mérite. Vous serez peut-être surpris que je juge à propos de vous prévenir contre ce monde-là ; cependant je ne le trouve pas tout-à-fait hors de saison, après tout ce que j'ai vu de gens de bon sens et de condition qui se sont déshonorés, avilis et ruinés, en fréquentant pareille société. La vanité, source de la plupart de nos sottises, et de quelques-uns de nos crimes, a plongé bien des hommes dans une compagnie à tous égards fort au-dessous d'eux, et où ils étaient flattés d'occuper la première place. Là, le vaniteux triomphe ; on l'applaudit, on l'admire ; et par la folle ambition de se voir le *coryphée* de ce misérable chœur, il se dégrade et se rend bientôt indigne de la bonne compagnie. Soyez persuadé que vous tomberez ou que vous vous élevez au niveau de ceux que vous fréquenterez ordinairement. C'est par là, non sans raison, qu'on vous jugera. Le proverbe espagnol : *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es*, est plein de bon sens. Visez donc, partout où vous êtes, à vous placer dans la compagnie que tout le monde reconnaît pour la meilleure, après la sienne : voilà la meil-

leure définition que je puisse vous en donner. Mais là, encore, un guide est fort nécessaire, faute duquel bien des jeunes gens se sont perdus. Les meilleures sociétés, comme je l'ai remarqué, sont composées d'une grande variété de personnages, dont les caractères et les mœurs sont très différents, sous des manières qui se ressemblent. Quand un jeune homme, qui entre dans le monde, se présente pour la première fois dans un cercle, il se propose, avec raison, d'en prendre le ton et de s'y régler en tout ; mais alors il arrive souvent qu'il se trompe d'une manière fatale sur les objets de son imitation. Il a fréquemment entendu prononcer ces termes absurdes de vices agréables et à la mode ; il y voit quelques gens briller, et [qui en général sont considérés et admirés : il observe que ces gens-là sont des ivrognes ou des joueurs ; sur quoi il adopte leurs vices, prenant faussement leurs défauts pour des perfections, et croyant qu'ils sont redevables de leur lustre à ces vices mêmes. C'est cependant tout le contraire ; car ces gens ont acquis leur réputation par leur esprit, leur savoir, leur bonne éducation, et par d'autres mérites réels ; et ces vices à la mode les font paraître avilis et flétris, avec le temps, aux yeux des gens de bien, et aux leurs. . . . Un ivrogne qui rend la nuit le vin dont il s'est gorgé le jour, et que le mal de tête stupéfie le lendemain, est vraiment un beau modèle à copier ! Un joueur qui s'arrache les cheveux, et qui blasphème, pour avoir perdu plus qu'il ne possédait dans ce monde, est certainement un sujet des plus aimables ! . . . Non : ce sont là des alliages de la pire espèce, qui, bien loin d'orner un caractère, ne peuvent qu'avilir et dégrader les meilleurs. Pour le prouver, supposez un homme sans esprit et sans aucune bonne qualité quelconque, qui n'ait d'autre mérite que l'ivrognerie ou le jeu ; comment sera-t-il regardé de tout le monde ? Comme un méprisable et vicieux animal. Il est donc clair que,

dans ces natures mélangées, ce n'est que la bonne partie qui fait que, sans l'approuver pourtant, on pardonne à la mauvaise.

J'ose me flatter que vous n'aurez point de vices ; mais si par malheur vous en avez, du moins, je vous en prie, contentez-vous des vôtres propres, sans adopter ceux de personne. Je suis persuadé que cette adoption des vices d'autrui a perdu dix fois plus de jeunes gens que n'auraient fait leurs inclinations naturelles. Adieu.

Bath, le 19 8bre, 1748.

CHER ENFANT,

Vous ayant indiqué dans ma dernière quelle sorte de compagnie vous deviez rechercher, je vous donnerai dans celle-ci quelques [règles sur la conduite que vous avez à y tenir, règles que ma propre expérience et mes observations me mettent en état de vous communiquer avec un certain degré de confiance. Je vous ai souvent donné des conseils à ce sujet, mais en passant et par traits détachés ; maintenant je veux être plus régulier et plus méthodique. Je ne dirai rien sur le port et la tenue, laissant cela à votre maître de danse, et à l'attention que vous donnerez aux meilleurs modèles. Souvenez-vous cependant que ce sont des choses de conséquence.

Parlez souvent, mais jamais trop longtemps : de cette façon, si vous ne plaisez pas, du moins serez-vous sûr de ne pas ennuyer vos auditeurs. *Payez*, comme l'on dit, *votre écot*, mais ne payez jamais pour toute la compagnie ; car, c'est un des cas rares où les gens ne se soucient pas que d'autres paient pour eux, chacun étant pleinement convaincu qu'il est en état de payer lui même. Ne faites que rarement des récits, et jamais que quand ils viennent à propos, et sont courts. Retranchez toute circonstance qui n'est point essentielle, et évitez les digressions. C'est

montrer un grand vide d'imagination, que de se jeter souvent dans les récits.

Ne retenez jamais personne par le bouton ni par la main pour l'obliger à vous écouter ; car si les gens n'ont point envie de vous entendre, ce n'est pas eux qu'il faut retenir, c'est votre langue.

La plupart des grands parleurs distinguent quelque malheureux (d'ordinaire celui dont le silence les aura frappés, ou bien leur plus proche voisin), pour lui débiter à l'oreille, ou au moins à demi-voix, une multitude de propos. Cela est du dernier mauvais ton ; et en quelque sorte une fraude, la conversation étant un fonds dont la propriété appartient en commun à la société. D'un autre côté, si quelqu'un de ces impitoyables bavards s'empare de vous, écoutez-le avec patience (au moins avec un semblant d'attention), s'il vaut la peine qu'on l'oblige : car rien ne le touchera plus au cœur que de se voir écouté patiemment ; comme aussi rien ne le blessera davantage que de se voir délaissé au beau milieu de son discours, ou de lire sur votre visage le tourment qu'il vous cause.

* * * * *

On voit souvent des gens quêter pour ainsi dire des louanges, là où, en supposant que tout ce qu'ils disent soit vrai (ce qui, soit dit en passant, est rare), il n'y a point le moindre compliment à leur faire. Un homme affirmera qu'en six heures il a fait cent milles en poste : il est probable qu'il en impose ; mais en supposant qu'il dise vrai, qu'en conclure ? qu'il est très bon postillon, et voilà tout. Un autre avance, pour l'ordinaire avec serment, qu'il a bu six ou huit bouteilles de vin, séance tenante : par charité je le tiendrai pour menteur, afin de me dispenser de le regarder comme une brute.

Telles sont, entre mille autres, les folies et les extravagances dans lesquelles la vanité plonge les hommes, qui

déjouent leurs projets, et qui, comme dit Waller, sur un autre sujet :

Make the wretched the most despised
Where most he wishes to be prized.*

Le seul moyen infaillible d'éviter ces maux est de ne jamais parler de vous-même ; mais quand un fait historique exige que vous fassiez quelque mention de vous, prenez garde qu'il ne vous échappe le moindre mot qui puisse directement ou indirectement faire penser que vous cherchez des applaudissements. Quel que soit votre caractère, il sera connu, et personne ne s'en formera une idée sur votre parole. Ne vous imaginez pas que rien de ce que vous pourriez dire vous-même couvre jamais vos défauts, ou ajoute du lustre à vos qualités. Au contraire, il arrivera neuf fois sur dix que ceux-là en deviendront plus frappants, et que celles-ci y perdront de leur éclat. Si vous gardez le silence sur votre propre compte, ni l'envie, ni l'indignation, ni le ridicule n'auront aucun pouvoir pour supprimer ou pour affaiblir les éloges que vous pourrez réellement mériter : mais si vous faites votre propre panégyrique, en quelque occasion ou de quelque manière que ce soit, malgré tous les artifices que vous pourriez mettre en œuvre, tout conspirera contre vous, et vous manquerez infailliblement le but que vous vous étiez proposé.

* * * * *

Ne débitez et n'écoutez jamais rien de scandaleux avec complaisance : car, quoique des propos diffamants sur le compte d'autrui puissent, pour le moment, chatouiller la malignité de l'orgueil de nos cœurs, lorsqu'on a pris le temps de la réflexion, on tire d'une telle disposition des conclusions très désavantageuses au détracteur ; car, en

* Rendent le malheureux souverainement méprisable,
Là où il ambitionne le plus d'être considéré.

fait de médisance, comme en fait de vol, le recéleur est toujours jugé aussi coupable que le voleur.

La bouffonnerie, qui est le passe-temps ordinaire et favori des petits esprits, est pour les grands l'objet du plus profond mépris ; c'est le plus bas et le moins tolérable de tous les travers. Je vous en prie, n'y tombez point vous-même, et ne l'encouragez pas non plus dans les autres. D'ailleurs, celui aux dépens de qui l'on plaisante se trouve insulté ; et comme je l'ai déjà remarqué plusieurs fois, une insulte ne se pardonne jamais.

* * * * *

Un mot seulement sur l'article des jurements, et ce mot sera plus que suffisant, je l'espère. Il pourra arriver quelquefois que vous entendiez dans une bonne compagnie des gens qui entrelardent leurs discours de jurons, en guise d'ornements ; mais vous observerez en même temps que ceux-là ne sont point de ceux qui contribuent en aucune façon à conférer à cette société le nom de bonne compagnie. Ce sont toujours des subalternes ou des gens de basse école ; car cette pratique, outre qu'elle n'a aucune tentation pour excuse, est aussi sotte, aussi illibérale, qu'elle est criminelle.

Bath, ce 29 8bre, 1748.

MON CHER ENFANT,

* * * * *

Il y a long-temps que je [ne vous parle plus de vos grands devoirs de religion et de morale, ne pouvant faire à votre esprit l'affront de supposer que vous ayez besoin d'instructions sur ces deux points importants, ou que vous en puissiez recevoir encore qui soient nouvelles pour vous. M. Harte, j'en suis sûr, ne les a point négligés ; et d'ailleurs ces devoirs vont si bien d'eux-mêmes au-devant du bon sens et de la droite raison, que les commentateurs peuvent bien les embrouiller (comme cela arrive),

mais non les rendre plus clairs qu'ils ne sont. Ma part, à moi, c'est donc de suppléer à votre inexpérience inévitable de toutes les choses du monde. Tous ceux de votre âge sont dans un état d'ivresse naturelle, et ont besoin de balustrades et de garde-fous, partout où ils vont, pour les empêcher de se rompre le cou. Cette ivresse de la jeunesse non seulement est tolérée, mais elle plaît même lorsqu'elle ne franchit pas certaines bornes de discrétion et de décence. Ces bornes, il est difficile à un homme ivre de les apercevoir : c'est donc là que l'expérience d'un ami peut le servir et même le sauver.

Londres, ce 30 Xbre, 1748.

MON CHER ENFANT,

* * * * *

Votre mise (quelque insignifiante que la chose paraisse en soi) mérite à présent quelque attention. J'avoue que je ne puis m'empêcher de me former quelque idée de l'esprit et du caractère d'un homme d'après sa façon de s'habiller ; et je crois que la plupart des gens jugent comme moi. Toute affectation dans l'habillement annonce, ce me semble, un défaut dans l'esprit. La plupart de nos jeunes gens décèlent ici leur caractère par leur toilette. Les uns font les terribles, et portent un grand chapeau furieusement retroussé, une épée d'une longueur énorme, un gilet court, et une cravate noire. En les voyant je serais presque tenté de me placer sous la protection des lois, pour ma propre sûreté, si je n'étais convaincu que ce sont tout simplement des ânes revêtus de peaux de lions. D'autres vont en frac brun, en culotte de peau, un gros gourdin de chêne à la main, le chapeau rabattu, et les cheveux sans poudre ; ils ressemblent si parfaitement par l'extérieur à des palefreniers, à

des cochers de diligence et à des rustres, que je ne doute nullement qu'ils ne leur ressemblent aussi bien quant au reste. Un homme de bon sens évite toute singularité dans sa mise; il observe, pour son propre compte, la plus exacte propreté; mais tout le reste est par complaisance pour les autres. Il s'habille aussi bien et dans le même goût que les gens de sens et de distinction du lieu où il vit. S'il se met mieux que les autres par prétention, c'est un fat; s'il s'habille plus mal, il est d'une négligence impardonnable. Cependant, s'il y avait à choisir, j'aimerais mieux qu'un jeune homme se mît trop bien que trop négligemment: l'excès de ce côté-là passera avec l'âge et la réflexion; mais s'il est négligent à vingt ans, à quarante il sera malpropre, et à cinquante, dégoûtant. Que votre mise soit élégante là où l'on s'habille élégamment, et simple, là où les autres sont simples; mais ayez toujours soin que vos habits soient bien faits et vous aillent bien; autrement, ils vous donneront l'air fort gauche. Une fois habillé pour la journée, n'y pensez plus; et, sans raideur de peur de déranger votre mise, que tous vos mouvements soient aisés et naturels. Assez sur ce chapitre, qui a, je le maintiens, son importance dans le monde élégant.

Londres, le 10 Janvier, 1749.

MON CHER ENFANT,

* * * * *

Maintenant que vous allez pénétrer un peu plus dans le monde, j'en prends occasion pour vous expliquer mes intentions au sujet de vos futures dépenses, afin que, sachant au juste ce que vous avez à attendre de moi, vous puissiez faire votre plan en conséquence. Je ne vous refuserai jamais l'argent qui vous sera nécessaire, soit pour l'utilité, soit pour vos plaisirs: j'entends les plaisirs

d'un être raisonnable. Sous le titre d'*utile*, je mets les meilleurs livres et les meilleurs maîtres, sans considérer ce qu'ils coûteront; comme aussi tous les frais de logements, de carrosses, d'habillements, de domestiques, etc. Toutes choses qui, selon les lieux où vous vous trouverez, seront nécessaires pour vous mettre en état de fréquenter les meilleures compagnies. Par *plaisirs raisonnables*, j'entends, d'abord, des secours donnés à ceux qui auront ému votre compassion; secondement, des présents à ceux qui vous ont rendu quelque service ou ceux à qui vous désirez en rendre; en troisième lieu, tout ce qui sera nécessaire pour vous conformer aux dépenses de la bonne compagnie que vous fréquentez. * * *

Les deux seuls articles auxquels je ne contribuerai jamais, sont la profusion de bas dérèglements et la prodigalité nonchalante qui vient de la négligence ou de la paresse. Un sot prodigue, sans honneur et sans fruit, beaucoup plus qu'un homme sensé ne dépense pour se procurer tout cela. Le dernier fait de son argent le même usage que de son temps: il ne dépense jamais un schelling de l'un, ni une minute de l'autre, que pour ce qui peut être utile ou raisonnablement agréable, soit à lui-même, soit aux autres. Le premier achète tout ce dont il n'a que faire, et ne paie pas pour ce dont il a réellement besoin. Il ne peut tenir contre les charmes d'une boutique de babioles: tabatières, montres, pommes de canne, etc., sont sa ruine. Ses domestiques, ses fournisseurs, conspirent avec sa propre indolence à le tromper, et en très peu de temps, environné d'une foule de superfluités ridicules, il est tout étonné de se trouver dépourvu de tous les comforts réels, et de ce qui est véritablement nécessaire à la vie. Sans attention, sans ordre, la plus grande fortune ne suffira jamais; au contraire, avec ces deux qualités, une fortune médiocre fera face à toutes les dépenses nécessaires. Autant

qu'il est possible, payez comptant tout ce que vous achetez, et évitez les comptes courants. Payez même de votre propre main, et ne faites rien passer par celles d'un domestique, qui convient toujours avec le marchand du sou pour livre, ou qui demande un présent pour sa recommandation. Lorsqu'il est nécessaire d'avoir des comptes ouverts, comme pour la nourriture, les habits, etc., payez régulièrement tous les mois et de votre propre main.

Jamais, par une fausse économie, n'achetez rien de ce dont vous n'avez que faire, sous prétexte du bon marché ; encore moins par un fol orgueil, parce que l'objet est cher. Tenez, dans un livre, un compte exact de tout ce que vous recevez et de ce que vous donnez ; car, quiconque observe et sait ce qu'il reçoit et ce qu'il paie, ne se trouve jamais à court. Je ne prétends pas que vous teniez compte des schellings ou demi-couronnes que vous dépenserez en louage de carrosse, à l'opéra, etc. Cela ne vaut ni le temps ni le papier que vous y emploieriez ; laissez de telles minuties à ceux qui ne savent compter qu'avec des bagatelles ; mais souvenez-vous, en économie comme en tout, d'avoir un degré convenable d'attention pour les objets qui le méritent, et de mépriser les vétilles.

Londres, le 15 Mai, 1749.

MON CHER ENFANT,

La présente, je l'espère, vous trouvera tranquillement occupé de vos études sérieuses et de vos exercices obligés à Turin, après les étourderies et la dissipation du carnaval de Venise. Mon vœu est que votre séjour à Turin soit une période utile et marquante de votre éducation. Mais en même temps je dois vous dire que toute mon affection pour vous ne m'a jamais causé le degré d'inquiétude que je ressens à présent. Tant que vous serez en danger, je

serai en transes ; et certainement vous êtes en danger à Turin. M. Harte par ses soins vous armera contre aussi bien qu'il pourra ; mais il n'y a que votre bon sens et votre fermeté qui puissent vous rendre invulnérable. Je suis informé qu'il y a actuellement beaucoup d'Anglais à l'académie de Turin, et je crains que ce ne soient pour vous autant de pierres d'achoppement. Je ne sais pas quels ils sont : mais je connais assez en général la conduite malséante, les façons inconvenantes, et les vues étroites de mes jeunes compatriotes à l'étranger, surtout lorsqu'ils se trouvent en nombre. Le mauvais exemple est par lui-même assez dangereux ; mais ceux qui le donnent vont ordinairement plus loin : ils ajoutent les exhortations et les sollicitations, et s'ils manquent leur coup, ils ont recours au ridicule, écueil plus difficile à éviter que tous les autres, pour un homme de votre âge et de si peu d'expérience. Soyez donc en garde contre toutes ces batteries que l'on fera jouer contre vous. Vous ne voyagez pas à l'étranger pour converser avec vos compatriotes. Dans leur compagnie, en général, vous acquerrez peu de connaissances ; vous n'apprendrez point les langues, et vos manières, j'en suis sûr, ne gagneront point. J'exige que vous ne formiez point de liaisons, ni ce qu'ils appellent impudemment amitiés, avec de telles gens ; car ce ne sont en réalité que des conspirations contre les bonnes mœurs et le bon ton. Il se trouve ordinairement dans les jeunes gens une facilité qui ne leur permet de rien refuser, une *mauvaise honte* qui les fait rougir de refuser ; et en même temps une ambition extraordinaire de plaire et de briller dans les compagnies qu'ils fréquentent. Ces deux causes produisent les meilleurs effets du monde dans les bonnes compagnies ; mais aussi elles ont les plus pernicieuses suites dans les mauvaises. Si l'on s'en tenait à ses propres vices bien peu de gens seraient aussi vicieux qu'ils le sont. Pour

moi, j'aimerais mieux porter les habits d'un autre que ses vices ; et les uns m'iraient à peu près comme les autres.

* * * * *

Les vices d'emprunt sont les plus odieux et les moins pardonnables. Les vices ont leurs degrés aussi bien que les vertus, et je dois cette justice à mes compatriotes de dire qu'ils prennent généralement leurs vices dans les plus bas degrés. Les plaisirs de la table chez eux finissent par une ivrognerie bestiale, un vil désordre, des vitres cassées, et très souvent, comme ils le méritent, par des os brisés. Ils jouent par goût du vice et non par amusement : aussi portent-ils le jeu à l'excès ; il ruinent leurs compagnons ou sont ruinés par eux. Après s'être comportés ainsi à l'étranger, ils reviennent chez eux avec tous leurs défauts, pleins de préjugés grossiers, tels en un mot qu'on les voit journellement au parc ou dans les rues : car on ne les rencontre jamais dans la bonne compagnie, où ils n'ont ni le talent de se présenter, ni assez de mérite pour être reçus. Avec les manières des laquais et des valets d'écurie, ils en épousent aussi le costume. Vous avez dû les remarquer ici dans les rues, en frac d'un bleu sale, un bâton de chêne à la main, des cheveux gras et sans poudre, retroussés sous leurs chapeaux d'une forme immense. Ainsi brillants et perfectionnés par les voyages, ils sont les fléaux des spectacles ; ils cassent les vitres et pour l'ordinaire ruinent les propriétaires des tavernes où ils boivent. Ces pauvres aveugles croient briller : ils brillent effectivement ; mais c'est de la même manière que le bois pourri brille, dans l'obscurité.

Je ne vous sermone point aujourd'hui, en vieillard chagrin, sur des textes de morale ou de religion. Je suis persuadé que les meilleures instructions sur ces deux points ne vous manquent pas ; mais je vous donne des conseils d'ami, d'homme du monde, qui serait fâché que vous vous conduisissiez en vieillard pendant que vous êtes

jeune encore ; mais qui veut que vous goûtiez tous les plaisirs avoués par la raison et autorisés par la décence. Je supposerai donc, pour en raisonner (car cette supposition ne se peut faire sous aucun autre prétexte), que tous les vices dont j'ai parlé ci-dessus soient parfaitement innocents en eux-mêmes, il n'en serait pas moins vrai qu'ils dégradent, qu'ils avilissent et qu'ils déshonorent ceux qui s'y livrent. Ils les empêchent de s'élever dans le monde en dégradant leur caractère ; et leur donnent un tour d'esprit bas et méprisable, et des manières absolument incompatibles avec la possibilité de figurer dans le monde supérieur et les grandes affaires.

Ce que je viens de dire, joint à votre propre bon sens, suffira, j'espère, pour vous prémunir contre la séduction, les excitations ou les exhortations immorales (je ne saurais dire les tentations) de ces malheureux jeunes gens. D'un autre côté, quand ils voudront vous entraîner dans le désordre, contentez-vous d'un refus décent, mais inébranlable, et surtout évitez les discussions sur des points aussi évidents. Vous êtes trop jeune pour vous flatter de les convertir, et, je l'espère, trop sage pour vous laisser convertir par eux. Evitez-les, non seulement en réalité, mais même en apparence, si vous voulez être bien accueilli dans la bonne compagnie, car en refusera toujours de recevoir un homme qui vient d'un lieu où la peste règne, eût-il l'air de jouir de la meilleure santé.

MON CHER ENFANT,

* * * * *

Considérez de quel prix est pour vous chaque instant ! Plus vous vous appliquerez au travail, mieux vous goûterez vos plaisirs. L'exercice de l'esprit, dans la matinée, aiguise l'appétit pour les plaisirs du soir autant que l'exercice du corps aiguise l'appétit pour le dîner. Les

affaires et le plaisir, lorsqu'ils sont bien entendus, s'assistent et se soutiennent mutuellement, au lieu d'être ennemis, comme les sots se l'imaginent. Personne ne peut goûter de vrai plaisir qu'il ne l'ait mérité par un travail préalable; peu de gens font bien les affaires s'ils s'y livrent uniquement. Souvenez-vous que quand je parle de plaisirs, j'entends toujours ceux qui conviennent à un être raisonnable, et non les plaisirs grossiers d'un pourceau. Il y a une ligne de séparation entre toutes ces choses-là, et les gens sensés ont grand soin, pour plus de sûreté, de se tenir beaucoup plus du bon côté, attendu que de l'autre on ne trouve que maladies, affliction, mépris et déshonneur. Des gens d'esprit et de mérite, à d'autres égards, ont pu avoir quelques-uns de ces défauts; cependant ce petit nombre d'exemples, au lieu de nous entraîner, devrait nous prévenir contre de pareilles faiblesses; celui qui trouve ces faiblesses comme il faut, ne le sera jamais lui-même. J'ai vu souvent un homme comme il faut être sujet à quelque vice; mais jamais je n'ai connu un homme vicieux qui fût comme il faut. Le vice, par lui-même, est aussi avilissant qu'il est criminel. Dieu vous bénisse, mon cher enfant!

Londres, le 10 Août, 1749.

MON CHER ENFANT,

Reprenons, je vous prie, nos réflexions sur les hommes, sur leurs caractères et leurs mœurs; en un mot, nos observations sur le monde: elles vous aideront à vous former vous-même et à bien connaître les autres: connaissance utile à tout âge, mais très rare au vôtre. On dirait que personne n'est chargé de la communiquer aux jeunes gens: les maîtres se contentent de leur enseigner les langues et les sciences qui sont de leur compétence, et, à dire vrai, ils sont en général incapables de leur

enseigner le monde. Les parents sont fort souvent dans le même cas, ou au moins négligent de le faire ; soit à cause de leurs occupations, soit indifférence, soit enfin qu'ils s'imaginent que le meilleur moyen d'apprendre à leurs enfants le monde, est, comme ils le disent, de les y jeter. Cela est vrai à certains égards, c'est-à-dire que la théorie ne suffit pas pour bien connaître le monde, et qu'il est absolument nécessaire d'y joindre la pratique ; mais il est sûrement d'une grande utilité pour un homme qui part pour un pays si plein de labyrinthes, de tours et de détours, d'en avoir au moins la carte générale, dressée par un voyageur expérimenté.

Il y a une certaine dignité de formes qui est absolument nécessaire pour concilier au caractère le plus estimable tout le respect qui lui est dû.

Les jeux de main, la grosse joie, les malices, une familiarité inconsidérée, tout cela ravale le mérite et le savoir, et les ternit. Cela fait tout au plus un *boute-en-train* ; mais jamais un *boute-en-train* n'a été un homme respectable. Une familiarité inconsidérée choque vos supérieurs ou vous fait passer pour leur complaisant et leur âme damnée ; elle donne à vos inférieurs le droit de s'égaliser à vous, ce qui est inconvenant. Le railleur touche de près au bouffon, et ni l'un ni autre n'ont rien de commun avec l'esprit. Quiconque est admis ou recherché en société par d'autres motifs que son esprit et ses manières, ne sera jamais respecté : on s'en sert, voilà tout. Nous aurons un tel, car il chante agréablement : nous inviterons un tel au bal, car il danse bien ; il nous faut celui-ci à souper, car il est toujours en belle humeur : nous inviterons celui-là, il joue gros jeu et boit copieusement. Ce sont là des distinctions avilissantes, des préférences mortifiantes, et qui éloignent toute idée d'estime et de considération. Quiconque n'est recherché en compagnie que grâce à un seul et unique côté, disparaît dans cet

objet même, et ne sera jamais considéré sous un autre aspect ; par conséquent, quel que puisse être son mérite, il ne sera jamais respecté.

Cette dignité des manières, que je vous recommande si fort, diffère autant de l'orgueil, que le vrai courage des rodomontades, ou l'esprit vrai des bouffonneries ; il y a plus, ils sont absolument incompatibles, car rien n'avilit et ne dégrade plus que l'orgueil. On répond plutôt aux prétentions d'un orgueilleux par le ridicule et le mépris, que par l'indignation ; de même que nous offrons ridiculement trop peu au marchand qui demande un prix ridicule de sa marchandise, tandis que nous ne marchandons point avec celui qui n'exige qu'un prix raisonnable.

Une flatterie abjecte et une complaisance sans bornes dégradent autant qu'un esprit aveugle de contradiction et les criaileries dégoûtent. Mais une exposition simple et modeste de notre sentiment, et de la déférence pour celui d'autrui, constituent la dignité.

Les termes vulgaires et bas, les gestes et les manières gauches, font mépriser un homme, parce qu'ils impliquent un esprit grossier, ou une mauvaise éducation, ou une société de bas étage.

Une frivole curiosité pour des bagatelles, et une attention laborieuse sur de petits objets, qui demandent peu ou point d'examen, ravalent un homme, que l'on juge, en conséquence, et non sans raison, incapable de grandes affaires. Le cardinal de Retz avec beaucoup de sagacité décida que le cardinal Chigi n'était qu'un petit esprit, du moment que celui-ci lui eut dit qu'il s'était servi trois ans de suite de la même plume, et qu'elle était encore fort bonne.

Un certain degré de sérieux dans les regards et les mouvements du corps nous donne de la dignité, sans exclure l'esprit ni une gaieté décente, qui sont toujours sérieux l'un et l'autre. Un sourire permanent, une

agitation de corps incessante, donnent de grands indices de futilité. Celui qui se précipite en tout ce qu'il fait, montre que sa besogne est trop forte pour lui. La diligence et la précipitation sont choses bien différentes.

Londres, le 12 7bre, 1749.

MON CHER ENFANT,

Il paraît extraordinaire, rien cependant n'est plus vrai, que mon tourment à votre sujet s'augmente du bien même qui m'est dit de vous de tous côtés. J'attends de vous tant de choses, que je crains de me voir trompé dans mes espérances. Vous êtes maintenant si près du port où j'ai si longtemps manœuvré pour vous faire entrer sain et sauf, que mon chagrin serait double si vous faisiez naufrage en l'apercevant. L'objet de cette lettre-ci est donc, mettant à part toute l'autorité d'un père, de vous conjurer en ami, par l'affection que vous me portez (non sans raison, certes), et aussi pour l'amour de vous-même, de continuer avec assiduité et attention à perfectionner l'ouvrage que vous avez poussé si loin, et qui est si proche de sa fin. . . . Vous avez maintenant franchi les sentiers les plus arides de l'étude ; ce qui reste demande plus de temps que de peine. Vous avez perdu beaucoup de temps par votre maladie, voici le moment de le regagner, ou jamais. Je désire donc, pour votre propre bien, que pendant ces six premiers mois, six heures au moins tous les matins, soient consacrées, sans interruption, à vos études avec M. Harte. J'ignore s'il demande que vous lui donniez tout ce temps ; mais pour moi je l'exige, et j'espère que vous y consentirez, et qu'en conséquence vous lui persuaderez de vous le donner. J'avoue que c'est beaucoup ; mais lorsque vous et lui, vous considérerez que l'ouvrage sera d'autant mieux fait, et plus tôt fini, que vous y mettrez d'assiduité et de persévérance, vous ne

trouverez, ni l'un ni l'autre, que ce soit trop, et vous y trouverez tous les deux votre compte. Ceci est uniquement pour les matinées, qui, avec votre bon sens et la tendresse que M. Harte a pour vous, seront ainsi, j'en suis sûr, bien employées. Il est non seulement, raisonnable, mais utile, que vos soirées soient consacrées aux amusements et aux plaisirs. C'est pourquoi non seulement je vous permets, mais je vous recommande, de fréquenter les assemblées et les meilleures compagnies, avec cette restriction seulement, que les conséquences des amusements du soir n'interrompent point les études du matin, par des déjeuners, des visites et de frivoles parties de campagne. A votre âge, lorsque l'on vous propose quelques-unes de ces parties, il n'y a point à rougir de vous excuser, en disant que toutes vos matinées sont à M. Harte ; que telle est ma volonté, et que vous n'osez faire autrement. Rejetez toute la faute sur moi : je suis persuadé qu'en cela vous suivrez autant votre propre inclination que la mienne. Mais avec les gens oisifs et frivoles qui, ne sachant que faire de leur temps, voudraient engager les autres à perdre aussi le leur, on ne doit point raisonner : ce serait leur faire trop d'honneur. Les réponses polies les plus courtes sont les meilleures : *je ne puis, je n'ose pas*, au lieu de *je ne veux pas* ; car si vous vouliez discuter avec eux la nécessité de l'étude et le mérite du savoir, cela ne servirait qu'à fournir matière à de sottes railleries, auxquelles je voudrais vous voir indifférent, mais qu'il vaut mieux éviter. Je vous supposerai à Rome, étudiant six heures sans interruption, chaque matin avec M. Harte, et passant vos soirées dans la meilleure compagnie de la ville, observant les manières du monde et formant les vôtres ; je supposerai là aussi un certain nombre d'Anglais, paresseux, oisifs et ignorants, comme ceux qu'on y trouve ordinairement ; vivant entièrement ensemble, soupant, buvant, restant jusqu'à

une heure indue, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre ; presque toujours dans le tumulte ou dans quelque embarras quand ils sont ivres, et ne voyant jamais la bonne compagnie lorsqu'ils sont à jeun. Je prendrai un de ces aimables garçons, et je supposerai entre vous le dialogue suivant, tel qu'il aurait lieu, j'en suis sûr, de son côté, et tel aussi, je l'espère, qu'il serait du vôtre.

L'Anglais. Voulez-vous venir demain déjeuner avec moi ? Nous serons quatre ou cinq compatriotes ; nous avons arrêté des chaises, et après le déjeuner, nous irons faire un tour hors de la ville.

Stanhope. Je suis très fâché de n'y pouvoir consentir ; je suis obligé de rester chez moi toute la matinée.

L'Anglais. Alors nous irons déjeuner avec vous.

Stanhope. Impossible encore : je suis engagé.

L'Anglais. Eh bien ! que ce soit pour le lendemain.

Stanhope. A vous dire le vrai, cela ne se peut dans la matinée ; car je ne sors point, et je ne reçois personne chez moi avant midi.

L'Anglais. Et que faites-vous donc tout seul jusqu'à midi ?

Stanhope. Je ne suis pas tout seul : je suis avec M. Harte.

L'Anglais. Et que faites-vous donc avec lui ?

Stanhope. Nous étudions différentes choses ; nous lisons, nous conversons.

L'Anglais. Voilà, en vérité, un joli amusement ! Comptez-vous donc recevoir les Ordres ?

Stanhope. Oui, sans doute ; les ordres de mon père, je crois être obligé de les recevoir.

L'Anglais. Quoi ! vous êtes assez faible pour craindre un vieux radoteur, qui se trouve à quatre cents lieues d'ici ?

Stanhope. Si je néglige ses ordres, il négligera mes lettres de change.

L'Anglais. Comment ! le vieux barbon menace donc ?

Oh ! les gens menacés vivent long-temps ; moquez-vous des menaces.

Stanhope. Je ne puis pas dire qu'il m'ait jamais menacé ; mais je crois que le mieux est de ne pas le provoquer.

L'Anglais. Bah ! vous auriez du bonhomme une lettre à cheval, et tout serait dit.

Stanhope. Vous vous trompez ; il fait toujours plus qu'il ne dit. Il n'a jamais été irrité contre moi, que je sache ; mais si je venais à le fâcher je suis sûr qu'il ne me pardonnerait de sa vie ; il serait inflexible ; j'aurais beau solliciter, prier, écrire, ce serait temps perdu.

L'Anglais. Alors c'est un singulier animal ; voilà tout ce que j'en puis dire ; et, dites-moi, devez-vous aussi obéir à votre Mentor, à ce comment s'appelle-t-il, M. Harte ?

Stanhope. Oui.

L'Anglais. Si bien donc qu'il vous bourre toute la matinée de Grec, de Latin, de logique et de mille autres drogues pareilles ! Parbleu ! j'ai aussi un Mentor, moi ; mais de ma vie je n'ai mis le nez dans un livre avec lui ; je n'ai même pas vu sa figure de toute la semaine ; et il me serait bien égal de ne la revoir jamais.

Stanhope. Mon Mentor ne me demande rien qui ne soit raisonnable et pour mon bien ; ainsi j'aime beaucoup à être avec lui.

L'Anglais. Sur mon honneur, voilà qui est très sententieux et fort édifiant. A ce compte-là, vous passerez pour un très sage garçon.

Stanhope. Soit ; cela ne me fera point de mal.

L'Anglais. Voulez-vous donc être des nôtres demain au soir ? Vous ferez le dixième ; j'ai fait provision d'excellent vin ; nous ferons joyeuse vie.

Stanhope. Je vous suis très obligé ; mais je suis engagé demain toute la soirée, d'abord chez le cardinal Albani, et je soupe après chez l'ambassadrice de Venise.

L'Anglais. Quel plaisir pouvez-vous trouver dans la compagnie de ces étrangers ? Pour moi, je ne les fréquente jamais. Ils m'ennuient avec leur étiquette et leurs cérémonies ; je ne suis jamais à l'aise avec eux, et je ne sais pourquoi je me trouve tout honteux.

Stanhope. Pour moi, je ne suis ni honteux ni timide ; je suis fort à mon aise avec eux ; ils sont à leur aise avec moi ; j'apprends la langue en conversant, et j'étudie les caractères : n'est-ce pas pour cela qu'on nous a envoyés dans les pays étrangers ?

L'Anglais. Je déteste la compagnie de vos gens de bon ton, comme on les appelle ; je ne sais, pour ma part, que leur dire.

Stanhope. Avez-vous jamais conversé avec eux ?

L'Anglais. Non ; je ne suis jamais entré en conversation avec eux ; mais je me suis trouvé quelquefois dans leur compagnie, quoiqu'à contre-cœur.

Stanhope. Du moins ils ne vous ont fait aucun mal. Les goûts sont différents, vous le savez ; chacun suit le sien.

L'Anglais. Cela est vrai ; mais le vôtre, mon cher Stanhope, est fort singulier. Toute la matinée avec votre Mentor ; le soir dans une belle compagnie empesée ; enfin, toute la journée dans l'épouvante du vieux papa qui est en Angleterre. Vous êtes un original, et je crains bien qu'il n'y ait rien à faire de vous.

Stanhope. Je le crains aussi.

L'Anglais. Eh bien, bonsoir. J'espère que vous ne trouverez pas mauvais que je m'enivre ce soir ; ce à quoi je ne manquerai point.

Stanhope. Pas le moins du monde ; ni même que vous soyez malade demain, ce qui ne manquera pas non plus d'arriver. Sur ce, je vous souhaite le bonsoir aussi.

Remarquez, je vous prie, que je ne vous ai point mis à la bouche de ces arguments solides qui, j'en suis sûr, ne

manqueraient pas de vous venir en pareil cas ; tels que votre amitié et votre tendre affection pour moi ; les égards et la reconnaissance que vous devez à M. Harte ; le respect que vous avez pour votre propre réputation, et pour les devoirs relatifs d'homme, de fils, d'élève et de citoyen. De tels raisonnements seraient en pure perte avec de pareils sots. Abandonnez-les à leur ignorance, à leurs vices honteux ; ils en ressentiront les funestes effets lorsqu'il ne sera plus temps d'y apporter remède. Privés de la douce consolation de l'étude, chargés de toutes les infirmités et de toutes les douleurs qui accompagnent un estomac ruiné, s'ils arrivent à la vieillesse, elle sera pour eux pénible et ignominieuse. Le ridicule que de pareilles gens tâchent de jeter sur ceux qui ne leur ressemblent pas, est, suivant l'opinion de tous les hommes sensés, l'éloge le plus vrai et le plus flatteur. Tenez-vous donc, mon cher enfant, dans le chemin où vous êtes entré, seulement dix-huit mois de suite ; c'est tout ce que j'exige de vous. Après cela, je vous promets que vous serez votre maître, et que je ne prétendrai à aucun titre qu'à celui du meilleur et du plus vrai de vos amis. Je vous donnerai des avis, mais jamais des ordres ; et en effet, vous n'aurez plus besoin d'autres avis que ceux que votre grande jeunesse et le défaut d'expérience rendront encore indispensables. Il ne vous manquera certainement rien de ce qui est nécessaire, non seulement pour vos aises, mais aussi pour les plaisirs que je désire toujours vous procurer. Vous supposez bien que j'entends par là les plaisirs d'un *honnête homme*.

DEUXIÈME PARTIE.

Londres, le 27 7bre, 1749.

MON CHER ENFANT,

Penser, parler et agir d'une manière commune et vulgaire indique une éducation basse et de basses liaisons. Les jeunes gens tiennent cela de l'école, ou des domestiques, avec lesquels ils conversent trop souvent ; mais une fois reçus dans la bonne compagnie, il faut qu'ils manquent au dernier point d'attention et d'observation s'ils ne s'en défont pas tout-à-fait ; et véritablement, s'ils n'y réussissent pas, c'est la bonne compagnie alors qui se défait d'eux. Les défauts d'une nature vulgaire varient à l'infini, et je n'entreprendrai pas de les noter tous ; j'en citerai seulement, pour exemple, quelques-uns qui pourront vous faire deviner le reste.

Un homme vulgaire est susceptible et jaloux, violent et emporté pour des bagatelles. Il soupçonne qu'on le néglige ; il croit que tout ce que l'on dit a trait à lui. Si la compagnie se met à rire, il est persuadé qu'on se moque de lui ; il se fâche et entre en mauvaise humeur ; il lui échappe des paroles impertinentes, et il se met dans un mauvais pas pour montrer ce qu'il appelle son courage et soutenir son honneur. Un homme du monde, au contraire, ne suppose jamais qu'il soit ni le seul ni le principal point de mire des pensées, des regards et des discours d'une assemblée ; il n'imagine jamais qu'on le néglige ni qu'on se moque de lui, à moins qu'il ne sente qu'il se l'est attiré ; et si, chose rare, la compagnie est assez sott

ou assez mal apprise pour se permettre l'un ou l'autre, il ne s'en émeut point, à moins que l'insulte ne soit assez grossière et assez claire pour l'obliger à demander une satisfaction d'autre sorte. Comme il est fort au-dessus des bagatelles, elles sont incapables de l'émouvoir, et partout où il s'agit de si peu, il aime mieux céder que de se disputer. La conversation d'un homme vulgaire se sent toujours fortement de la bassesse de son éducation et de ses liaisons; elle roule principalement sur ses affaires privées, sur ses domestiques, sur l'ordre admirable qui règne dans sa famille, et sur les cancans du voisinage; toutes choses qu'il débite avec importance, comme fort intéressantes: c'est un homme *commère*.

La trivialité du langage est encore une marque caractéristique de basses liaisons et d'une mauvaise éducation. Il n'est rien qu'un homme de bon ton évite avec tant de soin. Les proverbes et les termes hors d'usage sont des fleurs de rhétorique pour un homme vulgaire. Veut-il dire que les hommes ont des goûts différents, il embellira cette pensée par le bon vieux mot, comme il l'appelle respectueusement: *ce qui nourrit l'un empoisonne l'autre*. Si quelqu'un s'avise de le piquer (c'est le terme qu'il emploie), *il lui rend la monnaie de sa pièce, et cela sur-le-champ*. Il a toujours quelque mot favori pour chaque cas, et dont il fait usage jusqu'à en abuser; comme *prodigieusement* en colère, *prodigieusement* beau, *prodigieusement* laid, etc. . . . Quelquefois il affecte les grands mots en guise d'ornements, et il les estropie toujours, comme pourrait faire une femme savante. Un homme du monde n'a jamais recours aux proverbes, aux aphorismes vulgaires; il n'adopte point de mots favoris, et n'emploie point de grands mots; mais il a grand soin de parler correctement; c'est-à-dire, comme il est d'usage dans la meilleure compagnie.

Londres, le 3 9bre, 1749.

MON CHER ENFANT,

Du premier jour de votre existence, l'objet le plus cher à la mienne a été de vous rendre aussi parfait que la faiblesse de la nature humaine le comporte. Dans ce but, je n'ai regardé ni aux peines ni aux dépenses pour votre éducation, bien convaincu que l'éducation contribue beaucoup plus que la nature à cette grande différence que nous remarquons dans les caractères des hommes. Pendant votre enfance, j'ai tâché de former votre cœur à la vertu et à l'honneur, avant que votre esprit fût capable d'en voir la beauté et l'utilité. Ces principes, que vous appreniez alors comme les règles de votre grammaire, seulement par routine, sont maintenant, j'en suis sûr, fixés et confirmés par la raison ; et, en vérité, ils sont si simples et si clairs, qu'il ne faut qu'un degré médiocre d'intelligence pour les comprendre et les pratiquer. Lord Shaftesbury dit, avec beaucoup d'esprit, qu'il voudrait être vertueux pour sa propre satisfaction, quand même personne n'en devrait rien savoir ; comme il voudrait être propre pour l'amour de lui-même, personne ne dût-il le voir. Aussi, depuis que vous avez l'usage de la raison, je ne vous ai jamais écrit sur ces sujets ; ils parlent assez haut d'eux-mêmes ; et maintenant, je penserais autant à vous prier sérieusement de ne point vous jeter dans la boue ni dans le feu, que de vous prier d'éviter la honte ou le vice. Ce point, je le considère comme pleinement touché. J'ai eu pour second objet un savoir solide et utile ; les soins que j'ai pris moi-même, ensuite ceux de M. Harte, et enfin, comme j'en conviens à votre louange, votre application particulière, ont surpassé mes espérances ; et j'ai de bonnes raisons pour croire qu'ils combleront même mes désirs.

Londres, le 29 9bre, 1749.

MON CHER ENFANT,

* * * * *

Je vous ai écrit si souvent depuis peu sur le savoir vivre, sur la politesse, les manières liantes, les grâces, etc., que je me bornerai dans cette lettre à un autre sujet qui y touche de fort près, et qui, j'en suis sûr, vous manque presque entièrement ; je parle du style.

Le style est la parure des pensées ; et quelque justes qu'elles soient, si votre style est plat, grossier et vulgaire, elles se présenteront avec aussi peu d'avantage, et seront aussi mal reçues, que votre personne, quelque bien bâtie qu'elle soit, si elle est revêtue de guenilles et couverte d'ordures. Il n'est pas donné à tous les esprits de pouvoir juger le fond, mais il n'y a point d'oreille qui ne puisse juger, et qui ne juge du style. Si j'avais à parler ou à écrire pour le public, je préférerais un sujet peu relevé, mais orné de toutes les beautés et de toutes les grâces du style, à la plus riche matière, traitée en mauvais termes ou mal débitée. Votre travail consistera en négociations à l'étranger, et en discours publics dans la chambre des communes. Quelle figure pourrez-vous faire dans l'un et l'autre cas, si votre style est sans élégance, pour ne pas dire mauvais ? Imaginez-vous que votre place vous oblige d'écrire à un secrétaire d'Etat une lettre qui sera lui en plein conseil, et peut-être ensuite portée devant le parlement. S'il s'y trouve des barbarismes, des solécismes, ou des termes vulgaires, en très peu de temps ils circuleront dans tout le royaume à votre dommage et à votre honte.

* * * * *

On a bien raison de dire qu'un homme doit naître poète, mais qu'il dépend de lui de se rendre orateur ; et le premier devoir d'un orateur est de parler sa langue d'une manière distinguée, dans la dernière pureté et

avec élégance. On pardonne volontiers à un homme des fautes choquantes lorsqu'il parle une langue étrangère; mais dans sa propre langue, les plus légères incorrections sont, à bon droit, relevées et tournées en ridicule.

* * * * *

Londres, ce 12 Xbre, 1749.

MON CHER ENFANT,

* * * * *

Vous devez certainement, dans le cours de votre petite expérience, vous être aperçu des différents effets qui résultent d'un discours ou élégant ou vulgaire. Ne souffrez-vous pas lorsque quelqu'un vous aborde en hésitant et en bégayant; s'exprimant d'un ton criard, avec une emphase et des inflexions vicieuses; s'embrouillant dans les solécismes, les barbarismes et les termes vulgaires; les plaçant de travers et au rebours de toute méthode? Tout cela ne vous indispose-t-il pas contre le sujet, quel qu'il soit, et même contre celui qui parle? Bien certainement il en est ainsi chez moi. D'un autre côté, ne vous sentez-vous pas prévenu et gagné par ceux qui s'adressent à vous d'une manière directement contraire? Les effets d'un style correct et brillant, méthodique et clair, sont incroyables lorsqu'il s'agit de persuader; il supplée souvent au manque de raisons et à la faiblesse des arguments; il est irrésistible. Les Français donnent une attention toute particulière à la pureté et à l'élégance de leur style, même dans la conversation ordinaire; de sorte que c'est chez eux une réputation que de dire d'un homme qu'il narre bien. Leurs conversations tournent souvent sur les délicatesses de leur langue, et ils ont une académie qui s'applique à fixer les lois du langage. La *Crusca*, en Italie, se propose le même objet, et j'ai rencontré fort peu d'Italiens qui ne parlissent pas leur

langue correctement et avec élégance. Combien, à plus forte raison, cette attention est-elle nécessaire à un Anglais qui doit parler dans une assemblée publique, où les lois et les libertés de son pays sont le sujet ordinaire des délibérations ? La langue qui, là, veut persuader, ne doit pas se contenter d'articuler simplement les mots. Vous n'ignorez pas les peines que se donna Démosthène pour corriger sa mauvaise prononciation ; vous savez qu'il déclamait sur les bords de la mer, pendant la tempête, pour se fortifier contre le tumulte des assemblées publiques où il devait parler, et vous êtes en état maintenant de juger de l'exactitude et de la beauté de son style. Il regardait toutes ces choses comme d'un grand poids, et il pensait juste. Soyez, je vous prie, du même sentiment ; cela vous importe fort à vous-même. Tant que vous apercevrez le moindre défaut dans votre élocution, donnez-vous toutes les peines possibles pour vous en corriger. Ne négligez point votre style, quelque langue que vous parliez, quel que soit l'homme qui vous écoute, fût-ce même votre valet. Cherchez les meilleurs termes, et choisissez les expressions les plus heureuses que vous puissiez trouver. Ne vous contentez point de vous faire simplement comprendre ; mais revêtez vos pensées comme vous revêtiriez votre personne.

* * * * *

J'ai profité d'un paquet que Duval, de Leipsick, fait tenir à son correspondant à Rome, pour vous envoyer le livre de lord Bolingbroke, publié depuis un an environ. Je désire que vous lisiez et relisiez cet ouvrage avec une attention particulière au style et à toutes les beautés oratoires dont il est orné. Jusqu'au jour où j'ai lu ce livre, j'avoue que je ne connaissais point toutes les ressources et toute la force de la langue Anglaise. Lord Bolingbroke possède à la fois une langue et une plume faites pour persuader ; dans les conversations familières

il est aussi élégant que dans ses écrits ; quel que soit le sujet dont il parle ou sur lequel il écrive, il l'embellit par la plus splendide éloquence. Ce n'est point une éloquence étudiée, travaillée ; mais c'est un bonheur de diction, qui, par les premiers soins qu'il y a donnés, sans doute, lui est devenue si naturelle que même ses conversations les plus familières, mises par écrit, pourraient supporter l'impression dans la moindre correction, ni dans la méthode ni pour le style.

Londres, le 16 Xbre, 1749.

MON CHER ENFANT,

Les grands talents et les grandes vertus, si vous aviez le bonheur d'y atteindre, vous attireront le respect et l'admiration des hommes ; mais ce sont les talents minimes, les *leniores virtutes*, qui vous gagneront leur cœur et leur affection. Les premiers, sans le secours et les charmes des autres, arracheront des louanges ; mais aussi ils feront naître la crainte et l'envie, deux sentiments absolument incompatibles avec l'amour et l'affection.

César avait tous les grands vices, et Caton toutes les grandes vertus, que comporte l'humanité ; mais César possédait les *leniores virtutes*, qui manquaient à Caton, et qui faisaient aimer César de ses ennemis mêmes, et lui gagnèrent les cœurs de tous les hommes en dépit de leur raison, tandis que Caton n'était pas même aimé de ses amis, malgré l'estime et le respect qu'ils ne pouvaient refuser à ses vertus ; et je suis tenté de croire que si César n'eût pas eu, et que Caton au contraire eût possédé, ces *leniores virtutes*, le premier eût tenté en vain d'asservir sa patrie, et le second eût sauvé la liberté de Rome. M. Addison, dans sa tragédie de Caton, dit de César, ce qui me paraît bien vrai :

Curse on his virtues, they've undone his country.*

Par là il entend ces petites, mais charmantes vertus, la douceur, l'affabilité, la complaisance et la bonne humeur. Le mérite d'un savant, le courage d'un héros, et la vertu d'un stoïcien, exciteront l'admiration ; mais si le savoir est accompagné d'arrogance, le courage de férocité, et la vertu d'une sévérité inflexible, l'homme ne sera point aimé. L'héroïsme de Charles XII, roi de Suède, si son courage brutal mérite ce nom, fut universellement admiré, mais l'homme ne fut aimé de personne ; au lieu que Henri IV, roi de France, qui avait autant de courage, et qui eut des guerres plus longues à soutenir, fut généralement aimé en raison de ces petites vertus de la vie sociale. Telle est la nature humaine, que nos esprits sont, pour l'ordinaire, les dupes de nos cœurs, c'est-à-dire, de nos passions ; et le plus sûr moyen d'atteindre aux premiers, est de subjuguier les seconds, ce qui ne peut se faire que par les *leniores virtutes* seules, et par la dextérité à les mettre en œuvre. Par exemple, la politesse insolente d'un orgueilleux choque beaucoup plus, s'il est possible, que sa dureté ne pourrait faire, parce que vous voyez à la manière dont il s'en acquitte qu'il s'imagine que c'est pure condescendance de sa part, et que sa bonté seule vous accorde une chose à laquelle, de vous-même, vous n'auriez aucun droit de prétendre. Il vous annonce sa protection par un signe de tête accompagné d'un sourire, au lieu de vous témoigner son amitié par un salut ordinaire : et c'est une permission qu'il vous donne, plutôt qu'une invitation, à vous asseoir, à vous promener, à boire et à manger avec lui.

La libéralité mesquine d'un homme orgueilleux de ses richesses insulte souvent à la détresse qu'il soulage ; il a soin de vous faire sentir votre propre misère et la dif-

* Maudites soient ses vertus, elles ont causé la ruine de sa patrie.

férence qui se trouve entre votre situation et la sienne, en insinuant que l'une et l'autre sont méritées, la vôtre par votre folie, et la sienne par sa sagesse. Le pédant arrogant ne communique point ses connaissances ; il les promulgue ; il ne vous les donne point, il vous les inflige ; et il désire plus encore, s'il est possible, vous prouver votre ignorance que montrer ce qu'il peut savoir. De pareilles manières, non seulement dans les cas que je cite, mais également dans tous les autres, choquent et révoltent ce fonds d'amour-propre et de vanité qui est dans le cœur de tous les hommes, et efface à nos yeux l'obligation de la faveur que nous avons reçue, en nous rapellant le motif qui nous l'a value, et la forme sous laquelle elle est arrivée.

Ces défauts indiquent les qualités opposées, et votre bon sens suffira pour les suggérer.

Londres, le 8 Janvier, 1750.

MON CHER ENFANT,

Je vous ai rarement écrit sur la religion et sur la morale : je suis persuadé que votre seule raison a suffi pour vous donner de justes notions de l'une et de l'autre. Elles parlent pour leur propre compte mieux qu'on ne pourrait faire : si cependant elles avaient besoin de renfort, vous en avez sous la main, dans M. Harte, le précepte et l'exemple. . . . Vous ne devez en aucune manière paraître approuver, encourager ou honorer de vos applaudissements, ces idées libertines qui s'attaquent en même temps à toutes les religions ; lieux communs qui montrent la corde, et sont le fait des demi-savants et des petits philosophes. Ceux même qui sont assez sots pour rire de leurs sarcasmes, ont cependant assez de sagesse pour se défier de leur caractère. . . . Lors donc que vous vous trouvez en compagnie avec ces prétendus

esprits-forts, ou ces libertins sans cervelle, qui tournent toutes les religions en ridicule pour faire montre de leur esprit, ou qui y renoncent ouvertement pour mettre le comble à leur dérèglement ; qu'aucun mot, qu'aucun regard de votre part, n'exprime la moindre approbation ; au contraire, que le plus grave silence exprime fortement votre répugnance ; mais n'entrez jamais en matière, et évitez de telles controverses, toujours vaines et malséantes. Tenez pour certain que tout homme qui passe pour n'avoir point de religion est regardé de mauvaise œil, et perd toute confiance, malgré les brillantes et pompeuses épithètes qu'il peut prendre, d'*esprit fort*, de *libre penseur* ou de *philosophe*. * * * *

Ce n'est pas assez que votre caractère moral soit irréprochable ; il faut de plus, comme la femme de César, qu'il soit à l'abri de tout soupçon. La moindre tache ou souillure qui y tombe est fatale ; rien ne dégrade et n'avilit davantage, puisqu'il en résulte mépris et aversion. Il y a cependant dans le monde des misérables si dissolus qu'ils rejettent toutes notions de bien ou de mal en morale, comme choses simplement locales, et soutiennent qu'elles dépendent entièrement des coutumes et des usages des différents pays ; bien plus, il y a des malheureux plus incompréhensibles encore, s'il est possible ; ce sont ceux qui affectent de prêcher et de répandre ces sentiments absurdes et infâmes, quoiqu'ils ne les croient pas eux-mêmes. Ceux-là sont les singes du diable. Évitez de tout votre pouvoir le contact de pareilles gens, qui font rejaillir sur ceux qui les fréquentent le déshonneur et l'infâmie. Cependant, comme il peut arriver, par accident, que vous tombiez en de telles compagnies, ayez grand soin que ni complaisance, ni bonne humeur, ni transport à la suite d'un joyeux festin, ne vous entraîne à faire semblant d'acquiescer, et encore moins d'applaudir, à de si infâmes principes. D'un autre côté, ne disputez

point et n'entrez point dans des arguments sérieux sur un si indigne sujet. Contentez-vous de dire à ces *faux apôtres* que vous savez bien qu'ils ne parlent pas au sérieux ; que vous avez d'eux une meilleure opinion que celle qu'ils veulent donner, et que vous êtes sûr qu'ils ne voudraient point pratiquer la doctrine qu'ils prêchent. Mais en même temps prenez bonne note de pareilles gens pour les fuir ensuite à tout jamais.

* * * * *

S'il est un seul cas où l'affectation et l'ostentation soient pardonnables, c'est lorsqu'il s'agit de moralité, quoique, dans ce cas-là même, je ne vous conseille pas une pompe de vertu pharisaïque ; je vous recommande la plus scrupuleuse sollicitude pour votre caractère moral, et le plus grand soin à ne rien dire et ne rien faire qui puisse le tacher, même le plus légèrement.

* * * * *

Il y a un des vices ci-dessus mentionnés, dans lequel des gens bien élevés, et qui ont au fond de bons principes, se laissent tomber quelquefois, faute d'idées justes sur l'adresse, la dextérité, et sur ce que nous commande notre propre défense ; je veux parler du mensonge, quoiqu'il soit toujours suivi de plus d'infamie et de dommage qu'aucun autre vice. La prudence et la nécessité de cacher souvent la vérité, porte insensiblement les hommes à la violer. C'est le seul art des petites capacités, et l'unique refuge des esprits de bas étage. Il y a au contraire autant de prudence et de devoir à cacher à propos la vérité, qu'il y a de déshonneur et de sottise à mentir en quelque occasion que ce soit. Je vais vous proposer un cas qui s'applique à votre carrière future : je suppose que vous soyez employé dans une cour étrangère, et que le ministre de cette cour soit assez absurde, assez impertinent, pour vous demander le contenu de vos instructions ; lui ferez-vous un mensonge, qui, aussitôt

qu'il sera connu, ce qui ne peut manquer d'arriver, ruinera votre crédit, flétrira votre caractère, et vous rendra inutile? Non. Lui direz-vous la vérité, et trahirez-vous ainsi votre mandat? Pas plus l'un que l'autre. Mais vous lui répondrez avec fermeté qu'une telle question a de quoi vous surprendre; que vous êtes persuadé qu'il n'attend point de réponse de vous; mais que, à tout événement, vous ne lui en ferez certainement aucune. Une pareille réponse lui donnera confiance en vous; il concevra de votre véracité une opinion dont vous pourrez par la suite tirer en toute conscience de beaux avantages. Mais si, dans les négociations, vous êtes regardé comme un menteur et comme un fourbe, on ne mettra aucune confiance en vous; on ne vous fera aucune communication, et vous serez dans le cas d'un homme qui a été marqué à la joue, qui, par ce signe d'infamie, ne peut plus désormais gagner honnêtement sa vie, même le voulût-il, et se trouve condamné à rester voleur.

Londres, le 5 Février, 1750.

MON CHER AMI,

Il y a fort peu de gens qui sachent ménager leur fortune, et moins encore qui entendent l'économie du temps; et cependant de ces deux biens le dernier est le plus précieux. Je souhaite cordialement que vous tiriez un bon parti de l'un et de l'autre; vous voilà d'un âge où il est temps que vous y pensiez sérieusement. Les jeunes gens sont portés à croire qu'ils ont tant de temps devant eux qu'ils en peuvent gaspiller autant qu'il leur plaît, et qu'ils en auront toujours assez de reste, de même qu'une grande fortune a souvent poussé à une profusion ruineuse. Erreur fatale, dont on se repent infailliblement, mais toujours trop tard. Le vieux M. Lowndes, le fameux secrétaire de la trésorerie, sous les règnes du roi Guillaume,

de la reine Anne, et du roi George I^{er}, avait coutume de dire : *prenez soin des sous, et les guinées prendront soin d'elles-mêmes*. C'est à cette maxime, qu'il ne se contentait pas de prêcher, mais qu'il pratiquait exactement, que ses deux petit-fils doivent à présent la fortune considérable qu'il leur a laissée.

La même vérité s'applique au temps : et je ne puis trop vous recommander d'avoir soin de ces minutes, de ces quarts d'heures, dans le cours de la journée, que certains gens croient trop peu de chose pour y faire attention, mais qui, si on les ajoutait les uns aux autres, à la fin de l'année, monteraient à une somme considérable. Par exemple, vous avez un rendez-vous à midi, à tel endroit ; vous sortez à onze heures pour aller rendre auparavant deux ou trois visites ; vous ne trouvez personne ; au lieu de passer sans profit ce temps intermédiaire dans un café, et peut-être tout seul, retournez au logis, écrivez une lettre par provision, pour le jour de poste prochain, ou prenez un bon livre, je ne dis pas un volume de Descartes, de Malebranche, de Locke, ou de Newton, pour n'y faire qu'un plongeon, mais quelque livre raisonnablement amusant, et des pièces détachées, comme Horace, Boileau, Waller, la Bruyère, etc. ; ce sera autant de temps de sauvé, et qui ne sera nullement mal employé. Bien des gens perdent beaucoup de temps à lire ; car ils lisent des livres frivoles et inutiles, tels que les Romans absurdes des deux derniers siècles, où sont insipidement mis en jeu des caractères qui n'ont jamais existé, et où des sentiments que personne n'éprouva jamais sont emphatiquement analysés ; les rêveries et les extravagances orientales des *Nuits arabes* et des *Contes mogols* ; ou les nouvelles et faibles brochures dont fourmille à présent la France, telles que les *Contes de fées*, *Réflexions sur le cœur et l'esprit*, *Analyse des beaux sentiments*, et autres sottises de la sorte, toutes inutiles et frivoles, qui nourrissent et fortifient l'esprit,

comme la crème fouettée nourrit le corps. Attachez-vous aux livres les plus accrédités dans chaque langue ; tels que les célèbres poètes, les historiens, orateurs, et philosophes ; par ce moyen (pour me servir d'une métaphore de la Cité) vous ferez cinquante pour cent de ce temps dont d'autres ne tirent que trois ou quatre, ou probablement rien du tout.

Bien des gens perdent le meilleur de leur temps dans une honteuse paresse : ils s'étendent et bâillent dans un fauteuil, se disent à eux-mêmes qu'il n'ont point le temps de commencer quelque chose qui se fera aussi bien un autre jour. Une disposition pareille est fort à plaindre, et ferme la porte aux connaissances et aux affaires. A votre âge, vous n'avez aucun droit à rester oisif ; cela n'appartient qu'à moi qui suis *emeritus*. Vous venez à peine d'être lancé dans le monde : aussi devez-vous être actif, diligent et infatigable. Si jamais vous formez le dessein de commander avec dignité, il faut obéir avec empressement. Ne remettez jamais à demain ce que vous pourriez faire aujourd'hui.

L'activité est l'âme des affaires, et rien ne contribue davantage à l'activité que la méthode. Faites-vous une méthode pour chaque chose, et attachez-vous y autant que des incidents inattendus ne s'y opposent point. Fixez une certaine heure et un jour dans la semaine pour tenir vos comptes, et maintenez-les dans le meilleur ordre. Par là, ils vous coûteront peu de temps, et vous ne serez jamais exposé à ce qu'on vous trompe de beaucoup. Quelques lettres et quelques papiers que vous jugiez à propos de garder, classez-les, et liez-les ensemble avec ordre, afin qu'en cas de besoin vous les puissiez trouver sur le champ. Faites-vous aussi une méthode pour vos lectures, auxquelles vous devez quelques heures de vos matinées. Suivez un livre jusqu'au bout, et non sans suite et sans méthode, comme font beaucoup de gens qui

lisent légèrement des morceaux détachés de divers auteurs sur des sujets différents. Ayez un petit cahier pour toutes les notes intéressantes que vous puiserez dans vos lectures, et cela pour venir en aide à la mémoire, et non pour étaler des citations pédantesques. Ne lisez jamais l'histoire sans avoir, auprès de vous, des cartes géographiques et des tables chronologiques, auxquelles il faut avoir constamment recours ; sans cela l'histoire n'est qu'un amas confus de faits. J'ai à vous recommander encore une autre méthode, qui m'a été très utile, même dans l'âge le plus dissipé de ma vie, c'est de vous lever tôt, et à la même heure chaque matin, quelle que soit l'heure où vous vous soyez couché la nuit précédente ; ceci vous procurera une heure ou deux de lecture ou de réflexion, avant que les interruptions ordinaires du matin commencent : votre santé y trouvera son compte aussi, car cela vous forcera de vous aller coucher de bonne heure, au moins une nuit sur trois.

Peut-être direz-vous, comme beaucoup de jeunes gens, que tant d'ordre et de méthode est un vrai tourment, bon tout au plus pour des cerveaux stupides, mais insupportable pour l'esprit noble et ardent de la jeunesse. Je le nie, et je soutiens au contraire que cela vous procurera, tout à la fois, plus de temps et de goût pour le plaisir ; et loin de vous incommoder, après un mois de ce régime, il vous serait bien difficile de vous en passer. Les affaires aiguissent l'appétit et réveillent le goût pour le plaisir, comme l'exercice fait trouver le repas meilleur : mais les affaires ne se peuvent bien faire sans méthode : elles préparent l'esprit aux plaisirs.

Londres, le 28 Janvier, 1751.

MON CHER ENFANT,

Il m'a été présenté l'autre jour un billet au porteur, de quatre-vingt-dix livres sterling, que vous aviez, assurait-on, tiré sur moi. Je fis d'abord difficulté de payer, non en raison de la somme, mais parce que vous ne m'aviez point adressé de lettre d'avis, ce qui se pratique toujours en pareille affaire, et qui plus est, parce que je ne voyais pas que vous l'eussiez signé. Celui qui me le présenta me pria de l'examiner de plus près, disant que je découvrirais votre nom au bas. Je le regardai de nouveau, et, avec le secours de mes lunettes, j'aperçus que ce que j'avais pris d'abord pour la marque particulière de quelqu'un, était effectivement votre nom, écrit plus mal et plus imperceptiblement que je ne l'avais vu de ma vie. Je ne saurais écrire aussi mal ; mais c'était approchant comme ceci. Cependant je payai à tout hasard, bien que j'eusse mieux aimé perdre mon argent que de reconnaître pour la vôtre une pareille signature. Tous les gens comme il faut et les gens d'affaires, écrivent invariablement leur nom de la même main, afin que leur signature soit si bien connue qu'on ne puisse aisément la contrefaire : et ils signent généralement en plus gros caractères que le reste ; tandis que votre signature, à vous, était écrite en caractères plus petits et pires que votre écriture courante. Ceci m'a fait penser aux mille accidents auxquels vous vous exposez en écrivant si mal. Par exemple, si vous écriviez de cette manière au secrétaire d'Etat, on enverrait d'abord votre lettre à l'expert, comme contenant des secrets importants que l'on ne pourrait confier au caractère ordinaire. Si vous écriviez ainsi à un antiquaire, qui saurait que vous êtes un savant, il tâcherait de déchiffrer votre lettre avec un alphabet Runique, Celtique, ou Sclavonien, sans jamais soupçonner que ce soit un caractère moderne.

* * * * *

Je vous ai souvent dit que quiconque a l'usage de ses yeux et de sa main peut se donner l'écriture qu'il lui plaît. Une preuve que cela dépend de vous, c'est que vous écrivez très bien le Grec et l'Allemand, que vous n'avez jamais appris à écrire d'un maître : tandis que votre main ordinaire, qui est l'œuvre d'un maître, est indignement mauvaise et intolérable et pour les affaires et pour les relations courantes. . . . Je vous conseille donc d'avoir à Paris un bon maître d'écriture, et de vous appliquer un mois seulement, ce qui suffira ; et je vous assure qu'il est plus important que vous ne pensez d'écrire comme il faut et nettement. Vous direz peut-être, et il se peut que cela soit, que, quand vous écrivez si mal, c'est parce que vous êtes pressé. A cela je répons : pourquoi êtes-vous jamais pressé ? Un homme de bon sens peut se presser, mais il ne fait jamais les choses avec précipitation, parce qu'il sait qu'il est impossible de bien faire ce qu'on fait à la hâte. Il peut être pressé de dépêcher une affaire ; mais il a soin que cela ne l'empêche pas de bien s'en acquitter. Les petits esprits perdent la tramontane lorsque l'objet, comme il arrive communément, se trouve trop fort pour eux. Ils courent, ils s'effraient, se cassent la tête, s'embrouillent et s'embarassent ; ils veulent faire tout à la fois, et ne font rien du tout. Un homme de sens prend le temps nécessaire pour bien faire ce qu'il fait, et son empressement à dépêcher une affaire ne paraît que par la continuité de son application ; il poursuit son objet avec calme et fermeté, et le finit avant d'en commencer un autre.

Je conviens que votre temps est bien rempli, et que vous avez force choses à faire ; mais souvenez-vous qu'il vaut mieux en faire bien la moitié, et laisser là le reste, que de faire le tout avec négligence.

Londres, ce 6 Janvier, 1752.

MON CHER AMI,

Je vous ai recommandé dans ma dernière de vous informer de la constitution de cette fameuse société, *la Sorbonne* ; mais comme je ne puis me reposer tout-à-fait sur l'activité de vos recherches, je vais vous donner ici quelques traits généraux de cet établissement : cela vous poussera peut-être à vous informer d'autres particularités que vous êtes plus à portée de connaître que moi.

Elle fut fondée par Robert de Sorbon, en 1253, pour seize pauvres étudiants en théologie, quatre de chaque nation de l'Université, dont le nouvel établissement fit partie. Depuis lors, ce collège s'est fort accru et enrichi, surtout par la libéralité et l'orgueil du cardinal de Richelieu, qui y fit ériger un édifice magnifique pour la résidence de trente-six docteurs de cette société. Outre cela, il y a six professeurs et autant d'écoles de théologie. Cette société, en effet, a été long-temps fameuse pour la science et les disputes théologiques. On y discute avec véhémence des questions inintelligibles, quoique jamais on ne puisse les résoudre par la raison. Les subtilités de la logique y tiennent en défiance le sens commun, et les raffinements mystiques défigurent la beauté et la simplicité si frappante de la religion naturelle. Une imagination extravagante forme des systèmes que des esprits faibles adoptent aveuglément, et contre lesquels protestent en vain le sens et la raison. Leur voix n'est pas assez forte pour être entendue dans les écoles de théologie. On ne dédaigne pas la politique dans ces lieux sacrés : on y agite et on y décide des questions, selon le degré de respect, ou plutôt de soumission, que le souverain veut bien témoigner à l'église. Le roi est-il esclave de l'église quoiqu'il soit le tyran des laïques ? on déclare damnable la moindre résistance à sa volonté ; mais s'il ne veut pas reconnaître la supériorité de leur

spirituel sur son temporel, ou seulement admettre leur *imperium in imperio*, qui est le moins qu'ils exigent, c'est chose méritoire, non seulement de lui résister, mais même de le déposer.

* * * * *

Je vous conseille d'aller à deux ou trois de ces disputes publiques, afin de connaître la forme et la substance de ces exercices scolastiques. Voyez toutes ces choses-là, je vous prie.

Mais il y a une autre société religieuse, (on l'appelle ainsi du moins,) dont les moindres actes méritent attention, et font un texte d'utiles réflexions. Vous devinez bien que je veux parler de la société des RR. PP. Jésuites, établie dans l'an 1540, par une bulle du pape Paul III. Ses progrès, et je puis dire ses victoires, ont été plus rapides que celles des Romains, puisque, dès ce même siècle, elle gouverna toute l'Europe, et que, dans le suivant, elle étendit son influence sur le monde entier. Son fondateur fut un officier Espagnol, perdu de débauches, Ignace Loyola, qui, l'an 1521, ayant reçu au siège de Pampelune une blessure à la jambe, devint fou des souffrances de sa plaie, des reproches de sa conscience, et de la solitude où il se jeta et durant laquelle il lut la vie des saints. Le souvenir de ses péchés, un naturel violent, ingrédients ordinaires de l'enthousiasme, jetèrent ce fou dans une dévotion particulière à la Vierge Marie, dont il se déclara le chevalier errant, dans les mêmes formes que les anciens chevaliers des Romains se déclaraient les champions de quelque belle et incomparable princesse, qu'ils pouvaient par hasard avoir vue, mais qu'ils ne connaissaient le plus souvent que de nom. La Dulcinée del Toboso ne fut pas la première princesse que son fidèle et vaillant chevalier n'avait vue de sa vie. Cet enthousiaste s'en alla en Terre Sainte, d'où il retourna en Espagne, où il se mit à apprendre le Latin et la philosophie à trente-trois

ans ; de sorte qu'il y fit sans doute de grands progrès. Afin d'être secondé dans ses desseins insensés et funestes, il choisit quatre disciples, ou plutôt quatre apôtres, tous Espagnols, savoir Laynés, Salmeron, Bobadilla, et Rodriguez. Il composa alors les règles et la constitution de son ordre, qui fut, en 1547, appelé l'ordre des Jésuites, à cause de l'église de Jésus, à Rome, qui leur fut donnée. Ignace mourut en 1558, à l'âge de soixante-cinq ans, trente-cinq ans après sa conversion, et seize ans après l'établissement de sa société. * * * *

S'il faut détester, comme il est arrivé en effet, les principes moraux et religieux de cette société, il est juste pourtant d'admirer la sagesse de ses principes politiques. Cet ordre, comme corps, a été soupçonné des plus grands crimes, et convaincu de plusieurs ; mais il a, ou échappé à la punition, ou pleinement triomphé ensuite, comme en France, sous le règne de Henri IV. Les Jésuites ont, directement ou indirectement, gouverné les consciences et les conseils de tous les princes catholiques de l'Europe ; ils gouvernèrent presque la Chine pendant le règne de Cang-ghi ; et actuellement ils sont en possession du Paraguay, en Amérique, et sous la souveraineté de la couronne d'Espagne, qu'ils reconnaissent en droit et qu'ils déclinent en fait. Comme corps, ils sont détestés même des catholiques, sans excepter le clergé séculier et régulier ; et néanmoins, comme individus, ils sont aimés, respectés, et ils gouvernent partout où ils sont.

Il y a, je crois, deux choses qui contribuent principalement à leurs succès : la première est cette obéissance passive, aveugle, illimitée, qu'ils vouent à leur général (qui réside toujours à Rome) et aux supérieurs de leurs différentes maisons, qui sont nommés par lui. Ils observent tous cette obéissance au degré le plus étonnant, et je crois qu'il n'y a pas une société dans le monde dont

tant d'individus sacrifient leur intérêt particulier à l'intérêt général du corps : la seconde est l'éducation de la jeunesse, dont ils se sont exclusivement emparés : c'est là qu'ils donnent les premières impressions, les impressions durables ; et ces impressions sont toujours calculées pour le plus grand bien de la société. J'ai connu beaucoup de Catholiques, élevés par des Jésuites, qui, tout en détestant la société par leur raison et leurs lumières, y demeuraient attachés par habitude et par préjugé. Les Jésuites connaissent mieux que personne l'importance de l'art de plaire, et l'étudient plus que qui que ce soit ; ils se font tout à tous pour gagner, non point un petit, mais un fort grand nombre d'hommes. En Asie, en Afrique, et en Amérique, ils se font plus qu'à demi-païens, afin de convertir des païens dont ils font moins que des demi-chrétiens. Dans la vie privée, ils commencent à s'insinuer comme amis, deviennent favoris, et finissent par être directeurs. Leurs manières ne ressemblent à celles d'aucun autre ordre régulier au monde ; ils sont polis, aimables, engageants ; ils sont tous dressés avec soin à la destination particulière pour laquelle ils semblent avoir une aptitude naturelle. C'est pour cette raison que la plupart des Jésuites excellent en quelque objet particulier. Ils font même quelques élèves pour le martyre, en cas de besoin, comme le supérieur d'un séminaire des Jésuites à Rome le dit à lord Bolingbroke : *Ed abbiamo anchè martiri per il martirio, se bisogna.* * * * * *

Si vous voulez connaître leur morale, lisez les *Lettres Provinciales* de Pascal, où elle est établie d'après leurs écrits.

A tout prendre, il est certain qu'une société dont on dit si peu de bien et dont on pense tant de mal, qui non seulement subsiste, mais même fleurit, doit être gouvernée par une politique profonde. On donne toujours

comme preuve des talents supérieurs du cardinal de Richelieu, qu'étant haï de toute la nation et plus encore de son maître, il sut conserver son pouvoir malgré tous les deux.

Londres, ce 23 Janvier, 1752.

MON CHER AMI,

* * * * *

Je voudrais qu'il se fit un traité entre les théâtres Français et Anglais, dans lequel les deux parties se feraient des concessions considérables. Les Anglais sacrifieraient leurs privilèges notoires de violer toutes les unités, puis leurs massacres, leurs tortures, leurs corps morts et carcasses brisées, qu'ils exhibent si fréquemment sur la scène. Les Français devraient s'engager à y mettre plus d'action et moins de déclamation, et à ne pas y fourrer les choses au point d'approcher de l'impossible, par attachement trop scrupuleux pour les unités. Les Anglais devraient restreindre la licence de leurs poètes, et les Français accorder un peu de liberté aux leurs. Les poètes Français sont les plus grands esclaves de leur pays, et c'est beaucoup dire ; les nôtres sont les sujets les plus séditieux, les plus tapageurs de l'Angleterre, et c'est beaucoup dire encore. Après de telles conventions, on pourrait espérer enfin de voir des pièces où l'on ne serait ni endormi par une longue et monotone déclamation, ni épouvanté par la barbarie de l'action. L'unité de temps étendue, par fois, à trois ou quatre jours, et l'unité de lieu mise plus au large, soit dans une rue, soit dans une ville, sont toutes deux, je l'affirme, aussi naturelles que de resserrer l'une dans les vingt-quatre heures, et l'autre dans le même appartement.

Il faudrait aussi, selon moi, plus d'indulgence que les Français n'en accordent aux pensées et aux images bril-

lantes ; car s'il n'est pas, je l'avoue, fort naturel qu'un héros ou une princesse viennent débiter de si belles choses dans toute la violence de la douleur, de l'amour, de la rage, etc., néanmoins cela me paraît aussi tolérable que de les entendre se parler à eux-mêmes une demi-heure durant, ce qui doit avoir lieu nécessairement pour faire marcher la pièce sans avoir recours à une plus grande absurdité, les chœurs des anciens. La tragédie est de telle nature que nous devons nous préparer à l'illusion en y assistant ; il faut se prêter au charme, et je suis enclin à pousser cette complaisance un peu plus loin que les Français.

La tragédie doit être quelque chose qui dépasse les proportions de la vie ; autrement elle ne nous affecterait pas. Dans la nature, les passions les plus violentes sont muettes ; il faut qu'elles parlent dans la tragédie, et parlent avec dignité. De là, la nécessité de les écrire en vers, et par malheur pour les Français, à cause du défaut d'énergie de leur langue, en vers rimés. Voilà pour quoi le stoïque Caton en expirant à Utique, exhale des rimes masculines et féminines, à Paris, et rend le dernier soupir à Londres, dans les vers blancs les plus harmonieux et les plus corrects.

C'est autre chose dans la comédie, qui doit être la vie commune et pas un iota de plus. Chaque caractère doit dire sur la scène, non seulement tout ce que commande la situation qui est offerte, mais exprimer encore la forme qu'il aurait dans le monde. C'est pour cette raison que je ne puis accorder la rime dans la comédie, à moins qu'on ne la mette à la bouche d'un poète insensé. Mais il est impossible de se faire illusion au point (et cela n'est pas nécessaire dans la comédie) d'admettre qu'un vieux coquin d'usurier trompe, ou que *Gros-Jean* fasse des bévues, en débitant tous les deux les plus belles rimes du monde.

Quant aux opéras, ils sont essentiellement trop absurdes et trop extravagants pour mériter mention. Je les considère comme une scène magique arrangée pour plaire aux yeux et aux oreilles aux dépens de l'esprit ; et je regarde tous ces héros, ces princesses et ces philosophes, chantant, rimant et harmonisant, comme je regarde les collines, les arbres, les oiseaux et les bêtes, danser amicalement aux accords irrésistibles de la lyre d'Orphée. Toutes les fois que je vais à l'opéra, je laisse mon bon sens et ma raison à la porte avec ma demi-guinée, et je ne garde avec moi que mes yeux et mes oreilles.

Je vous ai fait ma profession de foi en fait de poétique, et je reconnais avoir autant commis de péchés contre le goût établi dans les deux pays qu'un franc hérétique en pourrait avouer contre la religion de l'un ou de l'autre ; mais mon âge me donne le privilège d'avoir un goût et des sentiments à moi, et de ne pas trop m'embarrasser de ce que les autres en pensent, avantage que la jeunesse, qui en a tant d'autres, ne peut s'arroger. Elle est obligée à l'occasion de se conformer extérieurement, jusqu'à un certain point, aux goûts, aux modes, et aux décisions. Un jeune homme peut avec une modestie convenable s'écarter, dans les sociétés privées, des opinions et des préjugés du public : mais il ne doit point les attaquer avec chaleur, ni, d'un ton doctoral, y opposer ses propres sentiments. Tâchez d'entendre et de connaître toutes les opinions ; recevez-les complaisamment : mais formez les vôtres avec calme, et produisez-les avec modestie.

Londres, le 11 Mai, 1752.

MON CHER AMI,

Je manque à ma parole en écrivant cette lettre ; mais je pêche du bon côté, puisque je fais plus que je n'avais promis. J'ai du plaisir à vous écrire, et peut-être y aurez-vous quelque profit. Un seul de ces motifs me suffirait ; je ne saurais résister aux deux.

Par votre dernière, je calcule que vous quitterez Paris d'aujourd'hui en huit : dans cette supposition, cette lettre pourra vous parvenir avant votre départ.

* * * * *

Autre chose que je vous recommande, non seulement en Allemagne, mais dans tous les pays du monde où vous irez, c'est de prêter une attention, je ne dis pas seulement réelle, mais bien visible, à qui que ce soit que vous parliez, à quiconque vous parle. Il n'y a rien de si brutalement choquant, et qu'on pardonne moins, qu'un air inattentif envers la personne qui nous parle. J'ai connu bien des gens qui se sont fait de mauvaises affaires pour des provocations que je regarderais comme beaucoup plus légères. J'ai vu bien des gens qui, lorsque vous leur parliez, au lieu de vous regarder et de vous suivre, portaient les yeux sur le plafond ou dans quelque coin de l'appartement, regardaient à la fenêtre, jouaient avec le chien, tournaient leurs tabatières, ou se tourmentaient le nez. Est-il rien qui décèle mieux un esprit petit, futile et frivole, et qui soit plus incivil ? N'est-ce pas déclarer ouvertement que le moindre objet mérite plus votre attention que tout ce que peut dire la personne qui vous parle ? Jugez des sentiments de haine et de ressentiment qu'un tel procédé doit exciter là où se rencontre un peu d'amour-propre ; et certes, j'en suis encore à connaître un homme qui n'en ait beaucoup. Je vous le répète encore, car il est fort nécessaire que vous ne l'oubliez pas ; cette sorte de vanité et d'amour-propre

est inséparable de la nature humaine, de quelque rang et de quelque condition que l'on soit : votre laquais même oublierait et pardonnerait plus volontiers une bastonnade que d'être traité en public avec hauteur et mépris. Soyez donc, je vous prie, non seulement en réalité, mais bien ostensiblement, attentif quand on vous parle ; de plus, prenez le ton des autres ; mettez-vous à l'unisson. Soyez sérieux avec ceux qui le sont, enjoué avec ceux qui sont gais, et badinez avec ceux qui aiment à badiner. En prenant toutes ces formes différentes, tâchez qu'elles paraissent sans gêne, et même toutes naturelles. C'est là la véritable versatilité ; une connaissance profonde du monde nous en montre l'utilité, et nous donne en même temps les moyens de l'acquérir.

Londres, ce 31 Mai, 1752.

MON CHER AMI,

Le monde est le livre et le seul auquel, à présent, je désire que vous vous appliquiez ; une connaissance profonde de celui-là vous sera plus utile que tous ceux que vous avez jamais lus. Laissez là le meilleur auteur du monde quand vous pouvez aller dans la meilleure des compagnies, et soyez sûr que vous changez pour le mieux. Cependant, comme la vie la plus agitée de plaisirs ou d'affaires laisse quelques moments de loisir chaque jour, pendant lesquels un livre est le seul refuge d'un être raisonnable, je veux à présent vous indiquer une méthode pour tirer de ces moments, qui sont ou doivent être très rares, le parti le plus avantageux. Ne perdez pas votre temps à lire des livres frivoles, triviaux, publiés par des auteurs désœuvrés ou faméliques, pour l'amusement des oisifs ou des ignorants. Ces sortes de livres fourmillent, pullulent journellement ; ne vous en occupez point, car ils n'amusez ni n'instruisent. *Certum pete finem*, ayez

quelque objet en vue dans ces moments de loisir, et poursuivez-le invariablement jusqu'à ce que vous l'ayez atteint, et ensuite passez à un autre.

* * * * *

Tout ce que j'ai dit peut se réduire à ces deux ou trois principes fort simples : 1^o lire peu et converser beaucoup ; 2^o ne lire aucun livre inutile dont vous ne tirez aucune instruction ; et 3^o que ceux que vous lisez tendent à un certain objet, y aient rapport, et qu'il y ait liaison entr'eux. Selon cette méthode, une demi-heure de lecture par jour vous mènera loin. Il y a peu de gens qui sachent employer leur temps à leur plus grand profit, lorsqu'ils en ont le loisir ; mais si à votre âge, en entrant dans la carrière, on en considérait la valeur, et si l'on plaçait chaque moment à intérêt, le fonds de savoir et de plaisir qu'une telle économie produirait est incroyable. Je me rappelle avec regret cette grosse somme de temps que j'ai dépensée en pure perte, sans avantage comme sans plaisir. Profitez de l'avis tandis qu'il en est temps, et jouissez de tous les moments. Les plaisirs ne nous suivent pas toujours jusqu'au terme de la vie ; on ne doit donc pas les négliger, et la plus longue vie est trop courte pour la science : aussi chaque moment est précieux.

Je suis surpris de n'avoir reçu aucune lettre de vous depuis que vous avez quitté Paris. J'adresse celle-ci à Strasbourg, comme mes deux dernières. J'adresserai la suivante à la poste de Mayence, à moins que je ne reçoive de vous, d'ici là, des instructions contraires. Adieu. Rappelez-vous les attentions ; elles seront pour vous un passeport dans la bonne compagnie.

Londres, le 22 7bre, 1752.

MON CHER ENFANT,

Le jour qui suivit la date de ma dernière, je reçus la vôtre du 8. J'approuve fort le voyage que vous avez dessein de faire, et je suis bien aise que vous alliez à Gohr avec le comte de Schulemburg. Je souhaiterais que vous vissiez tout de vos propres yeux, et entendissiez tout de vos oreilles, car je sais par une longue expérience qu'il n'est pas sûr de s'en rapporter aux autres. La vanité et l'intérêt nous font représenter faussement les choses, et la sottise bien plus encore. Il y a peu de gens d'assez de jugement pour rapporter les choses comme elles sont, et avec discernement ; et ceux qui en auraient assez pour cela ne manquent jamais, par un motif ou par un autre, d'ajouter ou de retrancher certaines circonstances.

Je considère la réception qu'on vous à faite à Hanovre comme l'heureux augure que vous serez bien accueilli partout ailleurs ; pour vous dire la vérité, c'était le lieu dont je me défiais le plus à cet égard. Mais il y a une certaine conduite, de certaines manières, qui ne peuvent manquer de surmonter toutes les difficultés de ce genre ; c'est pour les acquérir que vous voyagez encore, et que vous allez de cour en cour. Ces modes sont personnelles, locales et passagères ; elles varient et doivent leur existence à des accidents, au caprice et à l'humeur. Tout le bon sens et toute la raison du monde ne pourraient jamais les faire deviner : il n'y a que l'expérience, l'observation, et ce qu'on appelle l'usage du monde, qui les enseignent. Par exemple, c'est une marque de respect de s'incliner devant le roi de France ; c'est la coutume de faire une profonde révérence à l'empereur, et les monarques Asiatiques exigent qu'on se prosterne en leur présence. Ce sont des cérémonies établies, auxquelles il faut se conformer ; mais je défie le bon sens et la raison de nous dire pourquoi elles furent établies. Il en est

ainsi dans tous les rangs de la société, où sont établies certaines coutumes auxquelles on doit nécessairement se conformer, encore qu'elles ne résultent nullement du bon sens et de la raison. Comme par exemple, la très absurde, quoique très universelle, coutume de boire à la santé des gens. Y a-t-il rien dans le monde qui ait moins de rapport à la santé d'un autre que de boire un verre de vin ? Certainement le bon sens n'indiqua jamais cette coutume ; mais le bon sens me dit en même temps de m'y conformer, le bon sens indique d'être poli et de s'efforcer de plaire ; mais il n'y a que l'expérience et l'observation qui puisse en apprendre les moyens appropriés aux lieux, aux temps et aux personnes ; cette connaissance est le véritable but des voyages d'un homme comme il faut, s'il voyage comme il doit le faire. En fréquentant la bonne compagnie dans tous les pays, il devient lui-même cosmopolite : il n'est plus Anglais, Français, ou Italien ; il est Européen. Il adopte respectivement les meilleures manières de chaque pays : il est Français à Paris, Italien à Rome, et Anglais à Londres.

Ce beau résultat, je l'avoue, couronne rarement les voyages de mes compatriotes, qui n'ont ni le désir ni les moyens d'être introduits en bonne compagnie, à l'étranger. Premièrement, ils ont cette mauvaise honte qui les distingue partout ; en second lieu, ils ne parlent point de langue étrangère, ou bien ils s'en acquittent comme des barbares. Vous avez tous les avantages qui leur manquent ; vous savez les langues parfaitement, et vous avez toujours fréquenté la meilleure compagnie partout où vous avez été ; de sorte que vous devez être un Européen. Votre canevas est solide et fort, votre dessin est bon ; mais souvenez-vous qu'il vous manque le beau coloris du Titien, et les touches délicates et pleines de grâces du Guide. C'est à présent qu'il faut les acquérir. Il y a dans toutes

les bonnes compagnies un air distingué, un maintien, des manières et une phraséologie, qui ne s'acquièrent qu'à force de pratique et d'attention à ce qui s'y passe. Quand vous dînez ou soupez chez un homme comme il faut, observez soigneusement comment il fait les honneurs de sa table à ses différents convives ; faites attention aux compliments de félicitation et de condoléance que vous entendez faire par un homme bien élevé à ses supérieurs, à ses égaux ou à ses inférieurs ; observez son visage et son ton de voix : tout cela est utile quand on veut plaire. Il y a une certaine diction qui caractérise un homme de qualité ; il ne se contente pas de dire, comme John Trott, à un nouveau marié : *Monsieur je vous souhaite grand plaisir*, ou à un homme qui vient de perdre son fils : *Monsieur, je suis désolé de votre malheur* ; le tout prononcé d'un air indifférent. Il dira la même chose en effet, mais d'un façon plus élégante, moins triviale, et du ton qui convient à la situation ; il s'avancera avec empressement, avec vivacité, et le sourire à la bouche, vers le nouveau marié, et en l'embrassant, il lui dira, peut-être : " Si vous rendez justice à mon attachement pour vous, vous jugerez de la joie que je ressens à cette occasion, bien mieux que je ne puis l'exprimer, etc." Il s'avancera vers celui qui est dans l'affliction, d'un pas lent, avec une contenance grave, et pourra dire d'un ton de voix plus bas : " J'espère que vous me rendrez la justice d'être convaincu que je suis sensible à tout ce qui vous touche, et que je prendrai toujours part à vos afflictions.

Londres, le 15 Janvier, 1753.

MON CHER AMI,

Je ne trouve jamais mon temps si bien employé que lorsque je vous le consacre. Il y a longtemps que je

vous en ai voué la plus grande partie, et actuellement il est à vous sans partage.

* * * * *

Les jeunes gens sont aussi enclins à se croire assez sages, que les ivrognes à se trouver assez de sobriété. Ils considèrent leur vivacité d'esprit comme un meilleur guide que l'expérience, qu'ils appellent de la froideur. Ils ne se trompent qu'à demi ; car, quoique la chaleur d'esprit, sans expérience, soit dangereuse, l'expérience, sans l'autre, est languissante et inutile. C'est dans cette union si rare que consiste la perfection : vous pouvez les réunir si vous le voulez ; toute mon expérience est à votre service, et je n'exige pas que vous me donniez en retour un grain de votre vivacité. Faites usage des deux : qu'elles s'animent et se gouvernent réciproquement. J'entends par chaleur d'esprit, la vivacité et la confiance de la jeunesse, qui l'empêchent d'apercevoir les difficultés ou les dangers d'une entreprise ; mais non pas ce que le sot vulgaire appelle de ce nom, et qui rend un homme susceptible, jaloux de son rang, soupçonneux d'être déprécié, et aigre, (c'est l'expression qu'ils emploient,) dans les réparties aux moindres occasions. C'est là un mauvais, un sot esprit, qu'on devrait chasser ; tel n'est pas l'esprit qu'un homme bien élevé puise dans la bonne compagnie. Les gens d'éducation basse et vulgaire, lorsqu'ils sont par hasard en compagnie, s'imaginent qu'ils sont le point de mire de l'attention de chacun. Si quelqu'un se parle à l'oreille, ils sont sûrs que c'est à leur sujet ; si l'on rit, c'est à leurs dépens, et s'il arrive de dire un mot à double entente, qui peut leur être appliqué par une interprétation forcée, ils sont convaincus que c'est à eux qu'on a songé ; sur quoi, les voilà tout déconcertés d'abord, puis furieux. Cette erreur est fort bien tournée en ridicule dans la pièce du *Stratagème*, où Scrub dit : " Je suis sûr qu'ils parlent de

moi, car ils éclatent de rire.” Un homme bien appris pense rarement, et ne semble jamais croire, qu’on le méprise, qu’on lui manque d’égards et qu’on le tourne en ridicule en compagnie, à moins que cela ne soit si marqué que son honneur l’oblige d’y répondre comme il doit ; mais les honnêtes gens ne se boudent jamais. J’admets qu’il est très difficile d’avoir sur soi assez d’empire pour se comporter avec aisance, avec franchise et urbanité, vis-à-vis de gens qui, ne dissimulant point leur aversion, nous traitent avec dédain, et nous nuisent autant qu’il leur est possible, sans s’exposer aux conséquences ; mais je maintiens qu’il est nécessaire de le faire.

Londres, ce 20 9bre, 1753.

MON CHER AMI,

Il nous manque à présent deux postes de Hollande ; de sorte que je n’ai à vous accuser réception d’aucune lettre. Néanmoins vous savez par une longue expérience que cela ne m’empêche pas de vous écrire. Je reçois toujours vos lettres avec plaisir ; mais je tâche que vous receviez les miennes avec profit, préférant toujours votre avantage à mon plaisir.

Si vous vous trouvez bien établi et naturalisé à Manheim, restez-y quelque temps, et ne quittez pas le certain pour l’incertain : mais si vous pensez pouvoir être aussi bien ou mieux établi à Munich, allez-y aussitôt qu’il vous plaira, et si vous êtes trompé dans votre attente, vous pouvez toujours retourner à Manheim. Je vous ai marqué dans une lettre précédente que vous passerez le carnaval à Berlin. Je pense que ce séjour vous plaira et vous profitera ; cependant faites comme vous voudrez, mais donnez-moi avis de votre résolution. Ce roi et ce pays ont, et auront, tant de part aux affaires de l’Europe, qu’ils méritent bien d’être étudiés à fond.

Si, où vous êtes actuellement, ou bien où vous serez dans la suite, vous parlez plus souvent telle langue que telle autre, que ce soit le Français, l'Allemand, ou l'Anglais, je vous recommande instamment la plus grande attention à la convenance et à l'élégance du style : employez les meilleurs mots que chaque langue peut vous fournir ; évitez la cacophonie, et que vos périodes soient aussi harmonieuses que possible. Je n'ai pas besoin, j'en suis sûr, de vous dire ce que vous avez senti souvent, combien l'élégance de la diction orne les meilleures pensées, et fait passer les plus mauvaises. Dans la Chambre des Communes, c'est presque là tout, et réellement aussi dans toute réunion, soit publique, soit privée. Les paroles, qui sont la parure des pensées, exigent certainement plus de soin que les habits, qui ne servent qu'à orner la personne, et qui cependant méritent leur part d'attention. Si vous vous appliquez au style dans une langue, cela vous donnera l'habitude d'y songer dans une autre ; et si une fois vous parlez Français ou Allemand très élégamment, votre Anglais n'en sera que meilleur après. Je vous le répète encore, et pour la millième fois, ne travaillez plus à présent qu'à acquérir les qualités d'ornement. Ceux-là connaissent bien mal le monde, et parlent en dépit du bon sens, qui nous vantent la simplicité et le solide sans ornements ; ils ne réussiront en rien. Il y a long-temps que les hommes sont sortis de l'état de nature, et l'âge d'or de la simplicité primitive ne reviendra jamais. Que ce soit ou non pour le mieux, n'importe ; mais nous sommes raffinés. Des manières simples, un vêtement simple, et un langage simple, ne sont pas plus de mise dans le monde que des glands, des herbes et l'eau de la source voisine le seraient à table.

Il me survient quelqu'un qui m'interrompt au milieu de mon sermon ; ainsi bonsoir.

Londres, le 16 Avril, 1759.

MON CHER AMI,

Avec toute mon humble soumission à votre avis, j'ose dire encore que si le prince Ferdinand peut se tenir sur la défensive cette année, il aura beaucoup fait, vu la grande inégalité du nombre. Les petits avantages de faire un ou deux régiments prisonniers, ou d'en tailler un autre en pièces, ne sont que de bien petits articles dans le grand total ; ce ne sont là que les sous, les livres restent à venir. Je tiens pour sûr que ni les Français, ni la cour de Vienne ne voudront avoir le démenti de leur grand objet, qui est sans contredit le Hanovre ; car c'est là le *summa summarum*, et certainement ils prendront soin d'employer à ce dessein des forces auxquelles le prince Ferdinand ne pourra s'opposer avec les siennes. Bref, vous en verrez la fin, j'en augure mal. Si la France, l'Autriche, l'Empire, la Russie, et la Suède ne sont à la longue trop pesantes pour les deux électeurs de Hanovre et de Brandebourg, il faut qu'il y ait quelque pouvoir invisible, quelque divinité tutélaire qui s'entremettent miraculeusement en faveur de ce dernier.

* * * * *

Je suis fâché de vous dire que le *Gustave-Adolphe* de Harte ne prend pas du tout, et conséquemment ne se vend guère. Il est certainement instructif et riche quant au fond ; mais ce qui est certain aussi, c'est que le style en est exécration : je ne puis concevoir où il l'a été chercher, car c'est un genre nouveau et tout particulier. Il est rempli de latinismes, de gallicismes, de germanismes et de tous les *ismes*, excepté d'*anglicismes* : il est pompeux dans quelques endroits, dans d'autres bas et trivial. Sûrement, avant la fin du monde, il y aura des gens, et vous en particulier, qui finiront par découvrir que la forme en toute chose est au moins aussi importante que le fond ; que rien ne saurait plaire de l'un, sans beaucoup

d'élégance dans l'autre. Il en est de même de toute chose dans la vie : dans les écrits, dans la conversation, dans les affaires, le secours des grâces est absolument nécessaire, et quiconque pense vainement être au-dessus d'elles, verra qu'il est dans l'erreur lorsqu'il sera trop tard pour les courtiser.

Il vient de paraître une histoire du règne de Marie, Reine d'Ecosse, et du roi Jacques, son fils ; elle est d'un certain Robertson, Ecossais. Je ne crains pas de la comparer, pour la clarté, la pureté et la noblesse du style, aux meilleures histoires, sans en excepter Davila, Guicciardini, et peut-être Tite-Live. Son succès a été complet, conséquemment, et on en a déjà publié une seconde édition, qui est épuisée. Je suppose qu'on peut se la procurer, ou au moins l'emprunter, à Hambourg ; autrement je vous l'enverrais.

J'espère que vous prenez tous les matins les eaux de Pyrmont. La santé de l'esprit dépend si fort de la santé du corps, que ce dernier exige la plus grande attention.

Dieu vous envoie beaucoup de l'une et de l'autre !

Adieu.

Londres, le 27 Juin, 1759.

MON CHER AMI,

J'ai reçu vos deux lettres du 10 et du 13, par la dernière poste ; et je commencerai par y répondre en vous faisant observer qu'un homme sage, sans être stoïque, considère dans tous les malheurs qui lui arrivent, le bon et le mauvais côté ; car chaque chose à deux faces. J'ai suivi, strictement cette règle depuis bien des années, et j'ai trouvé par expérience qu'on peut tirer quelque bien de la plupart des maux, en les considérant sous toutes les faces, au lieu de s'attacher, comme font la plupart des hommes, au côté le plus triste de l'objet. Dieu merci,

le contre-temps dont vous gémissiez d'une façon si pathétique, n'est pas une de ces calamités qui n'admettent aucune consolation. Simplifions-le, et voyez à quoi il se réduit. Vous vous réjouissiez de l'espérance de venir ici le mois prochain, voir ceux qui auraient été charmés de votre retour ; cela ne se peut, et, pour des causes fort naturelles, il faut que vous passiez cet été à Hambourg et l'hiver prochain en Angleterre, au lieu de passer cet été en Angleterre et l'hiver prochain à Hambourg. Or, à bien considérer les choses, cet échange n'est-il pas à votre avantage ? L'été n'est-il pas préférable, pour votre santé et votre plaisir, à l'hiver, dans cette zone froide du nord ? Et l'Angleterre ne vous offrira-t-elle pas plus de plaisir en hiver, qu'une capitale déserte n'aurait fait en été ? Il s'en suit donc que vous gagnez à ce malheur.

Le voyage que vous vous proposez de faire à Lubeck, à Altona, etc., servira à vous distraire et à vous instruire ; car, à votre âge, on ne peut voir ni trop de lieux ni trop de gens. A l'âge que vous avez maintenant, je suppose que vous ne les verrez pas superficiellement, comme vous fîtes dans vos premiers voyages.

Toute l'affaire se réduit donc simplement à ceci : vous serez ici l'hiver prochain au lieu d'y être cet été. N'allez pas voir dans tout ce que j'ai dit, seulement la consolation d'un vieux philosophe à peu près insensible au plaisir et à la peine, à un jeune homme qui sent vivement l'un et l'autre. Non ; c'est la philosophie raisonnée, que l'expérience [et l'usage du monde m'ont enseignée, et que j'ai pratiquée depuis plus de trente ans. J'ai toujours tiré le meilleur parti de ce qu'il y a de mieux, et je n'ai jamais rendu le mal pire, en me tourmentant ; ce qui m'a fait passer par toutes les scènes variées de la vie, où j'ai été acteur, avec plus de plaisir et moins de peine que la plupart des autres. Vous direz peut-être qu'on ne peut changer sa nature, et que si une personne est née avec

une constitution mélancolique et impressionnable, et portée à voir les choses sous le jour le plus défavorable, ce n'est pas sa faute, car elle ne peut en changer. J'admets cela jusqu'à un certain point. Quoique nous ne puissions totalement changer notre nature, nous pouvons, néanmoins, en grande partie, la corriger par la réflexion et la philosophie : un peu de philosophie est une société fort nécessaire dans ce monde, où, même à l'égard des plus heureux, la somme des maux l'emporte sur celle des biens.

* * * * *

Je ne suis ni assez vieux encore, ni assez tenace pour faire la sourde oreille à l'objet de votre dernière lettre ; et pour vous faire voir que je l'entends, vous pouvez tirer sur moi deux cents livres, ce qui, je l'espère, vous tirera d'affaire, et au delà.

Bonsoir, *œquam memento rebus in arduis servare mentem* : ne vous laissez ni transporter ni décourager par les accidents de la vie.

Blackheath, le 30 7bre, 1766.

MON CHER AMI,

J'ai reçu hier avec beaucoup de plaisir votre lettre du 18 ; elle me fait considérer votre dernière attaque comme passée. Afin d'en empêcher le retour, j'approuve fort votre plan quant au midi de la France, où je vous recommande, pour votre principale résidence, Pezenas, Toulouse, ou Bordeaux ; mais ne vous laissez pas persuader d'aller à Aix en Provence ; je sais par expérience que c'est à la fois l'endroit le plus chaud et le plus froid du monde, à cause de l'ardeur du soleil de Provence, et de l'âpreté du vent des Alpes. Je vous recommande aussi particulièrement, pour votre mal de poitrine, de prendre deux fois par jour du lait d'ânesse ou, ce qui vaut mieux, de celui

de jument, et cela pendant six mois au moins. Mêlez, autant que faire se peut, des navets à vos aliments.

J'ai écrit, comme vous m'en avez prié, à M. Conway, secrétaire d'Etat ; mais je réponds d'avance qu'il n'y aura aucune difficulté à obtenir le congé que vous demandez.

Nul événement nouveau dans le monde politique, depuis ma dernière. Ainsi, Dieu vous bénisse !

Londres, le 29 8bre, 1766.

MON CHER AMI,

La dernière poste m'a apporté votre lettre du 17. Je suis bien aise d'apprendre que l'état de votre poitrine soit tant amélioré. Vous trouverez au midi de la France assez de lait d'ânesse ou de jument ; on en buvait lorsque j'y étais. Gûy Patin ne recommande à un malade d'autre docteur qu'un cheval, et d'autre apothicaire qu'une ânesse. Quant aux douleurs et à la faiblesse de vos membres, je vous en offre autant ; je n'en ai jamais été quitte depuis mon dernier rhumatisme. Je me sers de mes jambes autant que je puis, et vous devriez en faire de même, car elles ne font qu'empirer par le repos. Je ne puis à présent les exercer long-temps de suite, à cause de la faiblesse de mon âge ; mais je m'arrange, en m'y reprenant à plusieurs fois, de manière à marcher au moins deux heures par jour dans mon jardin ou dans la maison, selon que le temps le permet.

Je pars demain pour Bath, dans l'espoir d'un demi-rétablissement ; car tout l'art de Médée ne pourrait me le donner entier. Les grosses pièces de mon misérable navire sont trop usées pour pouvoir être réparées de façon à servir encore. Je verrai là le pauvre Harte, qui, me dit-on, est dans un pitoyable état, entre certains maux réels et d'autres imaginaires.

Je ne vous mande aucune nouvelle politique, pour

cette raison, entre bien d'autres, je n'en sais aucune. On s'attend à de grands événements pour cette session, qui ouvre le 11 du mois prochain ; mais de quelle sorte, personne ne le sait au vrai ; conséquemment chacun conjecture à sa façon. Lord Chatham vient en ville demain de Bath, où il est allé se refaire pour la campagne d'hiver ; il n'a jusqu'à présent qu'un assez pauvre assortiment d'*aides-de-camp*, et je ne sais où il en trouvera de meilleurs. Charles Townshend et lui sont déjà mal ensemble. Enfin je n'y vois goutte.

Cela étant, Dieu vous bénisse !

Bath, le 15 9bre, 1766.

MON CHER AMI,

Je reçois à l'instant votre lettre du 5, datée de Bâle. Je suis bien aise que votre poitrine soit soulagée, quoique peut-être aux dépens de vos jambes. Si l'humeur est goutteuse ou rhumatismale, mieux vaut encore qu'elle fût dans les jambes que partout ailleurs. J'ai consulté là-dessus Moissey, le grand médecin de l'endroit. Il dit qu'à pareille distance il n'ose rien prescrire ; que votre maladie peut avoir tant de différentes causes, qu'il faut qu'un médecin l'étudie de près et sur les lieux, c'est-à-dire, en un mot, qu'il ne sait pas de quoi il s'agit. Je vous dirai donc le cas dans lequel je me trouvais en 1732, et qui peut avoir quelque rapport avec le vôtre. J'avais été cette année-là dangereusement malade d'une fièvre, en Hollande, et quand je fus un peu rétabli, l'humeur fiévreuse tomba sur mes jambes, et les enfla à tel point, surtout le soir, que cela devint aussi douloureux pour moi que choquant pour les autres. Je revins en Angleterre les jambes en cet état, et je consultai Mead, Broxholme, et Arbuthnot : aucun d'eux ne me soulagea en rien ; au contraire, ils augmentèrent l'enflure en appliquant des

cataplasmes et des émoullients. Je restai ainsi près de six mois, jusqu'à ce que, voyant que nos docteurs ne me faisaient aucun bien, je résolus de consulter Palmer, le plus célèbre chirurgien de l'hôpital de Saint-Thomas. Il me dit de prime abord que les médecins avaient suivi une mauvaise méthode, vu que l'enflure de mes jambes provenait d'un relâchement et d'une faiblesse des vaisseaux cutanés, et qu'au lieu d'émoullients, il fallait appliquer des toniques. En conséquence, il me prescrivit de mettre tous les matins mes jambes jusqu'aux genoux dans de la saumure aussi chaude que je pourrais la supporter : il fallait qu'il y eût de la viande salée dans la saumure. Je le fis, et après avoir ainsi salé mes jambes pendant trois semaines environ, le mal céda absolument, et mes jambes n'ont jamais enflé depuis ce temps. Après ce que je viens de vous dire, il faut que je vous avertisse de ne pas faire usage de ce remède étourdissant, et sans la meilleure consultation qui se puisse donner là où vous êtes ; car si votre enflure provient d'une humeur goutteuse ou rhumatismale, il pourrait y avoir beaucoup de danger à appliquer un remède aussi astringent, et peut-être aussi répercussif, que la saumure. Ainsi, allez *piano* et sauf meilleur avis, après l'inspection des parties.

Bath, le 9 Xbre, 1766.

MON CHER AMI,

J'ai reçu, il y a deux jours, votre lettre du 26 du mois dernier. Je suis charmé que vous commenciez à ressentir les bons effets du climat où vous êtes. Je sais qu'il me sauva la vie en l'année 1741, après que les habiles et les ignorants m'eurent condamné. Dans cette excursion je restai trois ou quatre jours à Nîmes, où je crois qu'il y a plus de restes d'antiquité que dans aucune ville de l'Europe, l'Italie exceptée. Ce qu'on appelle

mal à propos la *Maison carrée*, est, selon moi, le plus beau morceau d'architecture que j'aie jamais vu, mais l'amphithéâtre est un édifice très pesant et très laid. S'il était en Angleterre, tout le monde jurerait que c'est l'œuvre de sir John Vanbrugh.

Cette ville-ci est à présent ce que vous l'avez vue autrefois. Il y a aux salles publiques grande foule d'oisifs et d'inconnus que je fréquente rarement ; de sorte que je passe mon temps très uniment : je prends l'air dans ma chaise de poste tous les matins, et je lis tous les soirs. A propos de lecture, je vous citerai un livre qui, je crois, vous procurera quelque plaisir ; au moins m'en a-t-il donné beaucoup ; il m'était resté inconnu jusqu'ici. Ce sont les *Réflexions sur la Poésie et la Peinture*, par l'abbé du Bos, en deux volumes in 8°. Je suppose que vous le trouverez dans toutes les grandes villes de France. La critique et les réflexions ont de la justesse et de la vivacité.

Peut-être attendez-vous de moi quelques nouvelles politiques ; mais je vous certifie que vous n'en aurez aucune, car aucun mortel ne peut rien comprendre à l'état présent des affaires. Huit ou neuf personnages de quelque importance se sont démis de leurs charges ; sur quoi lord C—— a fait des ouvertures au duc de B—— et à son monde ; mais ils n'ont pu s'entendre, et Sa Grâce partit tout en courroux le jour suivant pour Wooburne : ainsi cette négociation a tout-à-fait échoué. On est impatient de savoir qui lord C—— prendra ; car il lui faut quelqu'un ; même *lui* ne peut tenir seul *contra mundum*. Certes, on ne vit jamais les affaires dans cet état, ni en ce pays ni en nul autre. Quand ce ministère sera constitué, ce sera le sixième en six ans de temps.

* * * * *

Dieu vous bénisse !

Londres, le 13 Février, 1767.

MON CHER AMI,

Il y a si long-temps que je n'ai reçu de lettres de vous que je suis alarmé sur votre santé, et je crains que le midi de la France n'ait pas si bien réussi sur vous qu'il fit sur moi, en 1741, lorsqu'il m'arracha des mains de la mort. Faites-moi savoir, après la réception de celle-ci, comment vous vous portez, et où vous êtes.

Je n'ai aucune nouvelle à vous apprendre d'ici. Tout paraît suspendu, à la cour et dans le Parlement, jusqu'au retour de lord Chatham qui est aux bains, où il a été retenu au lit tout ce mois-ci, par une rude attaque de goutte ; et, à présent, il n'y a de pouvoir apparent que dans ses mains.

Dans les menues affaires qui se sont traitées jusqu'à ce jour à la chambre des Communes, Charles Townshend s'est donné des airs de ministre beaucoup plus que lord Chatham, je crois, n'approuvera. Néanmoins, puisque lord Chatham a jugé à propos de quitter la chambre des Communes, il ne peut se passer des talents de Charles, qui y manie les affaires à sa place avec beaucoup de dextérité.

Je ne vous envoie pas le bilan des mariages, des naissances et des décès : je m'imagine que vous voyez tout cela dans les journaux Anglais, dont plusieurs, je crois, vous sont envoyés. Votre ancienne connaissance, lord Essex, doit épouser cette semaine Henriette Baden, qui a 20,000 livres sterling comptant, et qui en peut attendre autant à la mort de son père.

Mon parent lord Strathmore doit épouser dans quinze jours miss Bowes, peut-être la plus grande héritière de l'Europe. Enfin, la frénésie matrimoniale fait rage à présent ; elle est devenue épidémique. Dieu vous bénisse et vous envoie la santé !

Londres, le 3 Mars, 1767.

MON CHER AMI,

J'ai reçu hier de vous deux lettres en même temps, toutes deux datées de Montpellier, l'une du 29 Décembre dernier, et l'autre du 12 Février ; mais je ne puis concevoir ce qu'il est advenu des miennes. Je vous assure que j'ai répondu à chacune des vôtres par le courrier suivant ; et il y a environ dix jours que je pris la plume, inquiet que j'étais de votre long silence. J'appréhendais que vous ne fussiez pas bien : mais votre lettre du 12 Février a dissipé toutes mes craintes. Le même climat qui a déjà tant fait pour votre santé, vous rendra probablement vos forces, avec un peu plus de temps, quoiqu'il ne faille pas vous attendre à être ce que vous étiez avant vos récentes maladies. Je m'aperçois que, depuis le dernier de mes grands rhumatismes, je ne puis marcher qu'une demi-heure à la fois ; ce que je ne mets pas seulement sur le compte de l'âge, mais sur la rude secousse que le mal a donnée à mes membres. D'ailleurs, je suis assez bien, eu égard à mon âge et à ma constitution usée.

Il faut vous répéter dans celle-ci comme dans ma dernière, que je n'ai aucune nouvelle à vous mander. Lord Chatham est enfin arrivé hier, accablé de goutte, et incapable de se remuer. Pendant son absence, Charles Townshend a parlé de lui de telle façon qu'à l'avenir il faut qu'ils soient ensemble ou beaucoup mieux ou beaucoup plus mal qu'ils n'ont été de toute leur vie.

Vendredi dernier, M. Dodeswell et M. Grenville firent la motion de diminuer d'un schelling par livre la taxe sur les terres ; à quoi la cour s'opposa ; mais elle fut battue de dix-huit voix. L'opposition triomphe beaucoup de cette victoire, quoique, je pense, sans raison. Il est évident que tous les propriétaires fonciers furent séduits par ce schelling par livre.

* * * * *

Vous faites bien d'aller à l'assemblée des États de Languedoc, quoiqu'ils ne soient que l'ombre des anciens États, alors qu'il y avait quelque liberté en France.

Londres, le 6 Avril, 1767.

MON CHER AMI,

J'ai reçu hier votre lettre de Nîmes, par laquelle je vois que plusieurs des nôtres se sont égarées. Celle-ci aura probablement la même destinée ; cependant, si elle parvient à M. Sarrazin, je présume qu'il saura où vous coucher en joue, car je vois que vous êtes en mouvement, et que Dresde est votre pôle. Je suis bien aise de voir que votre tournée méridionale vous ait parfaitement rétabli, en général ; car pour les jambes, vous ne devez pas vous attendre à ce qu'elles recouvrent jamais leur force et leur activité premières, après tant d'attaques de rhumatisme que vous avez essuyées. Je sais que mes membres, outre la débilité naturelle de la vieillesse, n'ont jamais été bien rétablis de la rude attaque de rhumatisme qui me tourmenta il y a cinq ou six ans. Je ne puis à présent marcher plus d'une demi-heure de suite, et cela clopin clopant.

Je ne puis vous faire le tableau de notre monde politique dont la situation est telle que, de ma vie, je n'ai rien vu de pareil. Lord Chatham a été si mal depuis deux mois qu'il n'a pu (quelques uns disent voulu) mettre la main ni l'oreille aux affaires ; et quant à ses sous-ministres, ils ne peuvent ou n'osent rien faire sans avoir reçu ses instructions ; de sorte que tout est resté en suspens. Je me figure que les choses ne peuvent pas longtemps demeurer ainsi ; et si lord Chatham quittait son poste, ou le monde, événements qui n'ont, ni l'un ni l'autre, rien d'improbable, je conjecture que ce qu'on

appelle le parti de Rockingham aurait beau jeu pour arriver au ministère. Mais ce n'est là qu'une conjecture, car je n'ai pas assez de *data* ni de *postulata* pour raisonner là-dessus.

Quand vous irez à Dresde, ce que, je l'espère, vous ne ferez pas avant le mois prochain, notre correspondance sera plus régulière. Dieu vous bénisse !

Londres, le 5 Mai, 1767.

MON CHER AMI,

Je présume, d'après votre dernière de Bâle, en date du 25, que cette lettre vous trouvera à Dresde, et je vous l'ai adressée là en conséquence. Lorsque vous m'aurez écrit un mot de votre arrivée à Dresde, je vous répondrai, et j'ajouterai quelque chose de mieux que la réponse même. Si vous vous plaignez du temps au nord de Besançon, que diriez-vous de celui que nous avons eu ici depuis deux mois, sans interruption ? Souvent de la neige, un vent du nord-est constant et très froid. J'écris cette lettre près d'un bon feu, et il neige en ce moment à gros flocons. Toutes mes espérances de fruit sont anéanties à Blackheath, et ce qu'il y a de pire, plusieurs de mes arbres ont eu le même sort que le fruit.

* * * * *

Les choses sont exactement ici dans la même situation qu'à la date de ma dernière. Lord Chatham est toujours mal ; il ne sort qu'une heure par jour pour prendre l'air dans son carrosse. Le roi, comme je le sais de bonne source, lui a envoyé messages sur messages pour l'engager à ne pas s'inquiéter de sa maladie, vu qu'il est résolu à le soutenir envers et contre tous.]

Dieu vous bénisse !

Londres, le 1^{er} Juin, 1767.

MON CHER AMI,

J'ai reçu hier votre lettre de Dresde, du 20 dernier, et suis charmé d'apprendre que vous soyez arrivé sain et sauf. Cette année a été partout un *annus mirabilis* pour le mauvais temps qui continue encore ici. Tout le monde a du feu et des habits d'hiver comme à la Noël. La ville est pleine de malades, et les morts subites ont été très fréquentes.

Je ne sais que vous dire à l'endroit des affaires publiques ; les choses restent *in statu quo* ; on ne fait rien. Il y a de grands changements sur le tapis, et je crois qu'ils s'effectueront bientôt, peut-être même la semaine prochaine ; mais quels sont ceux qui doivent être placés ou déplacés, c'est ce que je ne sais pas, quoique chacun s'en dise bien informé. Je suis porté à croire que ce sera un ministère mosaïque, composé de pièces rapportées des différents partis.

J'ai expédié votre subside vendredi dernier à M. Larpent, qui, je suppose, vous en a donné avis. Je crois qu'il viendra à-propos, vu le retard de paiement qu'ont essuyé tous les employés du dedans et du dehors. On parle de vous solder tous jusqu'à Noël. Les bas domestiques du roi meurent presque de faim.

Je suppose que vous avez déjà appris à Dresde que le comte de Brhul est actuellement marié, ou sur le point de l'être, avec lady Egremont ; elle a, avec ses appointements comme dame d'atour, un revenu de 2,500 livres sterling, outre 10,000 livres en argent, que lord Egremont lui a laissées. Cela sonnerait bien en écus d'Allemagne. J'en suis bien aise ; c'est un fort joli homme.

Dieu vous bénisse !

Blackheath, le 9 Juillet, 1767.

MON CHER AMI,

J'ai reçu votre lettre du 21 dernier, avec les propositions des réfugiés Français au sujet d'une souscription pour se faire bâtir un temple. Je les ai communiquées au peu de gens que je vois, mais sans le moindre succès. Ils m'ont dit, et il n'est que trop vrai, qu'aussi longtemps que tant de pauvres gens mourront littéralement de faim ici, à cause de la cherté des denrées, ils ne pouvaient penser à envoyer leur argent en pays étranger, pour un édifice qu'ils regardent comme inutile. Et réellement, je n'ai jamais vu de misère pareille à celle qui règne ici ; elle affecte le cœur et la bourse de ceux qui ont l'un et l'autre.

Contre l'attente de tout le monde ici, tout demeure dans le *statu quo*. Le général Conway, à la demande du roi, conserve les sceaux jusqu'à ce qu'il lui ait trouvé un successeur ; le lord président garde aussi sa place.

Lord Chatham a eu une rechute, et est plus mal que jamais ; il ne voit personne, et personne ne le voit. On dit qu'un médecin ignorant a arrêté sa goutte et l'a jetée sur les nerfs. C'est la plus mauvaise maladie qu'un ministre puisse avoir, car elle énerve son esprit. Il y a à présent ici un interrègne ; il est bientôt temps que nous voyions quel ordre sortira de ce chaos.

* * * * *

Vous dites qu'il y a beaucoup de maladies à Dresde ; je répons bien qu'il y en a actuellement au moins autant à Londres. Il y règne une maladie épidémique qu'on appelle du joli nom de l'*influenza*. C'est une petite fièvre dont personne ne meurt. J'ai échappé, je crois, en restant ici. Dieu vous délivre de toutes les maladies, et vous bénisse !

Londres, le 3 9bre, 1767.

MON CHER AMI,

Votre dernière lettre m'apporte de tristes nouvelles de votre santé. Pour les maux de tête dont vous vous plaignez, je vais hasarder de vous prescrire un remède qui fut pour moi un spécifique, alors que j'en étais fort tourmenté. C'était de mâcher dix grains de rhubarbe tous les soirs en me couchant, ou, ce que je crois meilleur encore, de prendre immédiatement avant dîner deux pilules de rhubarbe, de cinq grains chacune, qui, de cette manière, se mêlent avec les aliments. Je l'ai fait jusqu'à ce jour, et je m'en suis bien trouvé. Comme vous semblez craindre l'approche d'un hiver Germanique, je vous conseille d'écrire au général Conway, et de lui demander un congé pendant les trois mois les plus rigoureux de l'hiver; ce qu'il ne vous refusera pas, j'en ai la confiance. Si vous choisissez un climat pire encore, vous pouvez venir à Londres; mais si vous en préférez un plus chaud et meilleur, vous pourrez aller à Nice en Provence, où sir William Stanhope est allé passer son hiver; il sera, j'en suis sûr, charmé de votre compagnie.

J'irai à Bath samedi prochain : *Utinam ne frustrà!*

Dieu vous bénisse!

TROISIÈME PARTIE.

CHOIX DES LETTRES DE COWPER.

À LADY HESKETH.

Au Temple, ce 9 Août, 1763.

MA CHÈRE COUSINE,

Ayant promis de vous écrire, je m'empresse de dégager ma parole. C'est toujours un plaisir pour moi d'entretenir correspondance avec vous, mais surtout maintenant que mes journées se passent à lire les journaux et mes nuits à en rêver ; emploi rien moins qu'agréable pour une tête habituée depuis long-temps au luxe du choix de ses sujets, et laquelle, ne s'est pas plus occupée d'affaires que si elle s'était trouvée plantée sur les épaules d'un être bien plus opulent que moi. Le nigand en souffre à présent, et n'oubliera pas de si tôt la discipline qu'il a eu à subir dernièrement. Si je réussis dans l'effort douteux que je fais, j'aurai au moins la satisfaction de penser que les volumes que j'écris seront recueillis avec le plus grand soin pendant des siècles, et dureront aussi long-temps que la constitution Anglaise ; durée qui doit satisfaire la vanité d'un auteur, s'il possède une étincelle d'amour pour sa patrie. O ma bonne cousine ! si je vous ouvrais mon cœur, je mettrais devant vos yeux un étrange spectacle ; rien, je m'en flatte, qui pût vous choquer, mais bien des choses qui vous émerveilleraient. Je suis d'un caractère fort singulier, et différent de celui de tous les hommes avec qui j'aie jamais conversé. Certes, je ne suis pas absolument un sot ; et cependant j'ai plus de faiblesse que

le plus grand sot dont j'aie souvenance en ce moment. Bref, si j'étais aussi propre à être de l'autre monde que je le suis peu à être de celui-ci,—et Dieu me garde de le dire par vanité—je ne changerais pas de condition avec un saint, fût-il le plus grand de la Chrétienté.

À JOSEPH HILL, ESQ.

Huntingdon, le 24 Juin, 1765.

MON CHER JOSEPH,

La seule manière dont je puisse reconnaître les soins bienveillants que vous avez donnés à mes affaires pendant ma maladie, est de vous dire que, grâce à la miséricorde divine, je suis rendu à la jouissance d'une parfaite santé d'esprit et de corps. Vous l'apprendrez, je crois, avec plaisir, et tout ce que je saurais en être un pour vous je le ferais de bon cœur.

Je quittai St. Alban le dix-sept, et arrivai le même jour à Cambridge, où je passai quelques jours avec mon frère ; le vingt-deux, je me rendis ici. J'occupe un appartement qui me rappelle continuellement nos excursions d'été ; nous en avons occupé beaucoup de pires, peu de meilleurs ; et à tout prendre, excepté sous le rapport de la grandeur, celui-ci suffit à un garçon. Je ne suis pas tout-à-fait seul, ayant amené de St. Alban un domestique, vrai modèle de fidélité et d'affection pour son maître. L'espion Turc dit s'être passé de domestique afin de ne point avoir d'ennemi dans son intérieur : moi j'ai pris un serviteur parceque je voulais un ami dans la maison. On ne donne pas ordinairement pareilles louanges aux domestiques, qui, ordinairement aussi, ne les méritent pas. Mais le mien a été mis à l'épreuve pendant ma maladie, et aussi quand j'étais bien portant, et je n'ai jamais vu son pareil.

La rivière Ouse—j'oublie comment on écrit le mot—

est ce qu'il y a de plus agréable dans cette partie du monde ; elle est, je crois, aussi large ici que la Tamise à Windsor : rivière qui ne mérite pas mieux que l'Ouse l'épithète d'argentée, et dont les bords ne sont pas plus fleuris, ces attributs, strictement parlant, n'appartenant ni à l'une ni à l'autre. Fluellin dirait qu'elles se ressemblent comme les doigts de la main, et qu'il y a du saumon dans toutes deux. C'est, pour qui veut se baigner, une noble nappe d'eau ; j'en ferai cet usage trois fois par semaine ; je m'y suis plongé pour la première fois ce matin.

Je vous prie de me rappeler au souvenir de tous mes amis, tâchez que vous remplirez sans qu'il vous en coûte beaucoup. Faites surtout mes amitiés chez vous, et me croyez votre très affectionné,

W. C.

À LADY HESKETH.

Huntingdon, ce 1^{er} Juillet, 1765.

MA CHÈRE LADY HESKETH,

Depuis la visite que vous avez eu la bonté de me faire au Temple (seule fois où je vous vis sans plaisir), que n'ai-je pas souffert ? Et depuis qu'il a plu à Dieu de me rendre l'usage de ma raison, quelles n'ont pas été mes jouissances ! Vous savez par expérience combien il est agréable de sentir les premières approches de la santé après une fièvre ; et quelle fièvre que la fièvre cérébrale ! oh ! sentir ce feu s'éteindre, voilà véritablement un bienfait qu'il est impossible de recevoir sans la plus profonde reconnaissance. Quelque terrible que soit ce châtement, j'y reconnais le doigt d'une justice infinie ; il ne m'est nullement difficile non plus d'y apercevoir celui d'une miséricorde sans bornes : quand je considère l'effet que cette fièvre a eu sur moi, j'en suis extrêmement

reconnaissant, et, sans hypocrisie, la regarde comme le plus grand bien, après l'existence elle-même, que j'aie jamais reçu de la bonté divine. Je prie Dieu de me permettre d'envisager toujours la chose sous ce point de vue, et alors je serai sûr de continuer à être, comme à présent, parfaitement heureux.

Je vous écris ainsi afin que vous ne vous imaginiez pas que je suis un être abandonné, misérable; ce que vous pourriez fort bien être portée à penser, vu le grand éloignement où je me trouve de tous les amis que je possède dans ce monde—circonstance qui, avant ma maladie, n'eut pas manqué d'avoir cet effet;—mais mon affliction m'a montré, pour aller au bonheur, un sentier que sans elle je n'eusse jamais trouvé; et je sais, par une expérience de tous les jours, que la miséricorde de Dieu pour celui qui s'en croit l'objet, est plus que suffisante pour le dédommager de la perte de tous les autres biens.

• Vous pouvez maintenant informer tous ceux que vous jugez prendre un intérêt réel à mon bien être qu'ils n'ont que faire de s'inquiéter le moins du monde à l'égard de mon bonheur actuel. Vous ne croirez pas ce bonheur un songe, vous à qui j'ai dit sur quelle base il est fondé.

Ce que je viens d'écrire paraîtra à bien des gens tenir de l'enthousiasme; car nous sommes portés à donner ce nom à toute manifestation, dans les autres, d'une affection d'esprit vive, et que nous-mêmes n'avons pas éprouvée; mais vous, si bien partagée, et qui, pour cela, avez tant de graces à rendre; vous dont le caractère incline à la gratitude, vous ne jugerez pas ainsi.

Je vous prie de faire mes amitiés à Sir Thomas, et de croire que je suis très sensible à l'intérêt que vous avez manifesté en vous enquérant de mon état quand j'étais à St. Alban. À vous pour toujours,

W. C.

À LADY HESKETH.

Huntingdon, le 4 Juillet, 1765.

Je sors de la rivière Ouse, et prends la plume pour vous remercier, ma chère cousine, de votre aimable lettre. Qu'avez-vous dû penser de mon inexplicable conduite envers vous pendant la visite que je vous rappelais dans ma dernière lettre ? Je me souviens que je ne vous parlai point, et ne portai même pas mes regards sur vous. L'éclaircissement de ce mystère suivit bientôt après, il est vrai ; mais dans le moment, ma conduite a dû vous paraître inexplicable. Déjà le tumulte intérieurement était commencé, et mon silence n'était que le silence qui précède les éclats de la foudre. Quoiqu'il en fût, je suis bien aise que la seule fois où je n'ai pas su apprécier votre société ait été dans un moment de démence. C'est le premier exemple de la sorte, et, j'espère qu'il plaira à Dieu que ce soit le dernier. Comme l'affliction nous rend naturellement Chrétiens ! et alors que tout secours humain est vain, et que la terre entière est trop pauvre et trop frivole pour nous procurer un seul instant de paix ; comme il est impossible d'éviter de jeter les yeux sur l'Évangile !

* * * * *

Je regarde comme un exemple de la Providence la quelle m'a suivi pendant tout le cours de cet événement, qu'au lieu d'être confié aux soins d'un des médecins de Londres, si considérablement plus à proximité que je m'étonne qu'il n'en fût pas ainsi, on m'ait porté chez le docteur Cotton. Non seulement il me traita avec la plus vive tendresse, et me prodigua les plus grands soins pendant ma maladie, mais quand ma raison me fut rendue, alors que j'avais besoin de la conversation d'un ami pieux à qui je pusse ouvrir mon cœur sans réserve

sur le sujet de la religion, il m'eut été difficile de rencontrer quelqu'un mieux qualifié que lui pour cet objet.

Mon empressement et mon anxiété à me fixer dans mes opinions sur ce point, trop long-temps négligé, rendaient, tandis que mon esprit était encore faible et irrésolu, quelque assistance nécessaire. Le docteur, pareillement, n'était pas moins prêt à m'administrer des secours sur cet article, et cela, avec non moins de capacité que dans ce qui était plus immédiatement de son ressort. Combien de médecins auraient vu là un appétit irrégulier, et l'indice d'un reste de démence ! Mais si tel était le cas, mon ami était aussi fou que moi, et je m'estime heureux qu'il en fût ainsi.

* * * * *

J'appelle sur vous et sur Sir Thomas les bénédictions de Dieu. A vous pour la vie,

W. C.

À LADY HESKETH.

Huntingdon, le 5 Juillet, 1765.

MA CHÈRE LADY HESKETH,

Ma plume court si vite que vous commencerez à regretter de l'avoir mise en mouvement ; mais veuillez considérer que nous n'avons eu nulle communication, même par écrit, depuis près de deux ans, ce qui explique en partie le tourment que je vous cause de cette manière ; d'ailleurs, ma dernière lettre n'était point une réponse à la vôtre, et, par conséquent, je me regarde, comme étant encore votre débiteur. A dire le vrai, depuis long-temps je me promets une correspondance avec vous comme un de mes plus grands plaisirs.

Je vous aurais écrit de St. Alban, il y a déjà long-temps, mais je voulais premièrement faire quarantaine, et parce que cela m'accommodait, et aussi parceque je pensai que mes lettres venant de tout autre lieu seraient plus satis-

faisantes pour vous. Vous apercevrez que je me donne, à cet effet, suffisamment de temps, car je date mon rétablissement du 25 Juillet dernier, ayant été malade sept mois, et en bonne santé un an. Ce fut ce jour là que mon frère vint me voir ; quand il entra j'étais loin de me bien porter ; néanmoins, et quoiqu'il ne restât qu'un jour avec moi, sa compagnie servit à chasser mille délires et mille hallucinations qui me travaillaient encore, et le lendemain matin je me trouvai un être tout nouveau.

Mais parlons du présent. Ce que je connais déjà de cet endroit me plait fort. Avant-hier, Mr. Hodgson, ministre de la paroisse, me fit une visite. C'est un homme plein de sens, bon prédicateur, et qui remplit ses devoirs consciencieusement. Il est bien connu du docteur Newton, évêque de Bristol, auteur du traité des Prophéties, l'un des plus distingués de nos évêques, et qui a écrit la preuve la plus convainquante de la vérité du Christianisme, qui, à mon avis, ait jamais paru.

A un mille d'ici, environ, se trouve un village nommé Hertford. L'église est très-joliment située sur un plateau élevé, et la rivière en est si près qu'elle bat la muraille du cimetière. L'autre jour j'y trouvai une épitaphe dont j'ai fait en sorte de retenir les deux premiers vers parcequ'ils valent mieux que tout ce que j'y vis. C'est le sentiment d'une veuve, gravé sur la tombe de son mari.

“ Tu étais trop bon pour vivre avec moi dans ce monde,
Et moi, je n'étais pas digne de passer avec toi dans l'autre.”

Ce qu'il y a de pire par rapport à Huntingdon, c'est la distance de là à Cambridge. Mon frère et moi nous sommes à quinze milles l'un de l'autre, ce qui est un peu trop, vu que, en venant ici, mon but était de me rapprocher de lui. Je voudrais bien que ce jeune homme fût mieux connu dans la famille ; toutes les

bonnes qualités que ses plus proches parents eux-mêmes pourraient souhaiter trouver en lui, il les possède.

* * * * *

Adieu, ma bonne et chère cousine.

A vous pour la vie,

W. C.

À LADY HESKETH.

Huntingdon, le 14 7bre, 1765.

MA CHÈRE COUSINE,

Plus je reste dans cet endroit, mieux je m'y plais, et mieux j'en aime les habitants qui y sont fixés. Je suis fort bien avec pas moins de cinq familles, sans compter deux ou trois bons vieux qui, ainsi que moi, s'accrochent où ils peuvent. La dernière connaissance que je fis ici est celle de la famille Unwin, composée du père, de la mère, d'un fils et d'une fille, gens les plus accomodants et les plus sociables que vous ayez jamais connus. Le fils, âgé d'environ vingt-et-un ans, est le jeune homme le plus franc et le plus aimable avec qui je sois jamais entré en conversation. Il n'est pas encore arrivé à l'âge où la méfiance d'insinue en nous sous le masque de la sagesse, et place tout, excepté notre précieuse personne, à une distance infiniment grande de notre estime et de notre confiance. Aussi, on ne l'a pas plus tôt vu qu'on le connaît; et n'ayant rien à garder dans son cœur qui nécessite barreaux et verroux, il l'ouvre aux regards de tout venant. Le père, ecclésiastique, le destine au même état que le sien. Ce dessein, néanmoins, vient entièrement du jeune homme lui-même, et n'a d'autre cause que la sincérité que ce jeune homme a montrée en tous temps dans sa foi et son amour pour l'Évangile. Une autre connaissance que j'ai faite dernièrement est celle d'un M. Nichols, prêtre venu des provinces du Nord,

très pauvre, mais plein de bonté et très heureux. Deux fois par jour, tant que l'année dûre, il lit les prières ici ; il voyage à pied, dessert deux églises tous les dimanches de l'année ; l'aller et le retour faisant un voyage de 16 milles. Hier, j'ai soupé avec lui. Il me donna du pain et du fromage, et un cruchon de bière forte, brassée chez lui et sans doute par lui-même.

J'ai encore fait une autre connaissance dans M. —, vieillard grand et maigre, et non moins bon qu'il est maigre. Il ne boit que de l'eau, s'abstient de manger de la viande ; en partie, je crois, par un scrupule religieux (il est très religieux), en partie, par précaution de valétudinaire. Tous les matins à six heures, régulièrement, on le trouve à un mille de la ville, près d'une fontaine d'eau claire comme cristal, et que l'on compare à la source de Bristol. Comme nous sommes, lui et moi, très matineux, et les seuls de tout l'endroit qui nous promenons de grand matin, nous eûmes bientôt fait connaissance. Rien ne peut égaler sa profonde piété, si ce n'est la régularité qu'il observe en tout ; c'est le plus parfait chronomètre qui soit au monde. J'ai reçu aussi la visite de M. — ; c'est un homme de bon ton, instruit et sensé. Bref, je suis certain que si j'eusse parcouru toute l'Angleterre pour chercher où me fixer, je n'aurais pu faire un choix plus convenable, très-probablement, il eut été moins bon.

Vous espérez, dites-vous, qu'il n'est pas d'absolue nécessité pour notre salut que nous passions par l'épreuve des mêmes afflictions qui m'ont frappé. Non, ma chère cousine, Dieu agit envers ses enfants en père miséricordieux ; comme il le dit lui-même, il n'afflige pas volontiers les fils des hommes. Sans doute il en est beaucoup qui, placés par l'effet de sa providence hors de l'atteinte de tout grand mal et de l'influence du mauvais exemple, ont, dès leur enfance, participé à la grâce de son Saint

Esprit, de manière à ne jamais se permettre de triste offense contre lui. Puissiez-vous, jour par jour, l'aimer de plus en plus ! Car chaque jour, lorsque vos pensées se tourneront vers lui, vous le trouverez plus digne de votre amour. Et puissiez-vous enfin être élue par lui, pour l'amour de celui dont l'intercession en faveur de tous ses fidèles serviteurs ne saurait manquer de prévaloir.

A vous pour toujours,

W. C.

À LADY HESKETH.

Huntingdon, le 10 8bre, 1765.

MA CHÈRE COUSINE,

Je me plaindrais de votre long silence si je ne savais qu'on peut fort bien aimer les gens et n'être pas toujours d'humeur à leur écrire. D'ailleurs, j'ai la satisfaction d'être tout-à-fait certain que vingt fois vous vous êtes rappelé cette dette envers moi, et que chaque fois vous vous êtes résolue de l'acquitter : et peut-être pendant que vous restez ma débitrice, pensez-vous à moi deux fois plus souvent qu'il ne le compte était réglé.

C'est dans de telles réflexions que je trouve quelque adoucissement à la peine que j'éprouve de ne point recevoir de vos nouvelles. Je ne suis pas naturellement enclin à la jalousie ; mais quand même je le serais, je trouverais matière à me contenter dans les lettres que j'ai déjà reçues de vous. Je rends grâce à Dieu de votre amitié, et de celle de tous les bons cœurs qui m'accordent la leur ; comme aussi de toutes circonstances agréables qui contribuent, en ce lieu, à l'entretien de ma santé, et à la parfaite sérénité de mon esprit. Le souvenir du passé comparé au présent suffit pour combler en moi la mesure de reconnaissance : et être reconnaissant, n'est-ce pas être heureux ? Non que je me juge assez reconnaissant ; je ne le serai jamais assez dans cette

vie. Le cœur le plus chaud peut-être n'est touché que par accès, et souvent reste aussi insensible que le plus froid. Il en est ainsi du mien ; du moins, bien plus souvent que cela ne devrait être. Mais la miséricorde qui peut bien nous pardonner nos iniquités, ne s'appesantira jamais sur nos faiblesses. C'est à cette miséricorde que je vous recommande, ma chère cousine, en faisant des vœux pour votre félicité.

Je suis pour la vie

Votre affectionné,

W. C.

* * * * *

Je suis heureux que vous ayez conçu une opinion si favorable de mes connaissances d'Huntingdon : ce sont en effet des gens très agréables, et qui me conviennent en tous points. J'aurais décrit Miss Unwin plus particulièrement si les matériaux ne m'avaient pas manqué. Elle a environ dix-huit ans, est assez bien de figure et distinguée dans ses manières. En présence de sa mère, elle parle peu ; non que cette réserve lui soit imposée, mais parcequ'elle semble bien aise d'avoir cette excuse pour ne rien dire, étant d'un naturel un tant soit peu timide. Il existe un accord remarquable entre tous les membres de la famille ; et la mère et la fille semblent s'aimer passionnément. La première fois que j'allai chez eux (le jour de ma première visite), je trouvai la demoiselle seule, et restai en tête-à-tête avec elle pendant près d'une demi-heure, avant que le frère, qui m'avait invité à l'aller voir, n'arrivât. Dans un tête-à-tête, la conversation est nécessaire pour distinguer les personnages du drame des sièges sur lesquels ils sont assis. Elle parla donc beaucoup et fort bien ; et se comporta avec autant d'aisance que si nous eussions été d'anciennes connaissances : cette aisance, elle l'a en commun avec le reste de la famille. Elle tient de

sa mère pour la profonde piété dont celle-ci offre l'exemple le plus remarquable que j'aie jamais vu. Pris ensemble, les Unwin forment le tableau de famille le plus serein et le plus engageant qu'il soit possible de concevoir.

Depuis que les lignes qui précèdent ont été tracées, j'ai rencontré dans la rue Madame Unwin, et l'ai accompagnée chez elle. Nous nous promenâmes dans le jardin pendant deux heures, et la conversation que nous eûmes ensemble me profita plus que n'eut fait une audience du plus grand prince de l'Europe. Cette femme est pour moi une bénédiction : je ne jouis jamais de sa compagnie sans m'en trouver meilleur. On me traite dans la famille comme si j'étais un proche parent, et maintes fois j'ai été invité à y aller aussi souvent que cela me ferait plaisir. Vous savez jusqu'où va ma timidité ; je ne puis me décider à profiter de ce privilège aussi fréquemment que j'ai lieu de penser qu'ils le souhaitent ; avec le temps peut être cette mauvaise honte passera. Avant de quitter St. Alban, je faisais des vœux pour que partout où la Providence me conduirait je pusse faire la connaissance d'une personne telle que je la trouve dans Madame Unwin. Quel bonheur d'avoir cette ferme assurance qui nous fait croire que nos prières sont entendues au moment même où nous les faisons, et quelle joie lorsque, pour preuve, nous les voyons en effet exaucées.

* * * * *

AU MAJOR COWPER.

Huntingdon, le 18 8bre, 1765.

MON CHER MAJOR,

Je n'ai perdu ni ma mémoire, ni l'usage de mes doigts, quoique mon inexplicable silence ait pu vous porter à penser qu'il en est ainsi. Le récit des choses qui, de temps en temps, m'ont empêché de griffonner, serait

non seulement insipide, mais extrêmement volumineux ; c'est pourquoi je ne vous en entretiendrai pas aujourd'hui, ni probablement à l'avenir. Si ma négligence à vous écrire était la preuve que ma pensée ne s'est jamais portée vers vous, et qu'il en fût ainsi en effet, on paierait cinq schelings par tête pour voir un tel monstre, que ce serait de beaucoup trop peu ! Mais je ne suis pas ce monstre, et je n'aperçois pas en moi la moindre tendance à pareille transformation. Vous vous rappelez que je n'avais pas une haute idée du bien être que je trouverais à Huntingdon. Combien il est plus sage d'être sans inquiétude sur le partage que nous fera la Providence là où elle nous conduit ! J'aurais eu le choix qu'il m'eût été impossible de tomber sur un endroit qui pût m'être plus agréable à tous égards. Je redoutais tant d'avoir à faire de nouvelles connaissances, n'ayant pour unique recommandation que mon titre de parfait étranger, que j'éprouvai un vif désir que personne ici ne s'occupât le moins du monde de moi. Au lieu d'en être ainsi, en moins de deux mois après mon arrivée, j'étais connu de tous les gens dignes qu'on les fréquente, dans ce voisinage que je trouve véritablement le plus agréable que j'aie jamais vu.

Trois familles, entre autres, m'ont accueilli avec la plus grande affabilité. Deux surtout, sur ce nombre, m'ont traité avec autant de cordialité que si leur arbre généalogique et le mien eussent crû sur le même parchemin. Il se trouve encore ici, outre ces familles, trois ou quatre garçons comme moi, dont le caractère s'accorde parfaitement avec le mien. La ville est une des plus propres de l'Angleterre ; aux environs, dans un rayon de quatre ou cinq milles, la campagne est belle ; et les routes, toutes à barrières de péage, et qui conduisent de quatre ou cinq côtés différents, sont parfaitement bien entretenues toute l'année.

Je fais mention de cette circonstance parceque la distance d'ici à Cambridge a enfin fait ou fera probablement de moi un cavalier. Mon frère et moi nous nous voyons toutes les semaines, par une réciprocité alternative de rapports, comme dirait Samuel Johnson. Quelque fois je profite d'une place dans la voiture d'un voisin ; mais le plus souvent je m' y rends à cheval. A l'égard de ma condition personnelle, je suis heureux autant que dure le jour, et au delà ; car la lumière de ma chandelle ne me voit pas moins content que celle du soleil.

J'ai des livres en abondance, autant de société que j'en souhaite, beaucoup de loisir agréable, et je jouis, je pense, d'une meilleure santé que depuis bien des années. Que me manque-t-il pour me rendre heureux ? rien, si ma gratitude est aussi profonde qu'elle doit l'être ; et j'ai l'espoir que celui qui m'a comblé de tant de bienfaits les couronnera tous en me donnant la reconnaissance.

Faites, je vous prie, mes amitiés à ma chère cousine Marie, ainsi qu'à tous ceux qui forment votre cercle domestique.

Un passage de la lettre de Lady Hesketh me donne lieu de penser que Madame Maitland est avec vous ; s'il en est ainsi, je vous prie de me rappeler très affectueusement à son bon souvenir.

Croyez-moi, mon cher ami, à vous pour la vie,

W. C.

À JOSEPH HILL.

Le 25 8bre, 1762.

MON CHER JOSEPH,

Je crains bien que le mois d'Octobre n'ait guère été favorable à la belle assemblée de Southampton ; les grands vents, les pluies continuelles étant les ennemis acharnés de ces agréables flaneries que vous et moi nous aimons également. Pour moi j'ai très-cordialement

recours à mes livres et au coin du feu ; je les quitte rarement, excepté pour prendre un peu d'exercice. Au nombre des familles que je connaissais quand vous étiez ici, j'ai à ajouter celle des Unwin, gens les plus agréables qu'on puisse s'imaginer ; tout-à-fait sociables, et aussi exempts de la politesse cérémonieuse des campagnards de bon ton qu'aucun de ceux que j'aie jamais rencontrés. Ils me traitent plutôt en parent qu'en étranger, et leur porte m'est toujours ouverte. Lorsque le chef de la famille se rend à Cambridge, il m'emmène dans sa voiture ; c'est un homme instruit, sensé, et d'une simplicité qui rappelle le curé Adams. La femme est douce, d'un esprit peu commun, a lu beaucoup et dans un but excellent ; et, en fait de politesse, elle l'emporterait sur une duchesse. Le fils, qui fait ses études à l'Université de Cambridge, est un jeune homme on ne peut plus aimable, et la fille, en tout points, ressemble au reste de la famille. Ils ne voient que peu de monde, ce qui me convient exactement ; toutes les fois que je vais chez eux, j'y vois régner la paix et la cordialité, et suis sûr de n'entendre aucun scandale, mais bien de ces discours qu'on n'entend pas sans devenir meilleur. Vous vous rappelez la description que fait Rousseau d'une matinée Anglaise : telles sont les matinées que je passe avec ces braves gens ; et les soirées n'en diffèrent en rien, excepté qu'on y est encore plus commodément et plus tranquille. A présent que je connais les Unwin, je m'étonne d'avoir pu me plaire à Huntingdon avant de me lier avec eux ; et il me vient par fois en pensée que tout endroit me serait désagréable où il ne se trouverait pas de Unwin. Cet incident me convainc de la vérité d'une remarque que j'ai souvent faite, à savoir, que lorsque nous circonscrivons notre appréciation de tout ce qui, dans les limites de nos connaissances, est habile (ce que, pour mon compte, au moins, j'ai toujours été enclin

à faire), nous sommes coupables d'une censure qui n'est rien moins que charitable à l'égard du reste du monde, et d'une honteuse petitesse d'esprit par rapport à nous-mêmes. Wapping et Redriff peuvent compter parmi leurs habitants quelques uns des plus aimables gens du monde, et qui feraient aller à Wapping et à Redriff pour faire leur connaissance. Vous vous souvenez de la stance de M. Gray :—

“ Les cavités profondes de l'océan contiennent maint joyau étincelant de l'éclat le plus pur et le plus serein ; mainte rose éclot pour se colorer inaperçue et exhaler son parfum dans l'air du désert.”

Tout à vous, mon cher Joseph,
W. C.

À MADAME COWPER.

Huntingdon, le 13 Juillet, 1767.

MA CHÈRE COUSINE,

Le journal vous a dit vrai : le pauvre M. Unwin, jeté à bas de son cheval, comme il se rendait à son église Dimanche matin, reçut sur la partie postérieure du crane une affreuse fracture dont il languit jusqu'à Jeudi soir ; il rendit alors le dernier soupir. Cette terrible épreuve a laissé sur notre esprit une impression qui ne s'effacera de long-temps. Il est mort à un mille à peu près de son domicile, dans une pauvre cabane où on l'avait transporté immédiatement après sa chute, et ses restes ne purent être rapportés chez lui qu'après que son ame s'en fût retournée à celui de qui il l'avait reçue. Que cela soit pour nous un avis de nous tenir sur nos gardes, puisque nous ne savons ni le jour ni l'heure de la venue du Seigneur.

Cet événement n'aura d'autre effet sur ma position qu'un changement de résidence : car, s'il plaît à Dieu, je

continuerai mes relations amicales avec Madame Unwin, dont la conduite envers moi a toujours été celle d'une mère envers son fils. Nous ne savons encore où nous irons nous établir; mais nous espérons que le Seigneur, que nous cherchons, nous précédera et nous préparera un lieu de repos. Nous avons chargé M. Haweis, le Dr. Conyers, de Helmsley, comté de York, et M. Newton, d'Olney, de nous chercher quelque lieu convenable; mais, à présent, nous ignorons entièrement dans lequel de ces endroits nous nous établirons, ou si nous nous fixerons dans aucun d'eux. J'ai écrit à ma tante Madan de prier Martin de nous aider de ses recherches; en tout cas, il est probable que nous resterons ici jusqu'à la St. Michel.

À JOSEPH HILL, ESQ.

Huntingdon, le 16 Juillet, 1767.

Le désir que vous exprimez d'avoir été mal informé par le journal est vain. M. Unwin n'est plus; ce qui a été publié sur la manière dont il est mort est exact. A neuf heures, Dimanche matin, il était en parfaite santé, et paraissait, autant qu'aucun de nous, avoir encore vingt ans à vivre: et avant dix heures, il était étendu sur un lit, sans mouvement, dans une pauvre cabane, où (vu l'impossibilité de le transporter ailleurs,) il mourut Jeudi dans la soirée. J'ai entendu ses derniers gémissements, effet d'une puissante agonie, car il était fortement constitué, et fut violemment agité dans ses derniers moments. Le peu d'intervalles lucides qui lui furent accordés, moments très courts, il les employa à prier avec ferveur, exprimant une foi inaltérable et une confiance entière en Jésus-Crist, le seul sauveur. C'est à ce ferme appui qu'il nous faut tous avoir recours, à la fin, si nous

voulons, à notre lit de mort, conserver l'espérance : alors que tout autre refuge nous manque, nous sommes bien aises de pouvoir voler à l'unique abri sous lequel nous puissions nous mettre utilement ; et lorsque le faux terrain que nous nous sommes choisi vient à manquer sous nos pas, nous sommes très heureux d'être dans la nécessité d'avoir recours au rocher que rien ne peut ébranler. Quand tel est notre sort, la miséricorde que Dieu nous manifeste est grande et non méritée.

Notre cercle ne sera pas rompu ; nous irons ensemble dans quelque autre lieu. Il n'est pas encore certain où ce sera.

Tout à vous,

W. C.

À JOSEPH HILL, ESQ.

1769.

MON CHER JOSEPH,

Sir Thomas traverse les Alpes, et Sir Cowper, car tel est son titre à Olney, préfère son chez lui à tout autre lieu de la terre. Horace, observant cette différence d'humeur dans différentes gens, s'écriait, il y a pas mal d'années, dans un esprit vraiment poétique : "Combien un homme diffère d'un autre homme !" Cette exclamation n'a rien, en Anglais, qui semble bien sublime ; mais je me rappelle qu'on nous enseignait à l'admirer dans l'original. Je vous suis obligé, mon cher ami, de votre invitation : mais accoutumé depuis long-temps à la retraite que j'ai toujours aimée, je suis maintenant moins enclin que jamais à ces scènes bryantes où l'on accourt en foule, pour lesquelles je n'ai jamais eu de goût, et que maintenant j'abhore. J'ai conservé pour vous un souvenir empreint de toute l'amitié que je n'ai cessé de vous exprimer ; sentiment que jamais je n'ai éprouvé plus vivement pour aucun autre. Mais les incidents de ma

vie, si étranges, si singuliers, ont donné à mon caractère et à ma conduite un tour entièrement nouveau, et m'ont rendu incapable de trouver du plaisir dans les mêmes jouissances et les mêmes amusements auxquels je participais jadis.

Je vous chéris, vous et les vôtres ; je suis très reconnaissant envers vous tous de votre constant bon souvenir ; et je ne cesserai jamais d'être votre affectionné ami et serviteur, comme je serai toujours le leur.

W. C.

AU RÉVÉREND GUILLAUME UNWIN.

Le 31 8bre, 1779.

MON CHER AMI,

En vous écrivant ma dernière lettre, j'avais simplement pour objet de vous informer que je n'avais rien à vous dire ; en réponse à quoi, vous ne m'avez rien dit non plus ; quoique j'y perde, j'admire la convenance de votre conduite. Aujourd'hui, je vais tâcher de vous dire quelque chose, et compte sur quelque chose de vous, en retour.

La biographie de Johnson m'a fort amusé ; je vous en remercie : à une exception près, exception énorme, il est vrai, il a rempli sa tâche, à mon avis, avec son bon sens et sa capacité ordinaires. La manière dont il traite Milton, est au plus haut point, impitoyable. Il travaille la réputation de notre grand poète avec la plus diligente cruauté ; comme homme, il lui laisse à peine l'ombre d'une bonne qualité. Dans la vie privée, dureté ; dans sa vie publique, une haine invétérée de tout ce qui appartient à la royauté, voilà les deux couleurs dont il a barbouillé toute sa toile. Milton possédait-il quelques vertus, on n'en voit rien dans le portrait qu'a fait de lui le docteur ; il est heureux pour Milton qu'on n'ait à lui

reprocher que quelque aigreur dans le caractère, son unique vice ; car il est bien évident que si son biographe en eut pu découvrir d'autres, il ne l'eut point épargné. Comme poète, il l'a traité avec assez de sévérité : et deux ou trois des plus belles plumes de l'aile de la muse de Milton sont arrachées par lui et foulées sous son gros pied. Il passe condamnation sur Lycidas ; et saisit l'occasion que lui donne ce charmant poème d'exposer au ridicule (il y a prise, il est vrai,) le babillage enfantin des compositions pastorales, comme si Lycidas était le prototype et le modèle de toutes les compositions de ce genre. La vivacité des descriptions, la douceur du rythme, l'esprit classique de l'antiquité qui règne dans le poème, tout cela compte pour rien. Je suis convaincu, soit dit en passant, que le docteur n'a aucune oreille pour la mesure poétique, ou qu'il se l'est bouchée, par préjugé, afin d'être sourd à l'harmonie des vers de Milton. Quoi de plus charmant que la musique du Paradis Perdu ? Elle ressemble à celle d'un bel orgue ; réunissant les tons de la majesté la plus imposante et la plus grâve, à la douceur et à l'élégance de la flûte Dorique. Variété infinie, et qui n'a jamais été égalée, si ce n'est, peut-être, par Virgile. Cependant le docteur a peu, ou plutôt n'a rien à dire sur un thème si copieux ; mais il trouve la langue Anglaise peu propre aux vers blancs, et remarque combien il arrive souvent qu'elle dégénère en déclamation dans la bouche de certains lecteurs.

Je pourrais m'étendre plus longuement sur ce sujet, mais le papier me manque.

Nous vous faisons nos amitiés.

Tout à vous affectueusement,

W. C.

AU RÉVÉREND GUILLAUME UNWIN.

Le 27 Février, 1780.

MON CHER AMI,

J'ai d'autant plus de plaisir à vous écrire, qu'il vous plaît d'exprimer le désir de recevoir de mes lettres, et cependant, j'ai lieu d'être surpris que vous les jugiez dignes d'être lues, car, à mon avis, je vous en ai rarement envoyé une qui dût me faire honneur. N'allez pas voir en ce que j'en dis une imputation contre votre bon goût et votre jugement; mais voyez-y plutôt un éloge de ma modestie et de mon humilité, que je vous somme de bien remarquer. Sir Joshua Reynolds dit que quoique les hommes d'un talent médiocre puissent être fort contents de leurs productions, les hommes de génie ne le sont jamais des leurs. Quelque soit le sujet qu'ils traitent, il ne leur semble jamais qu'ils soient à sa hauteur, même alors qu'au jugement des autres, ils ont atteint la plus grande perfection. En voici la raison: les hommes de génie ont, de la perfection, un sentiment sublime, inconnu aux autres hommes, et qu'eux mêmes sont incapables de réaliser dans leurs œuvres. Je suis votre serviteur, Sir Joshua! J'étais loin de penser vous voir lorsque j'ai commencé cette lettre; mais puisque vous y voilà entré subitement, soyez le bien venu.

* * * * *

AU RÉVÉREND JEAN NEWTON.

Olney, le 15 Avril, 1780.

Depuis ma dernière, nous avons eu la visite de ——. Je ne me sentis pas fort disposé à l'accueillir avec cette complaisance qui fait qu'un étranger ne doute point d'être bien venu. Ses manières hardies plutôt qu'aisées

me firent juger que cela n'était point nécessaire ; que c'était pour lui une bagatelle dont le manque passerait inaperçu. Il a l'air d'un voyageur, mais non d'un voyageur de bon ton ; il est tout-à-fait affranchi de réserve, ingrédient si ordinaire au caractère Anglais ; cependant, ce n'est pas, comme avec les gens bien élevés, doucement et petit à petit qu'il s'ouvre à vous ; c'est tout d'un coup qu'il éclate. Il a le verbe très haut, et toutes les fois que nos pauvres petites mésanges entendent un grand bruit, elles se sentent saisies de l'ambition de le surpasser : l'accroissement de leurs vociférations causa un accroissement des siennes, et les siennes en retour agirent comme un stimulant sur les leurs. Ni d'un côté ni de l'autre la pensée ne vint de renoncer à la lutte qui, pendant tout le temps que dura cette visite, devint ainsi de plus en plus intéressante pour nos oreilles. Les oiseaux, néanmoins, y ont survécu ; et nous aussi. Ils se flattent, peut-être, d'avoir remporté une victoire complète : je crois, moi, qu'il eut suffi d'une heure de plus à M — pour les tuer tous deux.

W. C.

À JOSEPH HILL, ESQ.

MON CHER AMI,

Je vous suis très reconnaissant d'avoir répondu si promptement à mes questions. Avec moins de connaissance du droit qu'un procureur de village, je m'imagine par fois avoir autant d'affaires à traiter. Mes anciennes relations avec le barreau se sont ébruitées, et j'ai beau dire, j'ai beau protester et proclamer ma profonde ignorance de ces matières, je ne puis persuader à personne qu'une tête qui autrefois fut ornée d'une perruque légale, puisse jamais manquer de ces dons naturels qu'elle est

supposée couvrir. J'ai eu, une ou deux fois, la bonne fortune de me trouver dans le droit, ce qui, ajouté au bon marché d'un conseil gratuit, a porté ma réputation à un point que je n'eusse jamais espéré atteindre en qualité d'avocat. A la vérité, si deux des plus doctes dans la science de la jurisprudence sont d'une opinion opposée sur le même point, ce qui n'est pas chose rare, il semble qu'il importe peu qu'un homme réponde selon la règle ou au hasard. Celui qui rencontre par hasard le bon côté de la question est tout aussi utile à son client que celui qui arrive à ses fins par des approches régulières, et est conduit au but auquel il vise par les plus hautes autorités.

* * * * *

AU RÉVÉREND GUILLAUME UNWIN.

Le 8 Mai, 1780.

MON CHER AMI,

Depuis quelque temps mon penchant à griffonner est entièrement absorbé dans la passion qui m'est venue pour le dessin du paysage. C'est un art des plus amusants et qui, comme tous les arts, exige beaucoup d'exercice et d'attention.

Nil sine multe
Vita labore dedit mortalibus.

L'excellence est providentiellement placée hors de la portée de l'indolent, afin que le succès soit la récompense de l'application, et que la paresse trouve sa punition dans l'obscurité et la honte. Aussi long-temps que je me plais à un travail quelconque, je suis capable d'une application infatigable, parceque mes sentiments sont tous d'une forte trempe. De ma vie je n'ai ressenti que médiocrement du plaisir pour telle ou telle chose ; si j'éprouve du charme, c'est à l'extrême. La fâcheuse conséquence de ce tempérament, c'est que mon attachement pour toute

occupation survit rarement à sa nouveauté. La fibre de mon imagination qui sent le contact d'un amusement particulier rend, sous l'énergie de la pression, un son si aigu, et le rend avec une telle véhémence, qu'elle en éprouve bientôt de l'ennui et de la fatigue. De là je tire un mauvais présage, et m'attends à être bientôt contraint de chercher quelque autre occupation. Peut-être, alors, remettrai-je des cordes à ma lyre, et pourrai-je accéder à votre demande.

Venons à la visite que vous vous proposez de nous faire, *et de ne nous faire pas* ; au sujet de laquelle l'espoir se joue sur votre papier comme un feu follet sur le plafond. Ce n'est point une comparaison mesquine que je fais ici ; Virgile, vous vous le rappelez, l'a employée. Il va et vient, paraît, disparaît, il éblouit, un nuage s'interpose, et le voilà parti. Quelque juste que soit la comparaison, j'espère que vous ferez en sorte de la gâter en vous déterminant finalement à venir. Quant aux maçons que vous attendez, amenez-les ; et avec eux, briques, mortier, tout ce qui s'opposerait à votre voyage ; vous serez tous bien venus. J'ai une serre trop petite, venez l'agrandir ; construisez-moi une serre à ananas ; réparez le mur du jardin, lequel mur a grand besoin de votre aide ; faites ce que vous voudrez, vous ne sauriez trop faire ; et loin de vous trouver incommodes, vous et votre suite, nous nous réjouirons de vous voir, à ces conditions ou à toutes celles qu'il vous plaira de proposer.

Sérieusement, vous ferez bien de considérer que vous avez devant vous tout un été ; que, de long-temps, nous n'aurons une aussi belle occasion de nous trouver ensemble ; que vous pourrez en finir avec vos maçons avant l'hiver, même alors que vous ne commenceriez pas ce mois-ci ; mais que vous ne pourrez pas toujours trouver à Olney votre frère et votre sœur Powley. Ces considérations ajoutées à quelques autres, telles que le désir que nous avons de vous voir, et le plaisir que nous atten-

dons de vous voir tous ensemble, peuvent, et je le pense, doivent lever vos scrupules.

Le souvenir général que j'ai de l'Histoire de la Rébellion, par Lord Clarendon, m'a fait penser (je me souviens vous l'avoir déjà dit) qu'il y a un rapprochement frappant entre cette époque et la présente. Mais je lis maintenant l'histoire de Hume ; j'en ai déjà lu trois volumes dont l'un est entièrement rempli par ce sujet. J'y vois lieu de changer d'opinion ; et la ressemblance apparente a disparu devant des renseignements plus particuliers. Charles succéda à une longue suite de princes dont les sujets s'étaient soumis avec résignation au despotisme de leurs maîtres, au point d'oublier tous leurs privilèges. En opprimant le peuple, il ne fit que suivre les traces de ses prédécesseurs, et exemplifier les principes dans lesquels il avait été élevé. Mais justement à cette époque, les sujets commencèrent à ouvrir les yeux, et à voir qu'ils avaient droit à la propriété et à la liberté. Ceci marque une différence suffisante entre les disputes d'alors et celles d'aujourd'hui. Mais cette rébellion avait une autre cause qui, au temps présent, n'opère nullement. Le Roi était dévoué à la hiérarchie ; ses sujets étaient Puritains, et refusaient de la soutenir. A leurs yeux, tout ce qui avait trait à l'ordre ecclésiastique et à la discipline était une abomination ; aux siens, un devoir indispensable. Et quoique, à la fin, il fût obligé de renoncer à bien des choses, il ne voulut point abolir l'épiscopat ; et jusqu'à ce qu'il en vint là, ses concessions ne pouvaient avoir aucun effet conciliant.

Il n'en fallait pas davantage pour allumer l'incendie dans les trois royaumes ; mais ces deux causes, alors réunies, aujourd'hui ne subsistent plus ; et il n'en existe point d'autres, je l'espère, nonobstant l'agitation entretenue par les patriotes, qui soit capable de produire des événements si terribles. Tout à vous, mon cher ami,

W. C.

À JOSEPH HILL, ESQ.

Le 8 Juillet, 1780.

MON AMI,

Si jamais il vous arrivait de saisir l'oreille du Chancelier entre le pouce et l'index, vous ne sauriez mettre l'occasion plus à profit qu'en soufflant tout bas quelques paroles de compassion et d'indulgence en faveur des fabricants de dentelle. Je suis témoin de leur pauvreté, et sais pertinemment que dans cette petite ville il y en a plusieurs centaines à la veille de mourir de faim, et qu'un travail sans relâche suffit à peine pour les empêcher d'en venir là. Je sais que le projet de loi qui leur aurait été si funeste est rejeté : mais Lord Stormont les menace d'en présenter un autre ; et si une autre loi semblable passe, c'en est fait d'eux. Nous avons adressé d'ici une pétition à Lord Dartmouth ; je l'ai signée, sûr de la vérité de son contenu. Elle a pour objet de porter à la connaissance de sa seigneurie que cette misérable ville contient près de douze cents fabricants de dentelle la plupart desquels avaient bien raison, tandis que le projet de loi était en délibération, de regarder chaque pain qu'ils achetaient comme le dernier qu'il serait jamais en leur pouvoir de gagner. Je ne penserai jamais qu'il soit de la bonne politique d'encourir l'inconvénient certain de la ruine de trente mille malheureux afin de prévenir un dommage éloigné et possible, quoiqu'un plus grand nombre dût en souffrir. Cette mesure peut se comparer à une faux ; et les pauvres fabricants de dentelle sont la moisson malade qui tremble devant son tranchant. La perspective d'une paix avec l'Amérique est comme un rayon de l'aube à leur horizon ; mais cette loi est un nuage épais derrière ce rayon, nuage qui menace d'une extinction totale leur espoir d'un jour serein.

Je ne fais que de m'apercevoir que j'ai faulxé ensemble deux comparaisons : bien qu'autorité par l'exemple

d'Homère, et permise dans un poème, cette pratique, dans une lettre, sent un peu le luxe et la license : de crainte d'en ajouter une autre, je conclus.

À MADAME COWPER.

Le 20 Juillet, 1780.

MA CHÈRE COUSINE,

Mr. Newton m'ayant prié d'être de la partie, je suis venu le trouver. Vous me voyez plus âgé de seize ans que je l'étais la dernière fois que je vous vis ; mais les effets du temps semblent se faire sentir plutôt à l'extérieur de ma tête que dedans. Ce qui était brun est devenu gris, mais ce qui était sot ne l'est pas moins. Le fruit vert pourrit avant d'arriver à sa maturité si la saison est telle qu'elle ne lui apporte que la bise et des nuages sombres qui interceptent tout rayon du soleil. Mes journées passent silencieusement, et avancent (ainsi que ce pauvre insensé de Roi Lear aurait voulu faire marcher ses soldats) comme si elles étaient chaussées de feutre, pas tant en silence, pourtant, que je ne les entende : et cependant, n'ayant pas d'infirmités que je n'eusse alors que j'étais bien plus jeune, si ce n'était que je suis incessamment à les écouter fuir, je me ferais illusion, et m'imaginerais être encore dans mon printemps.

J'aime à écrire pour m'amuser, mais je n'y trouve pas toujours de l'amusement ; maigrement fourni de sujets qui soient bons à quelque chose, et ne correspondant qu'avec des gens qui n'ont aucun goût pour des sujets qui ne sont bons à rien, je me trouve souvent réduit à la nécessité—à la désagréable nécessité—de me prendre moi-même pour sujet. Ceci n'améliore pas beaucoup mon état ; car bien que dans la description que j'en fais je découvre abondance de matériaux propres à exercer ma plume, comme la tâche n'a rien de bien agréable

pour moi, il est probable, et je le sais fort bien, que pour d'autres elle sera ennuyeuse. Un peintre qui, dans l'exercice de son art, se bornerait à faire son propre portrait, serait un merveilleux fat s'il ne se dégoûtait bientôt de son travail; et singulièrement heureux s'il ne faisait partager son dégoût à d'autres.

Quelque éloignée que soit votre demeure du théâtre des dernières émeutes et de la confusion, et quoiqu'il ne se puisse que vous n'en ayez entendu le rapport, j'espère que c'est là tout ce que vous en avez entendu; et que les rugissements de la multitude en délire ne sont pas arrivés jusqu'à vous. Ce jour là fut terrible pour les innocents; celui-ci l'est plus encore pour les coupables. Pendant quelques moments la loi, comme la flèche dans le carquois, semblait paralysée dans son exécution; aujourd'hui, la loi, c'est la flèche sur la corde, et bien des gens qui naguère la méprisaient, tremblent en voyant sa pointe dirigée contre eux.

En voilà déjà plus de dit que je n'eusse fait autrefois en trois visites: vous vous rappelez ma taciturnité, mémorable pour ceux qui me connaissent. Afin de ne point départir entièrement de ce qui pourrait, peut-être, former la plus brillante partie de mon caractère, je ferme ici la bouche, vous salue, et m'en retourne à Olney.

W. C.

AU RÉVÉREND W. UNWIN.

Le 27 Juillet, 1780.

MON CHER AMI,

Deux hommes sont assis silencieusement; après avoir épuisé tous les sujets de conversation, l'un dit à l'autre: "Il fait beau temps," à quoi l'autre répond "Oui;" l'un se mouche, l'autre se gratte les sourcils (ceci, soit dit en passant, rappelle fort la manière d'Homère); tel semble

être le cas entre vous et moi. Après un silence de quelques jours, je vous écris longuement quelque chose qui (je le suppose) ne signifiait rien, puisque vous n'y avez pas trouvé matière à me répondre. Néanmoins, ainsi qu'il arrive souvent dans le cas ci-dessus énoncé, l'un des deux malheureux sentant profondément la gaucherie d'un duo entre muets, rompt de nouveau le silence, et se résout à parler quoiqu'il n'ait rien à dire. Il en est précisément de même de moi ; me voici de nouveau avec vous sous la forme d'une épître, quoique, vu le vide où je me trouve à présent, j'aie bien lieu de craindre que la seule joie que vous ressentirez dans cette occasion ne vienne de ce que ma lettre vous sera transmise sous le seing d'un personnage qui a ses ports francs.

Quand je pris la plume, je ne m'attendais à aucune interruption ; j'en aurais attendu sans fin que j'eusse été moins déçu dans mon attente. Premièrement vint le barbier, qui après avoir embelli ma tête à l'extérieur, la laissa à l'intérieur tout aussi peu meublée qu'il l'avait trouvée. Puis s'introduisit le pont d'Olney, non pas dans la maison, mais dans la conversation. La cause qui s'y rapporte fut jugée Mardi, à Buckingham. Le juge renseigna le juri de manière à lui faire rendre un verdict en faveur d'Olney. Le juri consistait en un fripon et onze sots. Ceux-ci suivirent celui-là comme des moutons suivent le bélier ; et décidèrent en opposition directe au susdit juge. Alors on découvrit une erreur dans le libellé de l'acte d'accusation. L'acte d'accusation fut annullé, et l'ordonnance d'un nouveau jugement rédigée. Le nouveau jugement sera soumis à la cour du banc du Roi où le susdit fripon et les susdits nigauds n'auront nullement à s'en mêler. Aussi les Olneyiens jettent-ils leur bonnet en l'air, assurés qu'ils sont d'une victoire complète. Une victoire épargnera à votre mère et à moi bien des shelings, peut-être plusieurs livres sterling ;

seule raison, si ce n'est que cela m'a fourni un sujet pour ma lettre, qui m'a fait vous en entretenir si longuement. Je sais que vous prenez intérêt à tout ce qui nous arrive, et que, par conséquent, vous vous réjouirez avec nous dans l'attente d'un événement qui nous touche de si près.

Tout à vous affectueusement,

W. C.

AU RÉVÉREND GUILLAUME UNWIN.

6 Avril, 1780.

MON CHER AMI,

Vous aimez à recevoir de mes nouvelles ; excellente raison pour que je vous écrive ; mais ce qui m'en semble une non moins bonne pour que je n'écrive pas, c'est que je n'ai rien à dire. Cependant, si vous étiez descendu de cheval à notre porte ce matin, et qu'au moment où je trace ces lignes (il est cinq heures de relevée) vous ayez lieu de me dire : Monsieur Cowper, depuis que je suis entré vous n'avez pas ouvert la bouche ; avez-vous résolu de garder un silence éternel ? Il serait pitoyable que pour toute réponse je m'excusasse uniquement sur mon incapacité. Ceci, soit dit en passant, me suggère à propos la connaissance d'une chose, et me rappelle ce que je suis très-enclin à oublier lorsque j'ai en main quelque travail épistolaire, c'est qu'il est possible d'écrire sur quoique ce soit, ou sur rien, suivant qu'il se présente quelque chose, ou qu'il ne vienne rien, à l'esprit. L'homme qui a un voyage de vingt milles à faire, à pied, hésitera-t-il à se mettre en route parcequ'il ne conçoit pas tout d'abord comment il arrivera au bout de son voyage ? Non : car il sait que par la simple opération de mouvoir un pied en avant premièrement, et puis l'autre, il est sûr d'arriver. Il en est de même dans le cas actuel, comme aussi en tout cas semblable. Une lettre s'écrit comme

on entretient une conversation, ou comme on entreprend un voyage ; non par des moyens préconcertés ou prémédités, un nouvel artifice ou quelque invention inconnue jusqu'alors ; mais simplement par un progrès soutenu, et en se résolvant, comme le fait un postillon une fois en route, de ne point s'arrêter avant d'avoir atteint le point. On parle bien sans réfléchir, pourquoi n'écrirait-on pas de même ? Quelque grâve personnage du siècle dernier, portant perruque à nœuds, souliers carrés, taillé à la Steinkirk, dirait à cela ; " Mon bon Monsieur, on n'a le droit de faire ni l'un ni l'autre." Mais il faut espérer que le siècle présent n'a rien de commun avec les opinions *rococo* du siècle dernier ; ainsi mon bon Sir Launcelot, ou Sir Paul, ou tout autre, de quelque nom qu'on vous appelle, rentrez dans votre cadre, semblez réfléchir à d'autres temps et nous laissez, nous autres modernes, en attendant, réfléchir quand nous le pouvons, et écrire, que nous le puissions ou non ; autrement, autant vaudrait être comme vous, défunts.

Quand nous jetons un regard en arrière sur nos ancêtres, il semble que nous ayons devant les yeux des gens d'une autre nation, on pourrait presque dire des créatures d'une autre espèce. Leurs maisons, si vastes qu'on s'y perdrait, leurs spacieuses salles à vitreaux peints, le portail gothique étouffé de chèvre-feuille, leurs petits jardins et leurs hautes murailles, leurs bordures de buis, leurs boules de houx, leurs statues de yeuse, tout cela est si entièrement passé de mode aujourd'hui, que nous avons peine à croire possible qu'un peuple dont les goûts différaient tant des nôtres, nous ressemblât en rien. Mais à tous autres égards, je suppose que nos ancêtres étaient exactement la contre partie de nous-mêmes ; et le temps qui a cousu la manche tailladée, et réduit les vastes chausses à une simple paire de bas de soie, a laissé la nature humaine là où il l'avait trouvée. L'intérieur de

l'homme, au moins, n'a subi aucun changement. Ses passions, ses appétits, ses desseins sont juste ce qu'ils ont été de tous temps. Ils portent peut-être un plus beau déguisement qu'au temps jadis ; car la philosophie et la littérature produiront leurs effets sur l'extérieur ; mais à tous autres égards, un moderne n'est autre qu'un ancien vêtu différemment.

W. C.

AU RÉVÉREND GUILLAUME UNWIN.

7 7bre, 1780.

MON CHER AMI,

Autant il y a dans le monde de gens qui ont des enfants et une tête capable de réfléchir sur l'important sujet de leur éducation, autant il y a, sur l'éducation, d'opinions dont bon nombre sont justes et sensées, quoique presque toutes différentes les unes des autres. A l'égard de l'éducation des garçons, je suis d'avis qu'on leur donne à un âge trop tendre les entraves du Latin et du Grec.

Il est sans doute agréable pour un père de voir son fils déjà quelque peu versé dans ces langues, à un âge où la plupart des autres enfants les ignorent entièrement ; mais de là il arrive souvent qu'un garçon, qui à l'âge de six ou sept ans savait traduire une fable d'Esopé, ayant épuisé son petit fonds d'attention et de diligence, conçoit du dégoût pour l'étude, et ne fait peut-être plus, après, que des progrès très insignifiants. L'esprit et le corps, à cet égard, ont entre eux une ressemblance frappante. Dans l'enfance, tous deux sont légers mais faibles ; ils sautent, folâtraient avec une agilité merveilleuse, mais un rude travail les gêne l'un et l'autre. Dans un âge plus mûr, ils perdent leur activité, mais sont plus vigoureux, plus capables d'une application fixe, et se font un jeu de ce qui, un peu avant, leur aurait causé une fatigue intolérable.

Je vous recommande donc (mais après tout, vous en devez juger par vous-même,) de consacrer, dans l'éducation du petit Jean, les deux années qui vont s'écouler, à l'écriture et au calcul; comme on peut faire d'elle un amusement, j'y joindrais la géographie, science essentiellement nécessaire à un homme bien élevé, mais qui, si l'on ne s'en occupe de bonne heure, est rarement l'objet d'une considération sérieuse. * * * *

AU RÉVÉREND GUILLAUME UNWIN.

Le 5 8bre, 1780.

MON CHER AMI,

* * * * *

Les liaisons formées en pension sont, dit-on, durables, et souvent avantageuses. Il y a deux ou trois histoires de cette sorte qu'on ne citerait pas si constamment toutes les fois qu'on se met sur ce chapitre, si la chronique qui en conserve le souvenir, outre celles-là, en avait beaucoup d'autres dont elle pût se vanter. Quant à moi, j'ai trouvé ces amitiés, fort vives dans l'origine, étonnement susceptibles d'extinction; et de sept ou huit camarades que j'avais choisis pour intimes, sur à peu près trois cents, dans l'espace d'une dizaine d'années il ne m'en resta pas un seul. Il est vrai qu'il peut se former, et qu'il se forme souvent, entre deux jeunes gens, un attachement qui ressemble fort à de l'amitié; et tandis que les circonstances les mettent en état de s'obliger et de s'aider mutuellement, cette intimité promet d'être heureuse et durable. Mais ils ne sont pas plus tôt séparés, à leur entrée dans le monde, que d'autres connaissances, de nouveaux emplois dans lesquels ils n'ont plus part ensemble, effacent le souvenir de ce qui s'est passé dans le temps de leur première jeunesse, et ils deviennent, à tout jamais, étrangers l'un à l'autre. A ceci ajoutez que

fréquemment l'*homme* diffère tant de l'*écolier*—ses principes, ses manières, son humeur et sa conduite subissent un si grand changement—que l'on ne reconnaît plus en lui son ancien camarade, et qu'on le trouve tout-à-fait indigne de la place que jadis il avait remplie dans nos affections.

Afin de terminer ce chapitre de la même manière que le dernier, en en faisant une application immédiate à l'intérêt du moment, je dirai que le petit Jean est heureusement au dessus de tout ce qui pourrait vous servir de motif pour le faire dépendre d'espérances si précaires, et qu'il n'a nul besoin qu'on l'envoie en pension à la recherche de quelque grand homme en embryon, qui par aventure pourrait le conduire à la fortune.

AU RÉVÉREND GUILLAUME UNWIN.

Le 2 Avril, 1781.

MON CHER AMI,

Je ne m'étonne pas que vous ayez été fort affligé de la circonstance dont vous faites mention dans votre dernière, surtout en raison de l'aspérité que vous avez rencontrée dans la conduite de votre ami. Réfléchissez, cependant, que s'il vous est naturel d'entretenir des sentiments délicats, il ne l'est pas moins à certains autres caractères de mettre ces sentiments entièrement de côté; de vous tenir le même langage et de se conduire envers vous, tout justement de même qu'envers le reste du monde, sans égard à l'irritabilité de votre tempéramment. Les hommes brusques et sans ménagements dans leurs discours devraient mettre le plus grand soin à avoir toujours la raison pour eux, la justice et la convenance de leurs sentiments et de leurs censures étant la seule tolérable excuse que l'on puisse faire pour une pareille conduite; surtout dans un pays où la politesse dans les manières

s'inculque dès le berceau. Mais dans le cas dont il s'agit, vous gémissiez, il me semble, sous le poids d'une animadversion non fondée sur la vérité, et par conséquent non méritée. Je le tiens fidèle en Chaire celui qui ne dissimule rien de ce qu'il croit, dans la crainte de blesser. Accommoder un discours au jugement et aux opinions d'autrui afin de plaire, lorsqu'en le faisant nous nous départons grandement des nôtres, c'est être infidèles à nous-mêmes au moins, et ne peut se considérer comme fidélité envers CELUI que nous faisons profession de servir. Mais il y a peu d'hommes qui n'aient besoin d'exercer la charité et la tolérance ; et le Monsieur en question vous a fourni une belle occasion, à cet égard, de montrer avec quelle facilité, quelque différence qu'il y ait dans votre manière d'envisager les choses, vous pouvez mettre en pratique tout ce qu'il est en droit d'attendre de vous, si votre persuasion correspond exactement à la sienne.

AU RÉVÉREND GUILLAUME UNWIN.

5 Juin, 1781.

MON CHER AMI,

S'il est vrai, comme le dit le vieil adage, que "celui qui donne avec empressement donne deux fois," il l'est également que celui qui non seulement y met de l'expédition, mais donne plus qu'on ne lui demande, donne trois fois, au moins. Telle est la manière de M. — lorsqu'il confère une grâce. Il m'a non seulement envoyé des "francos" pour Johnson, mais, sous un autre pli, il en a ajouté six pour vous. A ce qu'il paraît par votre lettre, ces derniers ont été ajoutés dans un mouvement de pure largesse. Que ma part de remerciements ne manque pas à cette occasion, je vous en prie, et quand vous lui écrirez, assurez-le que je suis bien sensible à une obligation

d'autant plus flatteuse qu'elle prouve sa prédilection pour les poèmes que ses "francos" sont destinés à contenir. Puissent ces compositions, à l'avenir, ne point déchoir de sa bonne opinion, ni de la vôtre, car c'est à vous deux, tout d'abord, que je suis redevable ; à vous deux qui m'avez également fait honneur de leur mérite.

Votre mère dit que, bien que ces poèmes contiennent des opinions qui ne seront pas universellement admises, le monde conviendra au moins de ce que ma grande modestie ne me permet point d'ajouter. J'ai la plus haute opinion du jugement de votre mère, et connaissant par expérience la justesse de ses remarques, je sais qu'elles sont toujours dignes d'attention et de respect. Cependant, tout étrange que cela puisse paraître, alors qu'elle me loue, ce n'est pas la vanité d'un auteur que je ressens, mais quelque chose de mieux ; c'est un aiguillon qui m'incite au travail, un stimulant qui réchauffe ma verve ; c'est quelque chose qui m'excite à mériter ses louanges ou, au moins, à ne pas rester au dessous de son attente. Car je crois véritablement que si ma lourdeur me valait de passer pour un ignorant, votre mère serait plus touchée que moi de la censure ; non que je sois insensible au prix d'une bonne réputation, soit comme homme, soit comme auteur ; dans l'un comme dans l'autre cas, sans l'ambition d'arriver à se la faire, la chose est absolument impossible. Mais mon existence ayant été, à bien des égards, une suite de mortifications et de mécomptes, je suis devenu moins craintif et moins impressionnable sur certains points que je ne l'eusse été autrement ; je serais désolé que mes amis eussent honte de moi ; mais je me sens capable d'endurer ma propre part de l'affliction avec suffisamment de sérénité.

AU RÉVÉREND GUILLAUME UNWIN.

5 Janvier, 1782.

MON CHER AMI,

Dans la dernière Revue, je veux dire l'avant dernière, je vis la critique de Johnson sur Prior et sur Pope. Je suis tenu d'adhérer à l'opinion qu'il exprime de celui-ci, parce que ç'a toujours été la mienne. Je n'ai jamais pu tomber d'accord avec ceux qui lui donnent la préférence sur Dryden, ni avec d'autres (j'en ai connus de tels, aussi, gens de goût et de discernement,) qui ne pouvaient reconnaître en lui rien d'un poète. Il est certain que sa versification était mécanique; et, dans chacun des vers qu'il composa, nous voyons des traces indubitables d'une industrie, d'un travail des plus infatigables. Les écrivains qui jugent de si grands et pénibles efforts nécessaires sont généralement aussi phlegmatiques qu'ils sont corrects; mais Pope était, à cet égard, exempt du sort ordinaire des auteurs de cette classe: A l'application infatigable d'un peintre flamand qui peint une crevette avec la plus minutieuse exactitude, il joignait tout le génie des plus grandes maîtres. Jamais, je crois, personne, avec de pareils talents, ne s'est livré à un travail aussi pénible. Mais mon admiration pour Dryden est plus grande; il a réussi simplement, lui, à force de génie, et en dépit d'une indolence et d'une négligence qui semblent n'avoir été qu'à lui. Ses défauts sont innombrables; ses beautés le sont aussi. Ses défauts sont ceux d'un grand homme, et ses beautés sont telles (par fois au moins) que Pope avec toutes ses touches et retouches n'a jamais pu les égaler. Jusque-là, donc, je suis d'accord avec Johnson. Mais je ne puis souscrire à ce qu'il dit de Prior. En premier lieu, quoique ma mémoire puisse me manquer, je ne me rappelle pas qu'il fasse la moindre mention de son Salomon, à mon avis, le meilleur de ses

poèmes, considéré sous le rapport du sujet ou de l'exécution. En second lieu, il le condamne pour avoir introduit dans ses vers galants Vénus et Cupidon, et conclut qu'il était impossible que sa passion fût sincère, parceque, lorsqu'il voulut l'exprimer, il eut recours à la Fable. Mais à l'époque où Prior écrivait, ces déités n'étaient pas aussi surannées qu'elles le sont de nos jours. Les écrivains de son temps, et quelques uns de ceux qui l'ont suivi, ne les ont pas jugées indignes de figurer dans leurs ouvrages. Tibulle, en effet, ne croyait pas plus que nous à leur existence ; cependant, Tibulle est proclamé le prince de tous les poètes érotiques, lui qui presque à chaque page fait mention d'elles. Il y a dans ces choses-là une mode, ce que le docteur semble avoir oublié. * * *

AU RÉVÉREND GUILLAUME UNWIN.

6 Mars, 1782.

De ce que nos patriotes ont résolu qu'il était à souhaiter que nous ayons la paix, en sommes-nous plus près de l'obtenir ? La victoire qu'ils ont remportée dans la Chambre des Communes sera-t-elle suivie d'aucune autre ? S'attendent-ils au même succès en d'autres occasions, et pour avoir une fois obtenu la majorité, s'en suit-il que la majorité leur restera à tout jamais ? Ce sont là les questions que nous agitions le soir, au coin du feu, sans pouvoir arriver à aucune conclusion ; en partie, je suppose, parceque le sujet, en soi, est incertain, et puis qu'on ne nous fournit pas les moyens de l'entendre. Je trouve la politique du temps passé bien plus intelligible que celle d'aujourd'hui. Le temps a jeté la lumière sur ce qui était obscur, et décidé ce qui était ambigu.

Le caractère des grands hommes, toujours mystérieux de leur vivant, est déterminé par le fidèle historien, et

tôt ou tard, chacun reçoit ce qui est dû à la renommée ou à l'infamie, selon son véritable mérite. Combien ai-je vu d'hommes sensés et instruits brûler de l'encens à la mémoire de Cromwell, lui attribuant, comme au plus grand héros du monde, la dignité de l'Empire Britannique durant l'inter règne. Un siècle s'est écoulé avant que cette idole qui paraissait être d'or, fût reconnue n'être que du bois. Cependant l'erreur fut découverte, et l'honneur en est dû à une femme. J'ignore si vous avez lu l'histoire de cette période, par Madame Macaulay. Elle a traité Cromwell plus rudement que les Ecossais ne le firent à la bataille de Dunbar. Il se fut épargné la peine de violer toute obligation divine et humaine, de verser des pleurs de crocodile, et de s'envelopper dans l'obscurité de discours que personne ne pouvait comprendre, s'il eut pu prévoir que, dans le siècle suivant, la main d'une femme le dépouillerait complètement de ses lauriers, et livrerait sa scélératesse, mise à nu, au mépris de la postérité la plus reculée. Ceci, néanmoins, s'est accompli ; et si efficacement, que tous les artifices les plus ingénieux seraient en vain mis en œuvre pour faire croître ses lauriers de nouveau.

* * * * *

FIN.

Works on the French Language,

BY ISIDORE BRASSEUR,

FRENCH TUTOR TO

HIS ROYAL HIGHNESS THE PRINCE OF WALES:

Professor of the French Language and Literature in King's College and Queen's College, London; Examiner to the Royal College of Surgeons, to Harrow School, and to the Society of Arts.

I.

A GRAMMAR OF THE FRENCH LANGUAGE,

Comprehending New and complete Rules on the Genders of Nouns. 11th Edition. 12mo, price 5s.

"One of the best practical Grammars for schools with which we are acquainted. Its Rules on the Genders of French Substantives are remarkably clear and useful."—*Eclectic Review*.

... "In this treatise we found sound views, the most perspicuous arrangements, and a force in the didactic parts, that we did not before think could be compressed in a space so short. Parents, guardians, and teachers are not, we think, generally aware how dangerous it is to future progress, to excite in a young pupil an early disgust, by a complicated elementary treatise. It is a great good to have made of easy access the first steps to learning—that good *this* work will achieve. We recommend it for general adoption."

Metropolitan Magazine.

Note.—A KEY to the Exercises of BRASSEUR'S GRAMMAR will shortly be published.

II.

MANUEL DES ÉCOLIERS.

A New French Reading Book, selected from the most eminent modern Prose Writers, preceded by Rules on French Pronunciation. 4th Edition. 12mo, price 3s.

"Professor Brasseur has shown much judgment and taste in the selection he has made. The work is divided into two parts, the former consisting of a series of rules on French pronunciation. . . . To the lessons on pronunciation are appended some on 'Syllabification, or the Syllabic Division of Words,' for which M. Brasseur deserves much praise: they are clear, explicit, and truly valuable."—*Educational Times*.

LONDON: RELFE BROTHERS, 150, ALDERSGATE STREET.

III.

SELECTIONS FROM THE LETTERS OF
CHESTERFIELD AND COWPER.

Intended for Translation into French. 3rd Edition, 12mo, price 3s. 6d. For the assistance of the learner, a translation of the Idiomatic expressions is given in the Notes.

“The design is good, and well supported. The style of Lord Chesterfield’s Letters have been justly described, as ‘clear, elegant, and terse, never straining at effect, and yet never hurried into carelessness.’ . . . The rules for the conduct of life—especially of early life—are often admirable,—unrivalled for knowledge of the world and of its indispensable business.”

Athenæum.

“This book supplies a want which must have long been felt by both teachers and learners of the French language in England. . . . M. Brasseur’s Grammar and Selection will be found of great service to the private student and the traveller on the continent.”—*Eclectic Review.*

“Lord Chesterfield’s language is clear, elegant, and truly English; and we cordially agree with M. Brasseur, that ‘the pupil will gain much more real knowledge by translating into French the peculiar expressions of *genuine* English than by retranslating English *versions* into the original French.’ We strongly recommend the work for the use of upper classes in schools.”

Educational Times.

IV.

KEY TO CHESTERFIELD AND COWPER.

A New Edition. 12mo, 3s. 6d.

V.

PREMIÈRES LECTURES.

An Easy French Reading Book, for Children and Beginners.

2nd Edition, 18mo, price 1s. 6d.

- I. Familiar Phrases for Practice on Pronunciation.
- II. Twenty-four Fables, with Explanatory Foot-notes.
- III. Lessons on the Months of the Year.

“This is truly not only an easy, but an excellent French reading Book, beautifully simple and instructive. Within so small a compass we have never seen a more suitable Guide.”—*Literary Gazette.*

Note.—PROFESSOR BRASSEUR’S Works are adopted in King’s College, London; the Charter House; Harrow School; Marlborough College; King’s School, Canterbury; King William’s College, Isle of Man; Queen’s College, London, etc. etc.

SECOND EDITION, 12mo. price 3s.

Particularly adapted for the USE of SCHOOLS.

THE

ART OF LAND SURVEYING, EXPLAINED BY SHORT AND EASY RULES.

BY JOHN QUESTED, SURVEYOR.

Illustrated by 153 Diagrams, engraved on Wood.

EXTRACT FROM PREFACE.

"There are several Treatises extant on Land Surveying, all more or less calculated to instruct the pupil, so as to render him a complete *Professional Surveyor*. With these works I am not entering into competition; my sole object is to produce a few pages, which, being placed in the hands of School Boys, who are to follow the business of Farmers, may give them such a knowledge of surveying, as will enable them to do all that is needful in that art, on the Farm.

"I have repeatedly noticed, that when Boys at School have been required to learn Land Measuring, for facilities in farming, large works, containing hundreds of pages, have been placed in their hands, the chief portion of which is devoted to geometry, and the construction and calculation of abstruse figures, never likely to be required by the class of pupils for whom I am now writing. Far be it from me to limit the acquirement of knowledge, or to say that such acquaintance with geometry is useless; I merely contend that a more simple method, and one divested of those intricate problems necessary to pupils destined to follow surveying as a profession, may save much time and expense, and yet give a sufficient knowledge of the art for the farmer or steward. For this purpose I confine my geometrical figures to a very few pages, reserving explanations of such others as may occur in the course of the work, to the examples as they follow. My object will be to conduct the pupil by the simplest methods to the attainment required. My language shall be plain and easily to be understood; and if at times it may appear that I dwell too long on *minor* points, at least what may be thus deemed by the professional man, and him who is already practically acquainted with the study, I would beg again to remind him that it is for the *Farmer* I write, and that to him these minor points are the most useful."

**Relfe, Brothers, 150, Aldersgate Street, London,
School Stationers, Booksellers, &c. &c.**

Members of the Scholastic Profession who are desirous of examining any of RELFE, BROTHERS' publications, may obtain specimen copies (post free), by forwarding to them, in penny postage stamps, the advertised price of the work, deducting from it the allowance ordinarily made to Schools.

Fourth Thousand. 12mo. price Two Shillings.

WHITE'S FIRST GREEK LESSONS.

BEING

A COURSE OF STUDY SO ARRANGED

AS TO REQUIRE

NO PREVIOUS STUDY OF THE GRAMMAR.

BY CHARLES WHITE, M.A.—CAMBRIDGE.

Each Lesson is preceded by a Vocabulary, and a Comprehensive Index Verborum is printed at the end of the volume.

EXTRACT FROM PREFACE.

“ The following lessons have been used in manuscript for some years, and are now published in the expectation that they will be as beneficial to others, as they have been to the author's own pupils. They were compiled to fill up a chasm in elementary instruction, to furnish a course of reading lessons and exercises which would not require a previous study of the Grammar.

“ The knowledge of the construction of the language, which may be acquired in a few weeks by means of this little work, will exceed that which is usually attained, in a much longer period, by the books in general use; and the pupil, pleased with the facility of learning, and conscious of his progress, will continue his studies with zeal.

“ Though the Grammar need not precede these lessons, it must strictly accompany them, that the pupil may be prepared, by a thorough knowledge of the declensions, conjugations, and general structure of the language, for the study of more advanced works.”

ATHENÆUM.

“ The plan here recommended cannot fail of its effect; it is easy and progressive.

“ The present generation of students may well feel grateful to such a man as Mr. White, who has discovered a royal road to the attainment of a difficult language; little do they know the obstacles which their fathers had to encounter.”

**Relfe, Brothers, 150, Aldersgate Street, London,
School Stationers, Booksellers, &c. &c.**

Relfe's Catalogues of School Stationery and Sundries

SIMPLE CATECHISMS

Adapted to the Capacities

VERY YOUNG CHILDREN.

HISTORY OF ENGLAND. BY MRS. GIBBON.
Seventh Edition. Price Ninepence.

HISTORY OF FRANCE. BY MRS. GIBBON.
Price One Shilling.

HISTORY OF ROME. BY MRS. PAULL.
In Two Parts. Price Ninepence each.

HISTORY OF GREECE. BY MRS. PAULL.
Price Ninepence.

ENGLISH GRAMMAR. BY MISS HARRISON.
Second Edition. Price Eightpence.

FRENCH GRAMMAR. BY MRS. PAULL.
Price Ninepence.

GEOGRAPHY. BY MRS. GIBBON.
Price Ninepence.

**USEFUL AND INTERESTING SUBJECTS,
NECESSARY TO BE KNOWN BY CHILDREN AT A VERY
EARLY AGE.**

By MRS. PAULL. Seventh Edition. Price Ninepence.

FIRST PRINCIPLES OF GENERAL KNOWLEDGE.

**A Second Series of the same, for more advanced Learners.
Price One Shilling and Sixpence.**

Other Subjects are in preparation.

**Relfe, Brothers, 150, Aldersgate Street, London
School Stationers, Booksellers, &c. &c.**

for School Use will be sent post-free on application.

